

Pigafetta, Antonio (1480?-1534). Premier voyage autour du monde par le Chevr Pigafetta sur l'escadre de Magellan, pendant les années 1519, 20, 21 et 22, suivi de l'extrait du Traité de navigation du même auteur et d'une Notice sur le chevalier Martin Behaim, avec la description de son globe terrestre. 1800.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

\*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

\*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer [ici](#) pour accéder aux tarifs et à la licence

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

\*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

\*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter [reutilisation@bnf.fr](mailto:reutilisation@bnf.fr).

---

---

V O Y A G E  
A U T O U R D U M O N D E ,  
P A R L E C H E V A L I E R  
A N T O I N E P I G A F E T T A .

---

---

L I V R E P R E M I E R .

*Départ de Séville jusqu'à la sortie du détroit  
de Magellan.*

---

L E capitaine-général, Ferdinand Magellan (1),  
avoit résolu d'entreprendre un long voyage sur  
l'Océan, où les vents soufflent avec fureur, et

---

1519.  
Projet de  
Magellan.

---

(1) Pigafetta écrit *Magaglianes*, les Portugais *Magalhaens*, les  
Espagnols *Magallanes*, et les François *Magellan*.

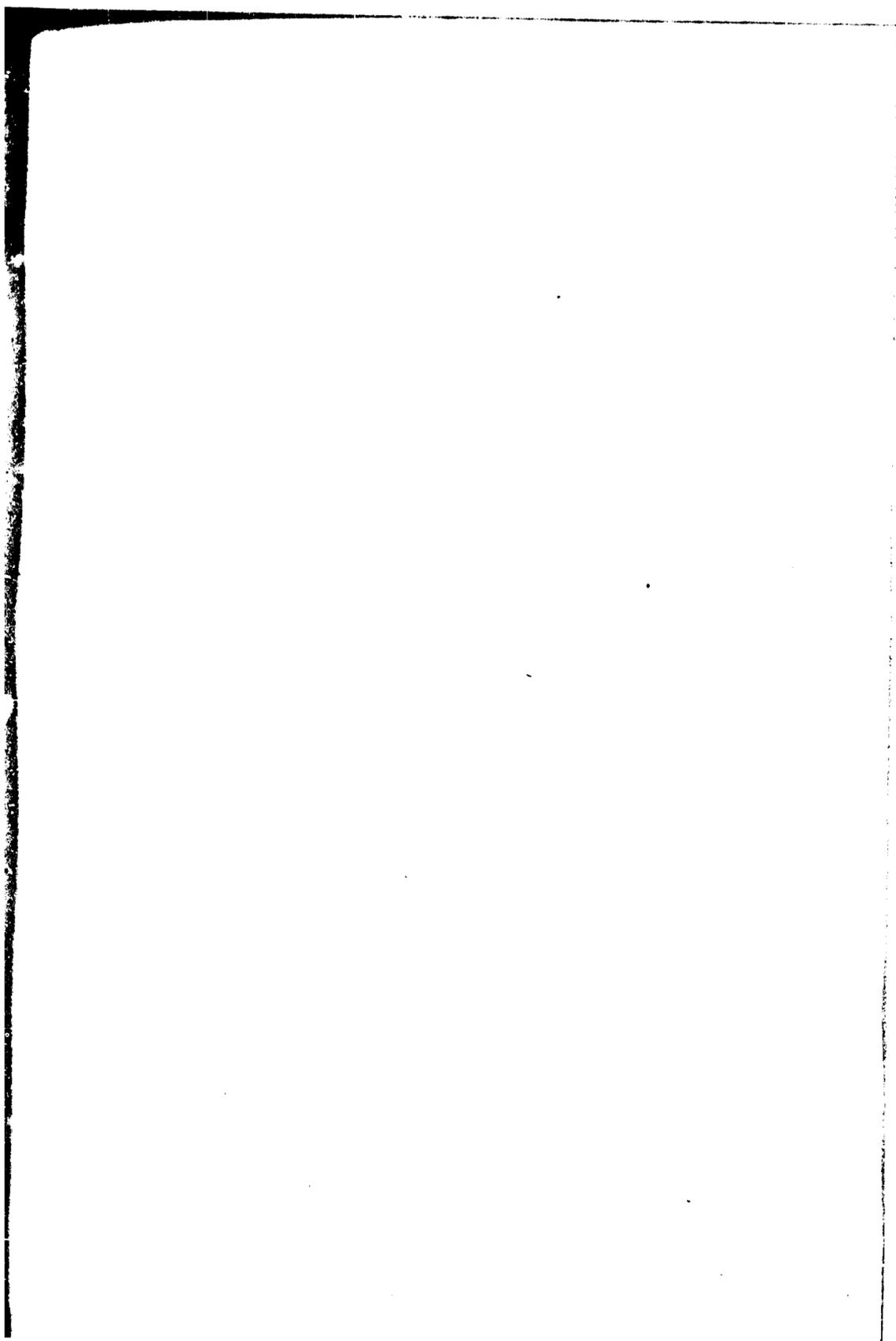
où les tempêtes sont très-fréquentes. Il avoit résolu aussi de s'ouvrir un chemin qu'aucun navigateur n'avoit connu jusqu'alors ; mais il se garda bien de faire connoître ce hardi projet, dans la crainte qu'on ne cherchât à l'en dissuader par l'aspect de dangers qu'il auroit à courir, et à décourager l'équipage. Aux périls attachés naturellement à cette entreprise se joignoit un désavantage de plus pour lui ; c'est que les capitaines des quatre autres vaisseaux, qui devoient être sous son commandement, étoient ses ennemis par la seule raison qu'ils étoient Espagnols, et que Magellan étoit Portugais.

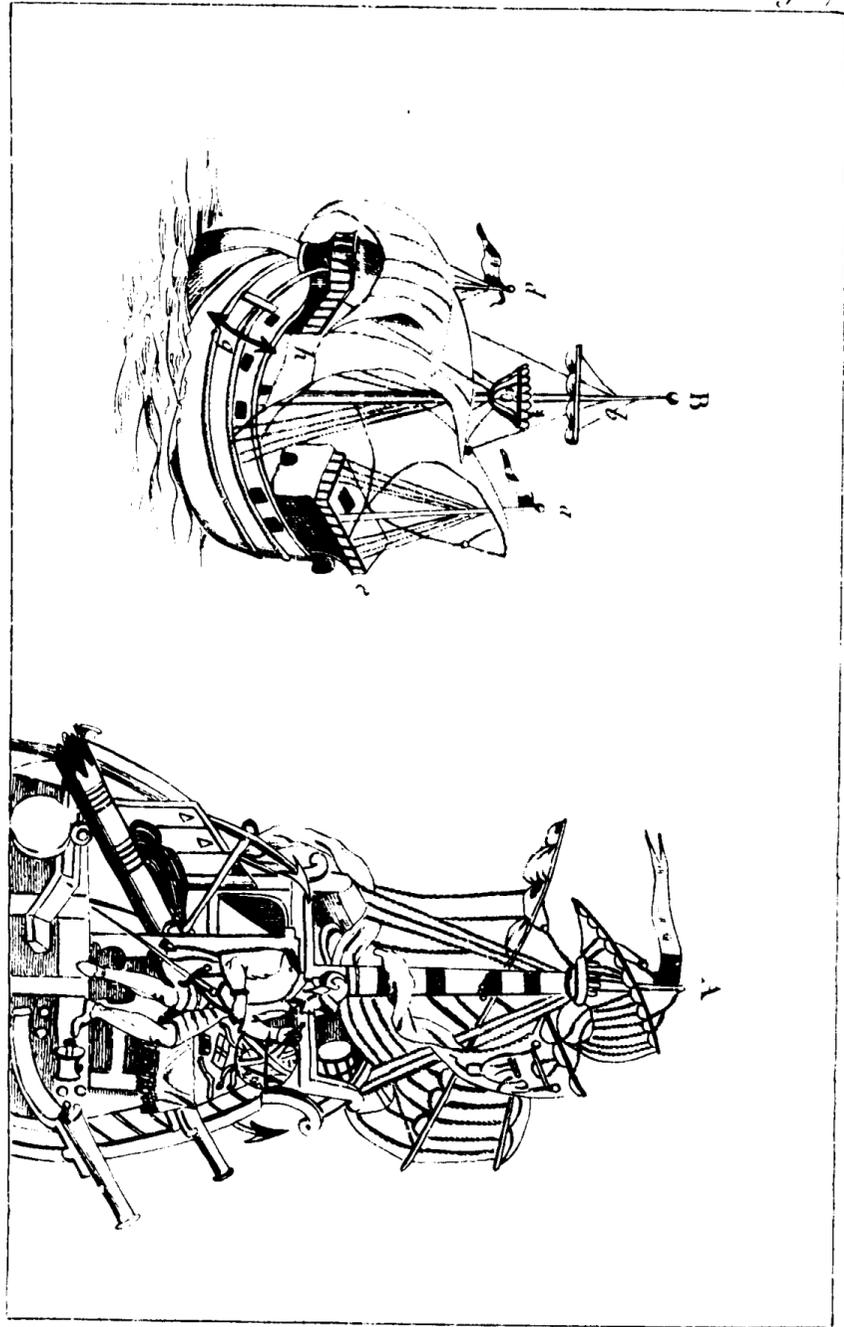
Signalemens.

Avant de partir il fit quelques réglemens, tant pour les signalemens, que pour la discipline. Pour que l'escadre allât toujours de conserve, il établit pour les pilotes et les maîtres les règles suivantes. Son vaisseau devoit toujours précéder les autres ; et pour qu'on ne le perdit point de vue pendant la nuit, il avoit un flambeau de bois, appelé *farol*, attaché à la poupe de son vaisseau. Si, outre le farol, il allumoit une lanterne, ou un morceau de corde de jonc (1), les autres navires devoient en faire autant, afin

---

(1) Cette corde s'appelle en espagnol *strenghe*, et se forme d'une espèce de sparte bien roui dans l'eau, et séché ensuite au soleil, ou à la fumée : elle est très-propre à cet objet.





qu'il s'assurât par-là qu'ils le suivoient. — Lorsqu'il faisoit deux autres feux, sans le farol, les navires devoient changer de direction, soit pour ralentir leur course, soit à cause du vent contraire. — Quand il allumoit trois feux, c'étoit pour ôter la bonnette (1), qui est une partie de voile qu'on place sous la grand'voile, quand le tems est beau, pour serrer mieux le vent et accélérer la marche. On ôte la bonnette quand on prévoit la tempête; car il faut alors l'amener, pour qu'elle n'embarrasse pas ceux qui doivent carguer la voile. — S'il allumoit quatre feux, c'étoit une signe qu'il falloit amener toutes les voiles; mais lorsqu'elles étoient pliées, ces quatre feux avertissoient de les déployer. — Plusieurs feux, ou quelques coups de bombardes (2), servoient d'avertissement que nous étions près de terre ou de bas-fonds, et qu'il

1519

(1) Pour bien comprendre quelques termes de marine peu connus on peut voir la figure du vaisseau B de la planche ci-jointe. Ce vaisseau est copié d'après un dessin qui se trouve dans une des cartes de Monti avec cette inscription : *Nave Vittoria su cui il cav. Pigafetta fece il giro del globo*. A est le mât de misaine, B le grand mât, C la guérite où se tient la sentinelle, D le mât de tinquet, E le gaillard d'arrière, F le gaillard d'avant, G l'ancre, H la bonnette qu'on attacheoit sous la grand'voile, et qu'on place aujourd'hui sur le côté.

(2) Pigafetta dit toujours *bombardes*; mais on sait que dans ce tems-là on donnoit aux canons le nom de bombardes, et qu'on les chargeoit souvent de pierres au lieu de boulets.

1519. falloit par conséquent naviguer avec beaucoup de précaution. Il y avoit un autre signal pour indiquer quand il falloit jeter l'ancre.

Gardes. On faisoit trois quarts chaque nuit : le premier au commencement de la nuit ; le second qu'on appelle *medora* ( moyenne-heure ), à minuit ; et le troisième vers la fin de la nuit. Par conséquent tout l'équipage étoit partagé en trois quarts : le premier quart étoit sous les ordres du capitaine ; le pilote présidoit au second ; et le troisième appartenoit au maître. Le commandant-général exigea la plus sévère discipline de l'équipage , afin de s'assurer par-là de l'heureux succès du voyage.

A O U T.  
10.  
Départ de Séville. Lundi matin, 10 août de l'an 1519, l'escadre ayant à bord tout ce qui lui étoit nécessaire, ainsi que son équipage composé de deux cent trente-sept hommes, on annonça le départ par une décharge d'artillerie, et on déploya la voile de trinquet. Nous descendîmes le fleuve Bétis jusqu'au pont de Guadalquivir, en passant près de Jean d'Alfarax, autrefois ville des Maures très-peuplée, où il y avoit un pont, dont il ne reste plus de vestige, à l'exception de deux piliers qui sont debout sous l'eau et auxquels il faut bien prendre garde ; et pour ne rien risquer on ne doit naviguer dans cet endroit qu'avec l'aide de pilotes et à la haute marée.

En continuant de descendre le Bétis, on passe près de Coria et de quelques autres villages, jusqu'à San-Lucar, château appartenant au duc de Medina Sidonia. C'est-là qu'est le port qui donne sur l'Océan, à dix lieues du cap Saint-Vincent par le 37° de latitude septentrionale. De Séville à ce port il y a dix-sept à vingt lieues (1).

1519.  
A O U T.  
San-Lucar.

Quelques jours après, le capitaine-général et les capitaines des autres vaisseaux vinrent de Séville à San-Lucar sur les chaloupes, et on acheva d'approvisionner l'escadre. Tous les matins on descendoit à terre pour entendre la messe dans l'église de N. D. de Barrameda; et avant de partir le capitaine voulut que tout l'équipage allât à confesse; il défendit aussi rigoureusement d'embarquer aucune femme sur l'escadre.

Le capitaine arrive à bord.

Le 20 septembre nous partîmes de San-Lucar, courant vers le sud-ouest; et le 26 nous arrivâmes à une des îles Canaries, appelée Ténérif, située par le 28° de latitude septentrionale. Nous nous arrêtâmes trois jours dans un endroit propre à faire de l'eau et du bois: ensuite nous entrâmes dans un port de la même

SEPTEMBRE.  
20.  
Départ de San-Lucar.  
26.  
Ténérif.

(1) La lieue dont se sert notre auteur est de quatre milles maritimes, comme on le verra clairement par la suite.

1519.  
SEPTEMBRE. île qu'on appelle Monte-Rosso, où nous passâmes deux jours.

On nous raconta un phénomène singulier de cette île ; c'est qu'il n'y pleut jamais, et qu'il n'y a ni source d'eau ni rivière ; mais qu'il y croît un grand arbre dont les feuilles distillent continuellement des gouttes d'une eau excellente, qui est recueillie dans une fosse au pied de l'arbre ; et c'est-là que les insulaires vont puiser l'eau et que les animaux tant domestiques que sauvages viennent s'abreuver. Cet arbre est toujours environné d'un brouillard épais, qui sans doute fournit l'eau à ses feuilles (1).

Arbre qui fournit l'eau.  
OCTOBRE. 5. Le lundi, 3 octobre, nous fîmes voile directement vers le sud. Nous passâmes entre le cap Verd et ses îles situées par le 14° 30' de latitude septentrionale. Après avoir couru plusieurs jours le long de la côte de Guinée, nous arrivâmes par le 8° de latitude septentrionale, où il y a une montagne qu'on appelle Sierra-Leona. Nous éprouvâmes ici des vents contrai-

Sierra Leona.

(1) C'est un ancien conte. Les savans prétendent que cette île est la *Pluviala* ou l'*Ombrion*, dont parle Pline (*liv. VI, ch. 37*), qui les met au nombre des Canaries, et dit que dans la première on ne boit que de l'eau de pluie, et que dans la seconde il ne pleut jamais ; mais que les habitans recueillent l'eau qui distille des branches d'un arbre. Les navigateurs postérieurs qui ont visité cette île n'ont point parlé de ce phénomène.

res ou des calmes plats avec de la pluie jusqu'à la ligne équinoxiale ; et ce tems pluvieux dura soixante jours, contre l'opinion des anciens (1).

1519.  
OCTOBRE.

Par le 14° de latitude septentrionale, nous essayâmes plusieurs rafales impétueuses, qui, jointes aux courans, ne nous permirent pas d'avancer. A l'approche de ces rafales nous avions la précaution d'amener toutes les voiles, et nous mettions le vaisseau de travers jusqu'à ce que le vent fut tombé.

Pendant les jours sereins et calmes, de gros poissons qu'on appelle *tiburoni* (requins, ou chiens de mer), nageoient près de notre vaisseau. Ces poissons ont plusieurs rangées de dents terribles; et si malheureusement ils rencontrent un homme dans la mer, ils le dévorent sur-le-champ. Nous en primes plusieurs avec des hameçons de fer ; mais les gros ne sont point du tout bons à manger, et les petits ne valent pas grand'chose (2).

Requins.

(1) Les anciens croyoient qu'il ne tomboit jamais de pluie entre les tropiques, et par cette raison ils s'imaginoient que cette région étoit inhabitable.

(2) Il y a plusieurs espèces de requins. Le célèbre Spallanzani, que l'université de Pavie vient de perdre, est le naturaliste qui a le mieux parlé de ce poisson, particulièrement pour ce qui regarde la forme, la disposition et l'usage de ses dents (*Viaggi alle due Sicilie. Tome IV*). Nous avons dans le musée de notre bi-

1519.  
OCTOBRE.  
Feux de St.-  
Elme.

Dans les tems orageux nous vîmes souvent ce qu'on appelle le Corps-Saint, c'est-à-dire, Saint-Elme. Pendant une nuit fort obscure, il nous apparut comme un beau flambeau sur la pointe du grand arbre, où il s'arrêta pendant deux heures, ce qui nous étoit d'une grande consolation au milieu de la tempête. Au moment de sa disparition il jeta une si grande lumière, que nous en fûmes, pour ainsi dire, aveuglés. Nous nous crûmes perdus; mais le vent cessa à l'instant même (1).

bibliothèque une tête de requin, dont la gueule a deux pieds et demi d'ouverture perpendiculaire, avec cinq rangs de dents, dont chacune a un pouce et demi de long. Dans le même musée nous possédons quelques dents fossiles de requin, qui ont trois pouces de long; d'où l'on peut conclure à quel énorme animal elles appartenoient. Il est probable que Septala a trouvé ces dents dans les collines du Tortonois (voyez *Mus. Septal.*, pag. 225), où j'en ai trouvé moi-même quelques-unes lorsqu'on a rebâti le château.

(1) Dans tous les tems on a vu de ces feux au bout des mâts pendant la tempête, et on les a toujours considéré aussi comme un signe de la protection du ciel. Les idolâtres y voyoient Castor et Pollux; et les chrétiens y apperçoivent leurs saints, et sur-tout Saint-Elme. Lorsqu'il y avoit autant de feux que de mâts, on joignoit Saint-Elme à Saint-Nicolas et à Sainte-Claire. Les matelots anglois qui refusent d'y voir des saints, en font un follet, qu'ils appellent *Davy Jones* (*Dixon. Voyage autour du monde*; 1785—88). Ce n'est que de notre siècle que les physiciens ont reconnu que cette lumière n'est que l'effet de la matière électrique, laquelle étant tantôt plus et tantôt moins abondante, tantôt positive et tantôt négative, s'agite avec plus ou moins de vivacité; et

Nous avons vu des oiseaux de plusieurs espèces. Quelques-uns paroissent n'avoir point de croupion; d'autres ne font point de nid parce qu'ils n'ont point de pattes; mais la femelle pond et couve ses œufs sur le dos du mâle au milieu de la mer (1). Il y en a d'autres qu'on appelle *cagassela*, ou *caca-uccello* (le stercoraire) qui vivent des excréments des autres oiseaux; et j'ai vu souvent moi-même un de ces oiseaux en poursuivre un autre, sans jamais l'abandonner, jusqu'à ce que celui-ci lâchât à la fin sa fiente, dont il s'emparoit avidement (2). J'ai vu aussi

---

1519.  
Océans.  
Oiseaux singuliers.

---

comme cette matière est la cause de l'orage, il est naturel qu'il cesse au moment que l'électricité ne se fait plus appercevoir dans ces feux au haut des mâts. De cette manière on rend raison physiquement de phénomènes que le chevalier Pigafetta admiroit dans ces feux dont il parle fréquemment.

(1) On croyoit anciennement que l'oiseau de paradis, dont nous parlerons plus au long au livre III, n'ayant point de pattes, ne faisoit point de nid, et que la femelle couvoit ses œufs sur le dos du mâle; mais l'auteur parle ici d'un autre oiseau aquatique, qui a les pattes très-courtes, et couvertes de plumes, de façon qu'il paroît n'en avoir point; et quoiqu'il fasse son nid sur la terre, la mère mène sur son dos à la mer ses petits lorsqu'ils sont à peine éclos. M. de Bougainville a vu de ces oiseaux aux îles Malouïnes (*Tome I, pag. 117*).

(2) Les *cagasseles*, ou stercoraires (*larus parasitus*, Linn.), sont des oiseaux de proie, qui, n'étant pas amphibies, attendent pour se nourrir de poisson, que les amphibies sortent de l'eau avec leur proie: ils les poursuivent alors jusqu'à ce que ceux-ci leur

14 PREMIER VOYAGE

1519.  
OCTOBREZ.

des poissons volans et d'autres poissons assemblés en si grand nombre qu'ils paroissent former un banc dans la mer.

Brésil.

Lorsque nous eûmes dépassé la ligne équinoxiale, en approchant du pôle antarctique, nous perdîmes de vue l'étoile polaire. Nous fîmes le cap entre le sud et le sud-ouest, et fîmes route jusqu'à la terre qu'on appelle *la Terre du Verzin* (1) (le Brésil), par le 23° 30' de latitude méridionale. Cette terre est une continuation de celle où est le cap Saint-Augustin par le 8° 30' de la même latitude.

Ananas.  
Sucre.

Ici nous fîmes une abondante provision de poules, de patates, d'une espèce de fruit qui ressemble au cône du pin, mais qui est extrêmement doux et d'un goût exquis (2), de roseaux

---

abandonnent leur pêche, dont ils s'emparent. C'est cette proie qu'ils laissent tomber qu'on a pris pour leur fiente.

(1) Le *verzino*, ou *bois de Brésil*, est le nom qu'on donnoit au bois rouge qu'on tiroit autrefois de l'Asie et de l'Afrique, et qu'à présent on tire presque uniquement du royaume auquel on a donné ce nom, à cause de l'abondance de ces arbres. Americ Vespuce, qui y fut en 1502, lorsqu'il donna son nom à l'Amérique, dit qu'il y trouva *infinito verziuo, e molto buono*. Bartolozzi. *Ricerche storriche sulle scoperte d'Amerigo Vespucci*.

(2) Ces fruits sont les ananas (*bromelia auanas*, Linn.), très-connus aujourd'hui. Ils ressemblent effectivement à une pomme de pin. Les Espagnols les appellent *pignas*, et les Anglois *apple-pincs*.

fort doux (1), de la chair d'*anta*, laquelle ressemble à celle de la vache (2), etc. Nous fîmes ici d'excellens marchés : pour un hameçon, ou pour un couteau, on nous donnoit cinq à six poules; deux oies pour un peigne; pour un petit miroir, ou une paire de ciseaux nous obtenions assez de poisson pour nourrir dix personnes; pour un grélot, ou pour un ruban, les indigènes nous apportoient une corbeille de patates; c'est le nom qu'on donne à des racines qui ont à peu près la forme de nos navets, et dont le goût approche de celui des châtaignes (3). Nous changions aussi chèrement les figures des cartes à jouer; pour un roi de denier (4) on me donna six poules, et encore s'imagina-t-on d'avoir fait une très-bonne affaire.

Nous entrâmes dans ce port (5) le jour de Sainte-Lucie, 13<sup>me</sup>. du mois de décembre.

Nous avions alors, à midi, le soleil à notre zénith, et nous souffrions bien plus de la chaleur

1519.  
OCTOBRE.  
Anta.  
Echanges.

Patates.

DÉCEMBRE.  
13.

(1) Ces roseaux doux sont les cannes à sucre (*arundo saccharifera*, Linn.).

(2) L'*anta* est le *tapir americanus* de Linné, espèce de gros cochon.

(3) La patate; ou patate, que nous appelons pomme de terre, est le *solanum*, ou plutôt l'*heliotropium tuberosum* de Linné.

(4) De cartes à jouer.

(5) On l'appela ensuite *Rio Janeiro*.

que nous ne l'avions fait en passant la ligne.

1519.  
DÉCEMBRE.

La terre du Brésil, qui abonde en toutes sortes de denrées, est aussi étendue que l'Espagne, la France et l'Italie prises ensemble : elle appartient au roi de Portugal.

Brésiliens.

Les Brésiliens ne sont pas chrétiens ; mais ils ne sont pas non plus idolâtres, car ils n'adorent rien ; l'instinct naturel est leur unique loi. Ils vivent très-long-tems, car les vieillards parviennent ordinairement jusqu'à cent vingt-cinq ans, et quelquefois jusqu'à cent quarante (1).

Leur longé-  
vité.

Leurs mœurs.

Ils vont tout nus, les femmes aussi bien que les hommes. Leurs habitations sont de longues cabanes qu'ils nomment *boi*, et ils se couchent sur des filets de coton appelés *hamaks*, attachés par les deux bouts à de grosses poutres. Leur

Maisons.

cheminée est par terre. Un de ces *bois* contient quelquefois jusqu'à cent hommes, avec leurs femmes et leurs enfans ; il y a par conséquent

Barques.

toujours beaucoup de bruit. Leurs barques, qu'ils appellent *canots*, sont formées d'un tronc d'arbre creusé au moyen d'une pierre tran-

---

(1) Vespuce rapporte la même chose ; il dit aussi comment, au moyen de cailloux, ils lui firent le calcul de leurs années, et comment ils lui donnèrent des preuves de leur longévité, en lui présentant le fils, le père, le grand-père, le bisayeul et le trisayeul tous vivans (*Lettres d'Americ Vespuce*, dans Bartolozzi, loc. cit.).

chante; car les pierres leur tiennent lieu de fer, dont ils manquent. Ces arbres sont si grands qu'un seul canot peut contenir jusqu'à trente et même quarante hommes, qui voguent avec des rames semblables aux pelles de nos boulangers. A les voir si noirs, tout nus, sales et chauves, on les auroit pris pour les matelots du Styx.

1519.  
DÉCEMBRE.

Les hommes et les femmes sont bien bâtis, et conformés comme nous. Ils mangent quelquefois de la chair humaine; mais seulement celle de leurs ennemis. Ce n'est ni par besoin ni par goût qu'ils s'en nourrissent, mais par un usage qui, à ce qu'ils nous dirent, s'est introduit chez eux de la manière suivante. Une vieille femme n'avoit qu'un seul fils qui fut tué par les ennemis. Quelque tems après le meurtrier de son fils fut fait prisonnier, et conduit devant elle: pour se venger, cette mère se jeta comme un animal féroce sur lui, et lui déchira une épaule avec les dents. Cet homme eut le bonheur non-seulement de se tirer des mains de cette vieille femme et de s'évader; mais aussi de s'en retourner chez les siens, auxquels il montra l'empreinte des dents sur son épaule, et leur fit croire (peut-être le croyoit-il lui-même) que les ennemis avoient voulu le dévorer tout vif. Pour ne pas céder en férocité aux autres, ils

Anthropo-  
phages.

1519.  
D'ici mang.

se déterminèrent à manger réellement les ennemis qu'ils prendroient dans les combats, et ceux-ci en firent autant. Cependant ils ne les mangent pas sur-le-champ, ni vivans; mais ils les dépècent, et les partagent entre les vainqueurs. Chacun porte chez soi la portion qui lui est échue, la fait sécher à la fumée, et chaque huitième jour il en fait rôtir un petit morceau pour le manger. J'ai appris ce fait de Jean Carvajo (1), notre pilote, qui avoit passé quatre ans au Brésil.

Leur tein et  
tatouage.

Vêtements.

Les Brésiliens se peignent le corps et sur-tout le visage d'une étrange manière et de différentes façons, les femmes aussi bien que les hommes. Ils ont les cheveux courts et laineux, et n'ont de poil sur aucune partie de leur corps, parce qu'ils s'épilent (2). Ils ont une espèce de veste faite de plumes de perroquet tissées ensemble, et arrangées de façon que les grandes plumes des ailes et de la queue leur forment un cercle sur les reins, ce qui leur donne une figure bizarre et ridicule. Presque tous les hom-

(1) Dans notre manuscrit il est appelé tantôt *Carrnaio*, tantôt *Caruaio*; mais on ne peut pas douter que c'est *Jean Carvalhos*, dont parlent Castagneda et d'autres écrivains de ce tems-là.

(2) Plusieurs peuples sauvages font encore aujourd'hui la même chose en se servant de coquilles bivalves au lieu de pincettes qu'ils n'ont pas.

mes ont la lèvre inférieure percée de trois trous par lesquels ils passent de petits cylindres de pierre longs de deux pouces. Les femmes et les enfans n'ont pas cet ornement incommode (1). Ajoutez à cela qu'ils sont entièrement nus par devant. Leur couleur est plutôt olivâtre que noire. Leur roi porte le nom de Cacique.

1519.  
DÉCEMBRE.  
Ornement  
des lèvres.

On trouve dans ce pays un nombre infini de perroquets; de manière qu'on nous en donnoit huit ou dix pour un petit miroir. Ils ont aussi des très-beaux chats maimons, jaunes, semblables à de petits lions (2).

Ils mangent une espèce de pain rond et blanc, mais que nous ne trouvions pas de notre goût, fait avec la moëlle, ou plutôt avec l'aubier qu'on trouve entre l'écorce et le bois d'un certain arbre (3), et qui a quelque ressemblance avec du

Leur pain.

(1) Vespuce (*Lettera al Confalon. Soderini*, chez Ramusio, tome I, page 131) a vu aussi ces cylindres aux habitans du Brésil. Cook les vit aux habitans de la Californie, et Stedman aux habitans de Surinam. Keate (*An account of the Pelew Islands*) croit que ces cylindres étoient originairement d'un bois odoriférant, et qu'ils les passaient à travers le cartilage du nez pour jouir continuellement par ce moyen d'une odeur agréable.

(2) Espèce de singes, qu'au Brésil on nomme *aquiqui*. (*Hist. gén. des voyages*, tome XX, page 552).

(3) Tous ceux qui ont navigué au sud parlent du *sagou*, pain fait avec de la moëlle d'une espèce de palmier. On l'appelle *chou palmiste*. (Stedman, *Voyage à Surinam*, tome II, page 226).

1519.  
DÉCEMBRE.  
ANIMAUX.

lait caillé. Ils ont aussi des cochons qui nous parurent avoir le nombril sur le dos (1); et de grands oiseaux dont le bec ressemble à une cueiller, mais ils n'ont point de langue (2).

Libertinage  
des filles.

Chasteté con-  
jugale.

Armes.

Quelquefois pour avoir une hache, ou un coutelas, ils nous offroient pour esclaves une et même deux de leurs jeunes filles (3); mais ils ne nous présentèrent jamais leurs femmes; d'ailleurs, celles-ci n'auroient pas consenti à se livrer à d'autres hommes qu'à leurs maris: car, malgré le libertinage des filles, leur pudeur est telle quand elles sont mariées, que jamais elles ne souffrent que leurs maris les embrassent pendant le jour. Elles sont chargées des travaux les plus pénibles, et on les voit souvent descendre de la montagne avec des corbeilles fort chargées sur la tête; mais elles ne vont jamais seules, leurs maris, qui en sont très-jaloux, les accompagnant toujours, avec des flèches dans une main et un arc dans l'autre. Cet arc est de

(1) Ce cochon est le *pecari* ou *tajacu*, qui a une espèce d'ulcère sur le dos. (*Sus dorso cistifero*, Linn.).

(2) Ce sont les *spatules*, espèce de canard qu'on voit quelquefois aussi chez nous. (*Anas rostro plano ad verticem dilatato*, Linn.).

(3) Cette manière de penser et d'agir, qui doit nous paroître bien étrange, est commune à tous les habitans des îles de la mer du Sud. (Cook, *Voyage II*, tome V, page 559).

bois de Brésil, ou de palmier noir. Si les femmes ont des enfans, elles les placent dans un filet de coton suspendu à leur cou. Je pourrois dire bien d'autres choses sur leurs mœurs; mais je les passerai sous silence pour ne pas être trop prolix.

1519.  
DÉCEMBRE.

Ces peuples sont extrêmement crédules et bons; et il seroit facile de leur faire embrasser le christianisme. Le hasard fit qu'on conçut pour nous de la vénération et du respect. Il régnoit depuis deux mois une grande sécheresse dans le pays, et comme ce fut au moment de notre arrivée que le ciel leur donna de la pluie, ils ne manquèrent pas de l'attribuer à notre présence. Lorsque nous débarquâmes pour dire la messe à terre, ils y assistèrent en silence et avec un air de recueillement; et voyant que nous mettions à la mer nos chaloupes, qui demeu- roient attachées aux côtés du vaisseau ou qui le suivoient, ils s'imaginèrent que c'étoient les enfans du vaisseau et que celui-ci les nourrissoit.

Créduité.

Le capitaine-général et moi fûmes un jour témoins d'une étrange aventure. Les jeunes filles venoient souvent à bord du vaisseau s'offrir aux matelots pour en obtenir quelque présent; un jour une des plus jolies y monta, sans doute pour le même objet; mais ayant vu un clou de la longueur du doigt, et croyant n'être pas

Vol étrange  
d'une fille.

1519.  
DÉCEMBRE.

aperçue, elle le prit et l'enfonça bien vite entre les deux lèvres de ses parties naturelles. Croyoit-elle le cacher? croyoit-elle s'en orner? c'est ce que nous ne pûmes deviner (1).

27.  
Cannibales. Nous passâmes treize jours dans ce port; ensuite nous reprîmes notre route, et allâmes côtoyant ce pays jusque par le 34° 40' de latitude méridionale, où nous trouvâmes une grande rivière d'eau douce. C'est ici qu'habitent les cannibales, ou mangeurs d'hommes. Un d'eux, d'une figure gigantesque, et dont la voix ressembloit à celle d'un taureau, s'approcha de notre navire pour rassurer ses camarades, qui, dans la crainte que nous voulussions leur faire du mal, s'éloignoient du rivage, et se retiroient avec leurs effets dans l'intérieur du pays. Pour ne pas laisser échapper l'occasion de leur parler et de les voir de près, nous sautâmes à terre au

(1) Dans Fabre et Ramusio, où il n'est pas parlé de cette aventure, il est dit qu'au moment que les vaisseaux approchèrent de la côte, ils mirent à terre des femmes esclaves enceintes qui s'y trouvoient; qu'elles sortirent toutes seules, accouchèrent, prirent leurs enfans dans les bras, et s'en retournèrent aux vaisseaux. Pigafetta n'en a pas dit le premier mot; aussi cela ne paroît-il pas possible. Nous avons vu que Magellan avoit donné des ordres rigoureux pour qu'il n'y eût à bord aucune femme pendant le voyage.

L'auteur donne ici une courte notice de mots brésiliens, que nous joindrons au vocabulaire à la fin du voyage.

nombre de cent hommes et les poursuivîmes pour en arrêter quelques-uns; mais ils faisoient de si grandes enjambées, que, même en courant et sautant, nous ne pûmes jamais parvenir à les joindre.

Cette rivière contient sept petites îles : dans la plus grande, qu'on appelle cap de Sainte-Marie, on trouve des pierres précieuses. On avoit cru autrefois que cette eau n'étoit pas une rivière, mais un canal, par lequel on passoit dans la mer du *Sur* (Sud); mais on s'assura bientôt que ce n'étoit qu'un fleuve, qui a dix-sept lieues de large à son embouchure. C'est ici que Jean de Solis, qui alloit à la découverte de nouvelles terres comme nous, fut mangé par les cannibales, auxquels il s'étoit trop fié, avec soixante hommes de son équipage.

En côtoyant toujours cette terre vers le pôle antarctique, nous nous arrê tâmes à deux îles (1), que nous ne trouvâmes peuplées que d'oies et de loups marins. Les premiers y sont en si grand nombre et si peu farouches, que dans

Port  
Désiré.

Cap Sainte-  
Marie.

Mort de Jean  
de Solis.

Îles.

(1) Ils s'arrêtèrent au Port Désiré, où il y a deux îles, dont l'une s'appelle l'île des Pinguins, et l'autre l'île des Lions. Piga-fetta a appelé les premiers oies, et les seconds loups. Les premiers sont l'*Aptenodita demersa* de Linné, et les seconds sont la *Phoca ursina* de Linné, qu'on appelle communément veau marin ou phoque.

une heure de tems nous en fîmes une abondante provision pour les équipages des cinq vaisseaux. Elles sont noires , et paroissent couvertes également par tout le corps de petites plumes, sans avoir aux aîles les pennes nécessaires pour voler; et, en effet, elles ne volent pas, et se nourrissent de poisson; elles sont si grasses, que nous étions obligés de les écorcher pour les plumer. Leur bec ressemble à une corne.

1520.  
JANVIER.

Les loups marins sont de différentes couleurs, et de la grosseur à peu près d'un veau, dont ils ont aussi la tête. Leurs oreilles sont courtes et rondes, et leurs dents très-longues. Ils n'ont point de jambes, et leurs pattes, qui sont attachées au corps, ressemblent assez à nos mains, avec des petites ongles; mais elles sont palmipèdes; c'est-à-dire, que les doigts en sont attachés ensemble par une membrane comme les pattes d'un canard. Si ces animaux pouvoient courir, ils seroient fort à craindre, car ils montrèrent beaucoup de férocité. Ils nagent fort vite, et ne vivent que de poisson.

Veaux marins.

Nous essuyâmes un terrible orage au milieu de ces îles, pendant lequel les feux de Saint-Elme, de Saint-Nicolas et de Sainte-Claire se firent voir plusieurs fois à la pointe des mâts; et au moment de leur disparition, on voyoit diminuer à l'instant la fureur de la tempête.

En nous éloignant de ces îles pour continuer notre route, nous parvînmes par le 49° 30' de latitude méridionale, où nous trouvâmes un bon port; et comme nous approchions de l'hiver, nous jugeâmes à propos d'y passer la mauvaise saison.

Deux mois s'éculèrent sans que nous aperçûmes aucun des habitans de ce pays. Un jour que nous nous y attendions le moins un homme de figure gigantesque se présenta à nous. Il étoit sur le sable presque nu, et chantoit et dansoit en même tems, en se jetant de la poussière sur la tête (1). Le capitaine envoya à terre un de nos matelots, avec ordre de faire les mêmes gestes comme une marque d'amitié et de paix; ce qui fut très-bien compris, et le géant se laissa paisiblement conduire dans une petite île, où le capitaine étoit descendu. Je m'y trouvai aussi avec plusieurs autres. Il témoigna beaucoup d'étonnement en nous voyant; et levant le doigt, il vouloit nous dire sans doute qu'il croyoit que nous étions descendus du ciel.

Cet homme étoit si grand que notre tête tou-

---

1520.  
M A I.  
Port Sainte  
Julien.

19.

Géant.

Sa figure.

---

(1) Les habitans des îles de la mer du Sud se jettent de la poussière sur la tête en signe de paix. (Cook, *second Voyage*, tome III, page 88).

1720.  
M. A. L.

choit à peine à sa ceinture (1). Il étoit d'une belle taille : son visage étoit large et teint de rouge , si ce n'est qu'il avoit les yeux entourés de jaune et deux taches en forme de cœur sur les joues. Ses cheveux , qui étoient en petite quantité , paroissent blanchis avec quelque

(1) M. de Paw , dont j'ai parlé dans l'*Introduction* (parag. XIX) , pour soutenir son système sur l'Amérique , qu'il prétend être un pays nouvellement sorti des eaux , où la nature est dégradée , ne voulant pas admettre l'existence des géans patagons , qui prouveroit contre son système ; dit que Pigafetta a mal vu ces hommes , et qu'il a ajouté beaucoup à leur grandeur naturelle , pour avoir des merveilles à raconter. Mais M. de Paw ne mérite certainement pas autant de foi que Pigafetta , qui a été un témoin oculaire toujours fidèle et sûr , lorsqu'il s'agit de ce qu'il a vu lui-même. Comme il a trouvé que les Brésiliens étoient de la forme et de la stature ordinaire de l'homme , il dit : *Sono disposti homini e femine come noi*. Ainsi , quand il nous assure que les Patagons étoient des géans , il y a tout lieu de croire qu'ils lui ont paru d'une stature gigantesque. On ne peut pas supposer raisonnablement qu'il se soit trompé , puisqu'il vécut long-temps avec eux , confronta leurs dimensions avec les siennes , conversa souvent avec eux , apprit plusieurs mots de leur langage , et fut surpris de leur voix , de leur pesanteur , de leur force , de la grande quantité de nourriture et de boisson dont ils faisoient usage ; de sorte que tout étoit proportionné à leur grandeur. Voici les propres mots de notre voyageur : *Vene uno de la statura casi como uno gigante nella nave capitania... Haveva una voce simile a uno toro... Fugendo facevano tanto gran passo , che noi saltando non potevamo avanzare li suoi passi... Venne uno homo de statura de gigante... Questo era tanto grande che li davamo alla cintura e ben disposto , haveva la faza grande*

poudre. Son habit, ou plutôt son manteau, étoit fait de fourrures bien cousues ensemble, d'un animal qui abonde dans ce pays, comme nous avons eu occasion de le voir par la suite. Cet animal a la tête et les oreilles d'une mule, le corps d'un chameau, les jambes d'un cerf, et la queue d'un cheval; et il hennit comme

1520.  
M A I.  
Son habit.  
Animal de  
l'Asie.

*et dipinta... Certamente questi giganti coreno più che cavalli .. Ognuno de li due che pigliassemo mangiava una sporta de bes-coto, et beveva in una fiata mezo sechio de luacqua et mangiava li sorgi senza scorticarli.* Je pourrais cependant permettre à M. de Paw d'avoir des doutes sur les assertions de notre auteur, si elles n'avoient pas été confirmées par d'autres voyageurs. Le célèbre président Desbrosses (*Navig. aux Terres Austr.*, tome II, page 324), a recueilli tous les témoignages de ceux qui ont vu des Patagons et qui en ont parlé comme d'hommes d'une grandeur extraordinaire. Les navigateurs qui y furent après que son ouvrage a paru, tels que Biron, Wallis, Carteret, Cook et Forster ont tous confirmé cette opinion, après avoir bien examiné cette race monstrueuse, sur l'existence de laquelle on avoit beaucoup de doutes. Il est vrai que Winter et Narbourough, et en dernier lieu M. de Bougainville, ont dit que les Patagons n'ont pas plus de six pieds et demi de hauteur; mais faut-il préférer leur assertion négative à tant de témoignages positifs qui parlent de ce qu'ils ont vu, examiné et mesuré? M. Desbrosses a observé qu'on peut concilier ces témoignages malgré les contradictions qu'elles paroissent offrir. Les habitans des côtes les plus méridionales de l'Amérique ne sont pas tous d'une stature gigantesque, mais seulement les individus de quelques tribus ont cette haute taille. Comme ils n'habitent pas toujours le même endroit, il est arrivé que quelques navigateurs ne les ont pas vu. Pigafetta, qui les a vus, a pu en parler avec connoissance de cause.

1520.  
M A I.  
Armes.

ce dernier (1). Cet homme portoit aussi une espèce de chaussure faite de la même peau (2). Il tenoit dans la main gauche un arc court et massif, dont la corde, un peu plus grosse que celle d'un luth, étoit faite d'un boyau du même animal; de l'autre main il portoit des flèches de roseau courtes, ayant d'un côté des plumes comme les nôtres, et de l'autre, au lieu du fer, la pointe d'une pierre à fusil blanche et noire. Ils forment de la même espèce de pierre des outils tranchans pour travailler le bois.

On lui fait  
des dons.

Le capitaine-général lui fit donner à manger et à boire, et parmi les autres bagatelles et bijoux il lui fit présenter un grand miroir d'acier. Le géant, qui n'avoit pas la moindre idée de ce meuble, et qui pour la première fois

(1) Cet animal est le *guanac* (*camelus huanacus*, Linn.), auquel les naturalistes rapportent le lama et la vigogne, espèce de chameau, ou plutôt de brébis, fort connue par sa précieuse laine. La description que donne l'auteur de cet animal convient parfaitement au guanac; et tous les navigateurs disent que les Patagons sont habillés de sa peau. Nous avons dans notre musée une jambe de cet animal, qui a un rapport exact avec la description que nous en a donné Buffon (*Supplém.*, tome VI, page 204). Cette jambe est longue d'un pied dix pouces, quoique coupée au-dessous du genou.

(2) C'est à cause de cette chaussure, qui donnoit aux pieds de cet homme la figure de la patte d'un ours, que Magellan les a appelé *Patagons*. Voyez Debry, *America*, lib. IV, page 66.

sans doute voyoit sa figure, recula si effrayé qu'il jeta par terre quatre de nos gens qui étoient derrière lui. On lui donna des grélots, un petit miroir, un peigne et quelques grains de verroterie ; ensuite on le remit à terre, en le faisant accompagner par quatre hommes bien armés.

1520.  
M A I.

Son camarade, qui avoit refusé de monter sur le vaisseau, le voyant de retour à terre, courut avertir et appeler les autres, qui, s'apercevant que nos gens armés s'approchoient d'eux, se rangèrent en file, étant sans armes et presque nus : ils commencèrent aussitôt leur danse et leur chant, pendant lesquels ils levoient l'index vers le ciel, pour nous faire entendre qu'ils nous regardoient comme des êtres descendus d'en haut ; ils nous montrèrent en même tems une poudre blanche dans des marmites d'argyle, et nous la présentèrent, n'ayant autre chose à nous donner à manger. Les nôtres les invitèrent par des signes à venir sur nos vaisseaux, et offrirent de les aider à y porter ce qu'ils voudroient prendre avec eux. Ils y vinrent en effet ; mais les hommes, qui ne tenoient que leur arc et leurs flèches, avoient tout chargé sur leurs femmes, comme si elles eussent été des bêtes de somme (1).

Cérémonies.

(1) C'est une observation générale de tous les pays et de tous les tems, que les femmes sont d'autant plus mal traitées, que les hommes sont moins civilisés.

1500.  
M A I.  
Femmes

Les femmes ne sont pas si grandes que les hommes ; mais en revanche elles sont plus grosses. Leurs mammelles tombantes ont plus d'un pied de long. Elles sont peintes et habillées de la même manière que leurs maris ; mais elles ont une peau mince qui leur couvre les parties naturelles. Elles n'étoient rien moins que belles à nos yeux ; cependant leurs maris en étoient fort jaloux.

Chasse.

Elles conduisoient quatre des animaux dont j'ai déjà parlé ; mais c'étoient des petits, qu'elles menaient avec une espèce de licou. On se sert de ces petits pour attrapper les grands : on les lie à un arbrisseau ; les grands viennent jouer avec eux , et des hommes cachés dans les broussailles les tuent à coups de flèches. Les habitans du pays , hommes et femmes , au nombre de dix-huit , ayant été invités par nos gens à se rendre près de nos vaisseaux , se partagèrent des deux côtés du port , et nous amusèrent en faisant la chasse dont il est question.

Autre géant.

Six jours après , nos gens occupés à faire du bois pour la provision de l'escadre , virent un autre géant vêtu comme ceux que nous venions de quitter , et armé également d'un arc et de flèches. En s'approchant d'eux il se touchoit la tête et le corps , ensuite il levoit les mains au ciel , gestes que nos gens imitèrent. Le capi-

tainé-général, qui en fut averti, envoya l'esquif à terre pour le conduire sur l'îlot qui étoit dans le port et où l'on avoit bâti une maison pour y établir une forge et un magasin pour quelques marchandises.

1500.  
M A I.

Cet homme étoit plus grand et mieux fait que les autres; il avoit aussi les manières plus douces: il dansoit et sautoit si haut et avec tant de force, que ses pieds s'enfonçoient de plusieurs pouces dans le sable. Il passa quelques jours avec nous. Nous lui apprîmes à prononcer le nom de Jésus, l'oraison dominicale, etc.; ce qu'il parvint à faire aussi bien que nous, mais d'une voix très-forte. Enfin, nous le baptisâmes, en lui donnant le nom de Jean. Le capitaine-général lui fit présent d'une chemise, d'une veste, de caleçons de drap, d'un bonnet, d'un miroir, d'un peigne, de grélots et autres bagatelles. Il retourna vers les siens en paroissant fort content de nous. Le lendemain il apporta au capitaine un de ces grands animaux dont nous avons parlé, et reçut d'autres présents, pour qu'il nous en donnât encore quelques autres; mais depuis ce jour nous ne l'avons pas revu, et nous soupçonnâmes même que ses camarades l'avoient tué, parce qu'il s'étoit attaché à nous. Au bout de quinze jours nous vîmes venir à nous quatre de ces hommes: Autres gé-ns.

Ami des Es-  
pagnols.

ils étoient sans armes ; mais nous sûmes ensuite qu'ils les avoient cachées derrière les buissons, où elles nous furent indiquées par deux d'entre eux que nous arrêtâmes. Ils étoient tous peints, mais de différentes manières.

Deux sont  
pris par arti-  
fice.

Le capitaine voulut retenir les deux plus jeunes et les mieux faits pour les conduire avec nous pendant notre voyage et les amener même en Espagne ; mais voyant qu'il étoit difficile de les arrêter par la force, il usa de l'artifice suivant. Il leur donna une grande quantité de couteaux, miroirs, grains de verroterie, de façon qu'ils en avoient les deux mains pleines : ensuite il leur offrit deux de ces anneaux de fer qui servent à enchaîner ; et quand il vit qu'ils les désiroient beaucoup (car ils aiment passionnement le fer), et que d'ailleurs ils ne pouvoient plus les prendre avec les mains, il leur proposa de les leur attacher aux jambes, pour les porter plus facilement chez eux : ils consentirent à tout ; et alors nos gens leur appliquèrent les cercles de fer et en fermèrent les anneaux, de sorte qu'ils se trouvèrent enchaînés. Aussitôt qu'ils s'aperçurent de cette supercherie ils devinrent furieux, soufflant, heurlant, et invoquant *Setebos*, qui est leur démon principal, pour qu'il vint à leur secours.

Non content d'avoir ces hommes, le capi-

taine désiroit d'avoir leurs femmes pour porter en Europe cette race de géans : à cet effet il ordonna d'arrêter les deux autres pour les obliger à conduire nos gens à l'endroit où demeuroient leurs femmes : neuf de nos hommes les plus forts suffirent à peine pour les jeter à terre et les lier; et même l'un d'eux parvint encore à se délivrer; tandis que l'autre fit de si grands efforts, que nos gens le blessèrent légèrement à la tête, mais l'obligèrent enfin à les conduire chez les femmes de nos deux prisonniers. Ces femmes ayant appris tout ce qui étoit arrivé à leurs maris, jetèrent des cris si violens que nous les entendîmes de fort loin. Jean Carvajo, pilote, qui étoit à la tête de nos gens, voyant qu'il étoit tard, ne se soucia point de prendre alors la femme chez laquelle il avoit été conduit; mais il y resta la nuit en faisant bonne garde. Pendant ce tems vinrent deux autres hommes, qui, sans témoigner ni mécontentement ni surprise, passèrent le reste de la nuit avec eux; mais à la pointe du jour, ayant dit quelques mots aux femmes, dans un instant tous prirent la fuite, hommes, femmes, enfans, et ces derniers couroient même plus lestement que les autres. Ils nous abandonnèrent leur hutte, et tout ce qu'elle contenoit. Cependant un des hommes conduisit loin de nous les petits ani-

1520.

J U I N.

On veut prendre des femmes.

1670.  
J U I N.

maux qui leur servoient pour la chasse ; et un autre caché dans un buisson blessa à la cuisse avec une flèche empoisonnée un de nos hommes , qui mourût à l'instant (1). Quoique nos gens firent feu sur les fuyards , ils ne purent point les attrapper , parce qu'ils ne couroient jamais sur la même ligne , mais sautoient de côté et d'autre , et alloient aussi vîte qu'un cheval au grand galop. Nos gens brûlèrent la hutte de ces Sauvages , et enterrèrent leur mort.

Médecine des  
Guaïas.

Tout sauvages qu'ils sont , ces Indiens ne manquent pas d'avoir une espèce de médecine. Quand ils ont mal à l'estomac , par exemple , au lieu de se purger comme nous ferions , ils se fourent une flèche assez avant dans la bouche pour exciter le vomissement , et rendent une matière verte mêlée de sang (2). Le verd provient d'une espèce de chardons dont ils se nourrissent. S'ils ont mal à la tête , ils se forment une entaille au front , et font la même chose

(1) Il est connu que les Sauvages empoisonnent leurs flèches , et nos voyageurs en eurent encore d'autres preuves.

(2) Debry a dessiné dans cette attitude la figure qu'il a donnée d'un Patagon. Il se pourroit qu'il enfonce la flèche dans sa bouche pour se délivrer en vomissant d'une indigestion. Quelquefois les Sauvages se mettent dans la bouche une baguette en présence de leurs idoles pour leur prouver qu'ils n'ont rien d'itapur dans le corps. Voyez *Benzoni* , publié par Debry.

sur toutes les parties du corps où ils ressentent de la douleur, afin de faire sortir une grande quantité de sang de l'endroit où ils souffrent. Leur théorie, qui nous a été expliquée par un de ceux que nous avons pris, vaut bien leur pratique : la douleur, disent-ils, est causée par le sang qui ne veut plus rester dans telle ou telle partie du corps ; c'est par conséquent en l'en faisant sortir que la douleur doit cesser.

1520.  
J U I N.

Ils ont les cheveux coupés en forme d'aurole comme les moines, mais plus longs, et soutenus autour de la tête par un cordon de coton, dans lequel ils placent leurs flèches lorsqu'ils vont à la chasse. Quand il fait bien froid, ils se lient étroitement les parties naturelles contre le corps. Il paroît que leur religion se borne à adorer le diable. Ils prétendent que lorsqu'un d'eux est au moment de mourir, dix à douze démons apparoissent, dansant et chantant autour de lui. Un d'entre eux qui fait plus de tapage que les autres est le chef, ou grand diable, qu'ils nomment *Setebos* ; les petits s'appellent *Cheleule*. Ils sont peints comme les habitans du pays. Notre géant prétendoit avoir vu une fois un démon avec des cornes, et des poils si longs qu'ils lui couvroient les pieds ; il jetoit, ajouta-t-il, des flammes par la bouche et par le derrière.

Leurs mœurs.

Religion.

1520.  
JULLET.  
Laguer.

Ces peuples se vêtissent, comme je l'ai déjà dit, de la peau d'un animal, et c'est de la même peau qu'ils couvrent leurs huttes, qu'ils transportent là où il leur convient le mieux, n'ayant point de demeure fixe, mais allant, comme les Bohémiens, s'établir tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre. Ils vivent ordinairement de viande crue, et d'une racine douce qu'ils appellent *capac*. Ils sont grands mangeurs : les deux que nous avons pris mangeoient chacun une corbeille pleine de biscuit par jour, et buvoit un demi-seau d'eau d'une haleine. Ils mangeoient les souris toutes crues, même sans les écorcher. Notre capitaine donna à ce peuple le nom de *Patagons*. Nous passâmes dans ce port, auquel nous donnâmes le nom de Saint-Julien, cinq mois, pendant lesquels il ne nous arriva aucun autre accident que ceux dont je viens de parler.

Complot contre  
le Magellan.

A peine eûmes-nous mouillé dans ce port que les capitaines des quatre autres vaisseaux firent un complot pour tuer le capitaine-général. Ces traîtres étoient Jean de Carthagène, *vehador* (1) de l'escadre ; Louis de Mendoza,

(1) *Vehador* et *veador*, en ancien portugais, signifioit l'économiste d'une société d'hommes : en espagnol on l'appelle *veedor*, du mot *veer*, qui signifie voir ou inspecter. Quelques écrivains

trésorier; Antoine Cocca, *contador*, et Gaspard de Casada. Le complot fut découvert : on écartela le premier, et le second fut poignardé. On pardonna à Gaspard de Casada, qui quelques jours après médita une nouvelle trahison. Alors le capitaine-général, qui n'osoit pas lui ôter la vie, parce qu'ils avoit été créé capitaine par l'empereur lui-même, le chassa de l'escadre et l'abandonna sur la terre des Patagons, avec un prêtre son complice (1).

Il nous arriva dans cet endroit un autre malheur. Le vaisseau le Saint-Jacques, qu'on avoit détaché pour aller reconnoître la côte, fit naufrage parmi les rochers; cependant tout l'équipage se sauva comme par miracle. Deux matelots vinrent par terre au port où nous étions, nous apprendre ce désastre; et le capitaine-général y envoya sur-le-champ des hommes avec quelques sacs de biscuit. L'équipage s'arrêta pendant deux mois dans l'endroit du naufrage pour recueillir les débris du vaisseau et les marchan-

1520.  
JULIET.

Naufrage  
d'un vaisseau.

---

ont prétendu que Jean de Carthagène étoit évêque; mais Pigafetta n'auroit pas oublié de rapporter cette circonstance, et Magellan ne l'auroit pas si cruellement puni s'il eut eu cette dignité.

(1) Lorsque Gomez, montant le vaisseau le Saint-Antoine, après avoir abandonné Magellan dans le détroit, repassa au port Saint-Julien; il les reprit tous deux à bord, et les reconduisit en Espagne. (*Lettre de Maximil. Transylvain*).

1520.  
JUILLET.

dises que la mer jetoit successivement sur le rivage ; et pendant ce tems on leur apportoit de quoi subsister , quoique la distance fut de cent milles , et le chemin très-incommode et fatigant , au milieu des épines et des broussailles , à travers lesquelles on étoit obligé de passer la nuit , n'ayant d'autre boisson que la glace qu'on étoit forcé de casser , ce qui ne se faisoit même pas sans peine.

Animaux du  
pays.

Quant à nous , nous n'étions pas si mal dans ce port ; quoique certains coquillages fort longs qu'on y trouvoit en grande abondance , n'étoient pas mangeables ; et quelques-uns contenoient des perles , mais fort petites. Nous trouvâmes aussi dans les environs des autruches (1), des renards , des lapins beaucoup plus petits que les nôtres , et des moineaux. Les arbres y donnent de l'encens.

Prise de pos-  
session.

Nous plantâmes une croix sur la cîme d'une montagne voisine , que nous appelâmes *Monte-Cristo* , et prîmes possession de cette terre au nom du roi d'Espagne.

A O U T.  
21.

Nous partîmes enfin de ce port , et côtoyant la terre par le 50° 40' de latitude méridionale,

---

(1) L'autruche d'Amérique est beaucoup plus petit que celui d'Afrique. Les Brésiliens l'appellent *nhanduguacu* ; et Linné lui donne le nom de *struthio rhea*.

nous vîmes une rivière d'eau douce (1), où nous entrâmes. Toute l'escadre faillit d'y faire naufrage à cause des vents furieux qui souffloient, et qui rendoient la mer fort grosse; mais Dieu et les corps saints (c'est-à-dire les feux qui resplendissoient sur la pointe des mâts) nous secoururent et nous sauvèrent. Nous y passâmes deux mois pour approvisionner les vaisseaux d'eau et de bois. Nous nous y fournîmes aussi d'une espèce de poisson, long à peu près de deux pieds et fort couvert d'écaillés, qui étoit assez bon à manger; mais nous ne pûmes pas en prendre la quantité qu'il nous auroit fallu (2). Avant d'abandonner cet endroit, le capitaine ordonna que chacun de nous allât à confesse et communiât en bon chrétien.

En continuant notre route vers le sud, le 21

1520.  
SEPTEMBRE.  
Oùge.

OCTOBRE.

21.

(1) C'est la rivière de Sainte-Croix que Cook a placée par le 51° de latitude méridionale. Ce nom lui a été donné parce qu'ils y entrèrent le 14 de septembre, jour de l'exaltation de la Croix. Voyez l'*Anonyme portugais* chez Desbrosses.

(2) Il est certain que pendant que l'escadre étoit dans cette rivière, le 11 octobre, il y eut une éclipse du soleil, dont parlent tous ceux qui ont écrit l'histoire de cette navigation, et qui se trouve marquée sur les tables astronomiques. Ils prétendent même que Magellan s'est servi de cette éclipse pour déterminer la longitude. Mais Pigafetta n'en dit rien, et n'en devoit rien dire, car cette éclipse, visible pour nous, ne put pas l'être à l'extrémité méridionale de l'Amérique.

1520.  
OCTOBRE.  
Cap des Onze mille Vierges.  
Déroit.

du mois d'octobre, étant par le 52° de latitude méridionale, nous trouvâmes un détroit que nous appelâmes le détroit des Onze mille Vierges, parce que ce jour-là leur étoit consacré. Ce détroit, comme nous le vîmes par la suite, est long de quatre cent quarante milles ou cent dix lieues maritimes, qui sont de quatre milles chacune; il a une demi-lieue de large, tantôt plus et tantôt moins, et va aboutir à une autre mer, que nous appelâmes *Mer Pacifique*. Ce détroit est environné de montagnes très-élevées et chargées de neige; et il est aussi très-profond, de sorte que nous ne pouvions y jeter l'ancre que fort près de terre par vingt-cinq à trente brasses d'eau.

Carte du détroit par Martin de Bohême

Déroit.

Tout l'équipage étoit si persuadé que ce détroit n'avoit point d'issue à l'ouest, qu'on ne se seroit pas avisé même de la chercher, sans les grandes connoissances du capitaine-général. Cet homme, aussi habile que courageux, savoit qu'il falloit passer par un détroit fort caché, mais qu'il avoit vu représenté sur une carte faite par Martin de Bohême, très-excellent cosmographe (1), que le roi de Portugal gardoit dans sa trésorerie.

Aussitôt que nous entrâmes dans cette eau,

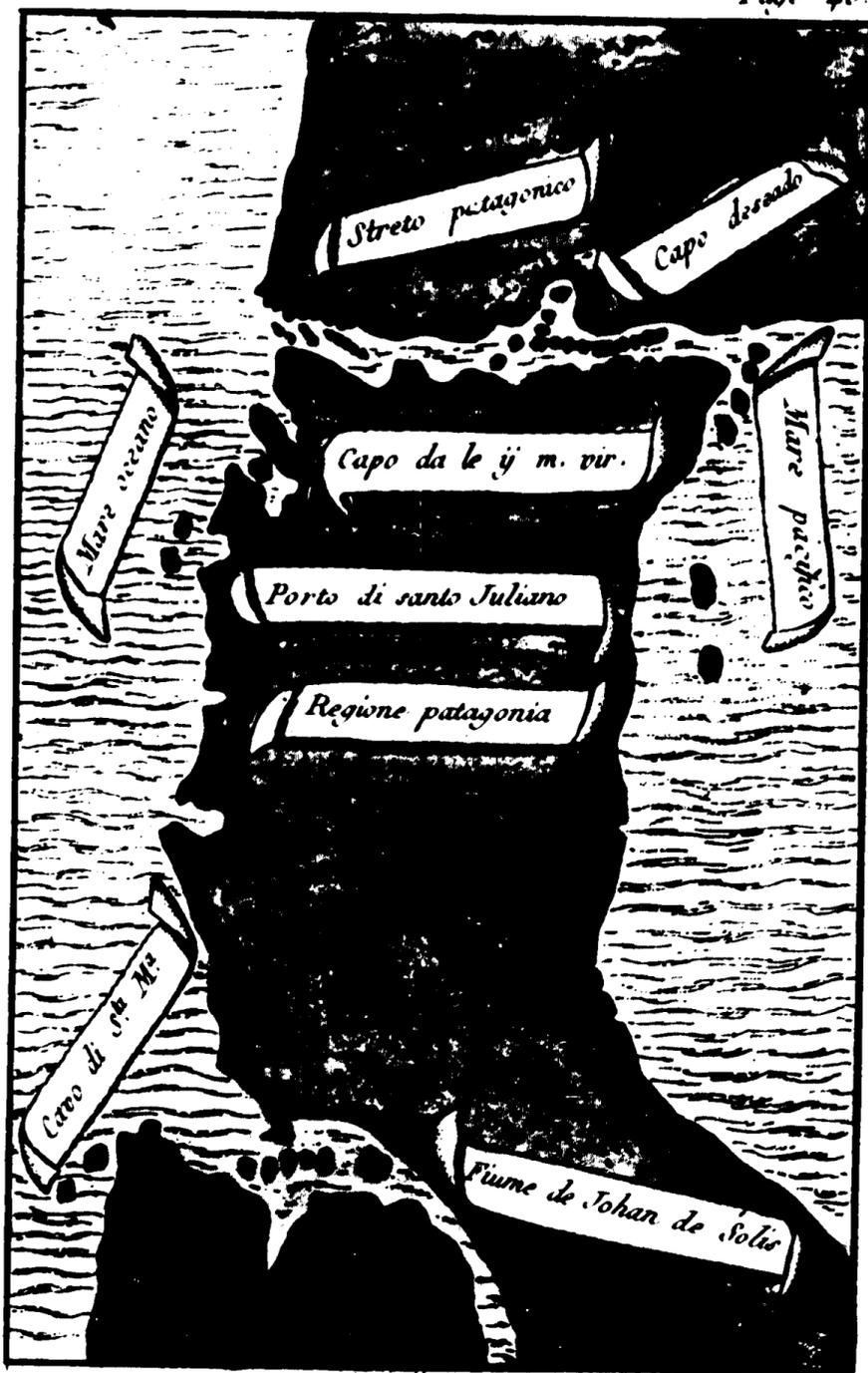
(1) Voyez l'Introduction, parag. XI et suiv.

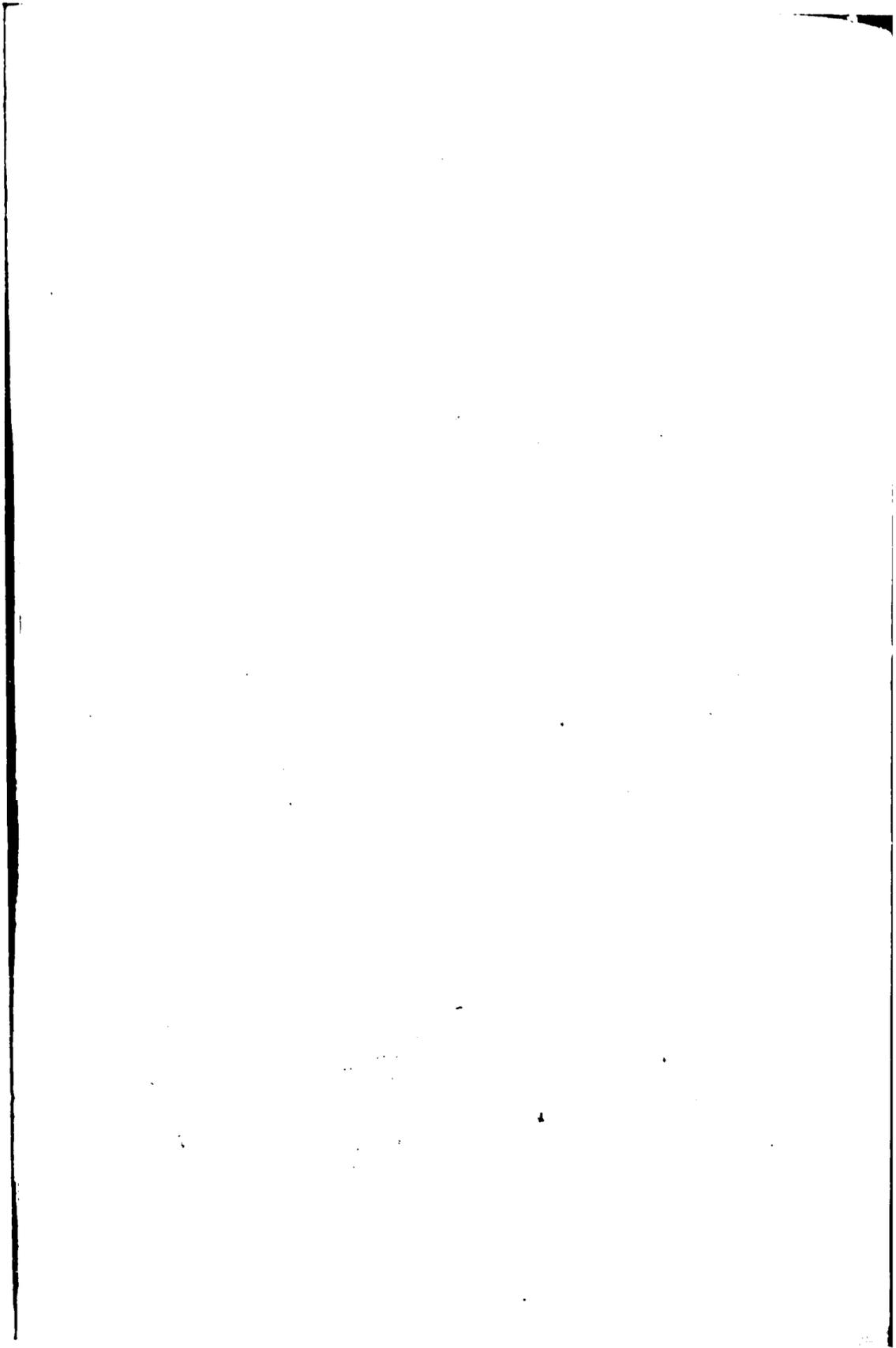


1

2

3





que l'on croyoit n'être qu'une baie, le capitaine envoya deux vaisseaux, le Saint-Antoine et la Conception, pour examiner où elle finissoit, ou aboutissoit; tandis que nous, avec la Trinité et la Victoire, les attendîmes à l'entrée.

1570.  
OCTOBRE.

A la nuit il survint une terrible bourrasque qui dura trente-six heures, et nous contraignit d'abandonner les ancres, et de nous laisser entraîner dans la baie au gré des flots et du vent (1). Les deux autres vaisseaux, qui furent aussi agités que nous, ne purent parvenir à doubler un cap (2) pour nous rejoindre; de façon qu'en s'abandonnant aux vents qui les portoient toujours vers le fond de ce qu'ils supposoient être une baie, ils s'attendoient à y échouer d'un moment à l'autre. Mais à l'instant qu'ils se croyoient perdus, ils virent une petite ouverture (3) qu'ils prirent pour une anse de la baie où ils s'enfoncèrent; et voyant que ce canal n'é-

Bourrasque.

(1) La planche II représente la topographie du détroit de Magellan, tirée d'une carte de M. de Bougainville. Dans la carte enluminée ci-jointe nous donnons la partie méridionale de l'Amérique telle qu'elle se trouve dessinée et peinte dans le manuscrit de Pigafetta. Il s'en faut bien que ce dessin soit exact; mais les géographes du seizième siècle ne nous ont rien laissé de mieux, comme on peut s'en convaincre par la géographie d'Hortelius. La baie dont parle ici Pigafetta est la baie de la Possession.

(2) Cap de la Possession.

(3) Premier goulet.

---

---

1520.  
OCTOBRE.

toit pas fermé, ils continuèrent à le parcourir et se trouvèrent dans une autre baie (1) dans laquelle ils poursuivirent leur route, jusqu'à ce qu'ils se trouvèrent dans un autre détroit (2), d'où ils passèrent dans une autre baie encore plus grande que les précédentes. Alors, au lieu d'aller jusqu'au bout, ils jugèrent à propos de revenir rendre compte au capitaine-général de ce qu'ils avoient vu.

24. Deux jours s'étoient passés sans que nous vissions reparoître les deux vaisseaux envoyés à la recherche du fond de la baie; de manière que nous les crûmes submergés par la tempête que nous venions d'essuyer; et voyant de la fumée à terre, nous conjecturâmes que ceux qui avoient eu le bonheur de se sauver, avoient allumé des feux pour nous annoncer leur existence et leur détresse. Mais pendant que nous étions dans cette incertitude sur leur sort, nous les vîmes, cinglant à pleines voiles et pavillons flottans, revenir vers nous; et lorsqu'ils furent plus près, ils tirèrent plusieurs coups de bombardes, en poussant des cris de joie. Nous en fîmes autant; et quand nous eûmes appris d'eux qu'ils avoient vu la continuation de la baie, ou,

---

(1) Baie Boucault.

(2) Second Goulet.

pour mieux dire, du détroit, nous nous joignîmes à eux pour continuer notre route s'il étoit possible.

1520.  
OCTOBRE.

Quand nous fûmes entrés dans la troisième baie dont je viens de parler, nous vîmes deux débouchés ou canaux, l'un au sud-est et l'autre au sud-ouest (1). Le capitaine-général envoya les deux vaisseaux le Saint-Antoine et la Conception au sud-est, pour reconnoître si ce canal aboutissoit à une mer ouverte. Le premier partit aussitôt et fit force de voiles sans vouloir attendre le second, qu'il vouloit laisser en arrière, parce que le pilote avoit l'intention de profiter de l'obscurité de la nuit pour rebrousser chemin, et s'en retourner en Espagne par la même route que nous venions de faire.

Gomez abandonne l'escadre.

Ce pilote étoit Etienne Gomez, qui haïssoit Magellan par la seule raison que lorsque celui-ci vint en Espagne faire à l'empereur la proposition d'aller aux îles Moluques par l'ouest, Gomez avoit demandé et étoit sur le point d'obtenir des caravelles pour une expédition dont il auroit été le commandant. Cette expédition avoit pour but de faire de nouvelles découvertes;

(1) Le canal au sud-est est celui qui se trouve près du cap Monmouth, appelé Détroit Supposé dans la carte de M. de Bougainville.

1520.  
OCTOBRE.

mais l'arrivée de Magellan fit qu'on lui refusa sa demande, et qu'il ne put obtenir qu'une place subalterne de pilote; ce qui l'irritoit néanmoins le plus, c'étoit de se trouver sous les ordres d'un Portugais. Pendant la nuit il se concerta avec les autres Espagnols de l'équipage. Ils mirent aux fers, et blessèrent même, le capitaine du vaisseau, Alvaro de Meschita, cousin-germain du capitaine-général, et le conduisirent ainsi en Espagne. Ils comptoient y amener aussi l'un des deux géans que nous avions pris, et qui étoit sur leur vaisseau; mais nous apprîmes à notre retour qu'il mourut en approchant de la ligne équinoxiale, dont il ne put supporter la grande chaleur.

Le vaisseau la Conception, qui ne pouvoit suivre de près le Saint-Antoine, ne fit que croiser dans le canal pour attendre son retour; mais ce fut en vain.

Rivière des  
Sardines.

Nous étions entrés avec les deux autres vaisseaux dans l'autre canal qui nous restoit au sud-ouest; et poursuivant notre navigation, nous parvînmes à une rivière que nous appelâmes la rivière des Sardines (1), à cause de l'immense

---

(1) Dans les navigateurs postérieurs il n'est fait aucune mention de la rivière des Sardines, laquelle probablement descend des montagnes de la Terre de Feu. Ils ne parlent pas non plus de

quantité de ce poisson que nous y vîmes. Nous y mouillâmes pour attendre les deux autres vaisseaux, et y passâmes quatre jours; mais pendant ce tems on expédia une chaloupe bien équipée pour aller reconnoître le cap de ce canal, qui devoit aboutir à une autre mer. Les matelots de cette embarcation revinrent le troisième jour, et nous annoncèrent d'avoir vu le cap où finissoit le détroit, et une grande mer, c'est-à-dire, l'Océan. Nous en pleurâmes tous de joie. Ce cap fut appelé *il capo Dezeado* (cap Désiré), parce qu'en effet nous désirions depuis longtems de le voir (1).

Nous retournâmes en arrière pour rejoindre les deux autres vaisseaux de l'escadre, et ne trouvâmes que la Conception. On demanda au pilote Jean Serano ce que l'autre navire étoit devenu? il nous répondit qu'il le croyoit perdu, parce qu'il ne l'avoit plus revu du moment qu'il avoit embouqué le canal. Le capitaine-général donna

1520.  
OCTOBRE.  
Faux de St. e  
Elme.

Cap Désiré.

---

cette grande quantité de sardines qui surprit notre auteur; ce qui n'est pas étonnant, car ces poissons, faisant leurs émigrations, ne restent que fort peu de tems dans le même endroit.

(1) Le cap Désiré forme l'extrémité occidentale de la côte méridionale que la chaloupe côtoya; mais les navires rangèrent de près la côte septentrionale, et abandonnèrent l'Amérique au cap Victoire, ainsi appelé du nom du vaisseau qui le doubla le premier, et qui revint seul en Europe.

1519.  
OCTOBRE.  
Recherche du  
vaisseau le St.-  
Antoine.

Signaux pour  
le vaisseau per-  
du.

Projet de  
Magellan.

ordre alors de le chercher par-tout, mais particulièrement dans le canal où il avoit pénétré: il renvoya la Victoire jusqu'à l'embouchure du détroit, en ordonnant que s'il ne le trouvoit pas, de planter dans un endroit bien éminent un étendart (1) au pied duquel on devoit placer, dans une petite marmite, une lettre qui indiquoit la route qu'on alloit tenir, afin qu'il put suivre l'escadre. Cette manière de s'avertir en cas de séparation avoit été arrêtée au moment de notre départ. On planta de la même manière deux autres signaux sur des lieux éminens dans la première baie et sur une petite île de la troisième (2), dans laquelle nous vîmes quantité de loups marins et d'oiseaux. Le capitaine-général avec la Conception attendirent le retour de la Victoire près de la rivière des Sardines, et fit planter une croix sur une petite île, au pied de deux montagnes couvertes de neige, d'où la rivière tire son origine.

En cas que nous n'eussions pas découvert ce détroit pour passer d'une mer à une autre, le capitaine-général avoit déterminé de continuer sa route au sud jusque par le 75° de latitude

(1) La montagne que M. de Bougainville a appelé le *Père Aymon*.

(2) L'île des Lions.

méridionale, où pendant l'été il n'y a point de nuit, ou du moins très-peu; comme il n'y a point de jour en hiver. Pendant que nous étions dans le détroit nous n'avions que trois heures de nuit, et c'étoit au mois d'octobre.

1520.  
NOVEMBRE.

La terre de ce détroit, qui à gauche tourne au sud-est, est basse. Nous lui donnâmes le nom de *Détroit des Patagons* (1). A chaque demi-lieue on y trouve un port sûr, de l'eau excellente, du bois de cèdre, des sardines, et une grande abondance de coquillages. Il y avoit aussi des herbes, dont quelques-unes étoient amères, mais d'autres étoient bonnes à manger, sur-tout une espèce de selleri doux, qui croît autour des fontaines, dont nous nous nourrîmes faute de meilleurs alimens (2). Enfin, je crois qu'il n'y a pas au monde de meilleur détroit que celui-ci.

Description  
du détroit.

Au moment que nous débouchions dans l'Océan nous fûmes témoins d'une chasse curieuse que quelques poissons faisoient à d'autres poissons. Il y en a de trois espèces, c'est-à-dire, des

Poissons vo-  
lans.

(1) On sait qu'on l'a appelé ensuite détroit de Magellan, du nom de ce navigateur.

(2) *Apium dulce*, Cook l'y a trouvé également, ainsi que beaucoup de cochlearia; et à cause de cette abondance d'herbes anti-scorbutiques, il crut le passage du détroit préférable à celui du cap Horn (*Voyag. I, tome I, pag. 70, 74*).

1520.  
NOVEMBRE.

dorades, des albicores et des bonites, qui poursuivent les poissons appelés *colondrins*, espèce de poissons volans (1). Ceux-ci, quand ils sont poursuivis, sortent de l'eau, déploient leurs nageoires, qui sont assez longues pour leur servir d'ailes, et volent à la distance d'un coup d'arbâlète; ensuite ils retombent dans l'eau. Pendant ce tems, leurs ennemis, guidés par leur ombre, les suivent, et au moment qu'ils rentrent dans l'eau, ils les prennent et les mangent. Ces poissons volans ont au-delà d'un pied de long, et sont une excellente nourriture.

Vocabulaire  
patagon.

Pendant le voyage j'entretenois le mieux que je pouvois le géant Patagon qui étoit sur notre vaisseau; et au moyen d'une espèce de pantomime je lui demandai le nom patagon de plusieurs objets, de manière que je parvins à en former un petit vocabulaire (2). Il s'y étoit si bien accoutumé qu'à peine me voyoit-il prendre la plume et le papier, qu'il venoit aussitôt me dire les noms des objets qu'il avoit sous les yeux et des opérations qu'il voyoit faire. Il nous fit voir, entre autres, la manière dont on allume le feu dans son pays; c'est-à-dire, en frottant

(1) *Trigla volitans*, Linn. Probablement le poisson dont parle l'auteur est l'*exocetus volitans*.

(2) Nous donnerons ce vocabulaire à la suite du voyage.

un morceau de bois pointu contre un autre jus-  
 qu'à ce que le feu prenne à une espèce de moëlle  
 d'arbre qu'on place entre les deux morceaux de  
 bois. Un jour que je lui montrai la croix, et que  
 je la baisai, il me fit entendre par ses gestes que  
*Setebos* m'entreroit dans le corps et me feroit  
 crêver. Lorsqu'il se sentit à l'extrémité dans sa  
 dernière maladie, il demanda la croix qu'il  
 baisa, et nous pria de le faire baptiser; ce que  
 nous fîmes en lui donnant le nom de Paul.

1520.

NOVEMBRE.

Mort du  
 Géant.

---



---

## L I V R E II.

*Sortie du Détroit jusqu'à la mort du capitaine  
Magellan et notre départ de Zubu.*

---

1520.  
NOVEMBRE.  
28.  
Sortie du dé-  
troit.

Mauv. nour-  
riture dans la  
mer Pacifique.

**L**E mercredi, 28 novembre, nous débou-  
quâmes du détroit pour entrer dans la grande  
mer, à laquelle nous donnâmes ensuite le nom  
de mer Pacifique, dans laquelle nous naviguâ-  
mes pendant le cours de trois mois et vingt  
jours, sans goûter d'aucune nourriture fraîche.  
Le biscuit que nous mangions n'étoit plus du  
pain, mais une poussière mêlée de vers qui en  
avoient dévoré toute la substance, et qui de plus  
étoit d'une puanteur insupportable, étant im-  
pregnée d'urine de souris. L'eau que nous étions  
obligés de boire étoit également putride et  
puante. Nous fûmes même contraints, pour ne  
pas mourir de faim, de manger des morceaux

danger. Leur gouvernail ressemble à une pèle de boulanger, c'est-à-dire, que c'est une perche au bout de laquelle est attachée une planche. Ils ne font point de différence entre la proue et la poupe, et c'est pourquoi ils ont un gouvernail à chaque bout. Ils sont bons navigateurs, et ne craignent pas de se hasarder en pleine mer comme des dauphins (1).

Ils furent si émerveillés et si surpris de nous voir, que nous eûmes lieu de croire qu'ils n'avoient vu jusqu'alors d'autres hommes que les habitans de leurs îles.

Le seizième jour du mois de mars au lever du soleil, nous nous trouvâmes près d'une terre élevée, à trois cents lieues des îles des Larons (2). Nous nous aperçûmes bientôt que c'étoit une île. Elle se nomme Zamal (3). Derrière cette île il y en a une autre qui n'est point habitée; et nous sûmes ensuite qu'on l'appe-

1521.

MARS.

16.

(1) C'est par cette raison peut-être qu'une île située près des Mariannes s'appelle l'île des Nageurs.

(2) C'est de ce point jusqu'à ce que le vaisseau la Victoire abandonna l'île de Timor, que la route est tracée sur la carte II qui se trouve ci-jointe.

(3) Dans les cartes plus modernes elle est appelée Samar; et elle est située effectivement à environ 15°, qui font un peu moins de trois cents lieues marines, à l'ouest de Guahan. Prevôt, se fiant à l'extrait de Fabre, dit que Samar n'est qu'à trente lieues des Mariannes. (tome X, p. 198).

1521.  
M A R S.  
17.  
18. loit Humunu (1). C'est ici que le capitaine-général voulut prendre terre le lendemain pour faire aiguade avec plus de sûreté, et jouir de quelque repos après un si long et si pénible voyage. Il y fit aussitôt dresser deux tentes pour les malades, et ordonna de tuer une truie (2).

18. Le lundi, 18 du mois, dans l'après dîner, nous vîmes venir vers nous une barque avec neuf hommes. Le capitaine-général ordonna que personne ne fit le moindre mouvement, ou ne dit le moindre mot sans sa permission. Quand ils furent à terre, leur chef s'adressa au capitaine-général, en lui témoignant par des gestes le plaisir qu'il avoit de nous voir. Quatre des plus ornés d'entre eux restèrent auprès de nous; les autres allèrent appeler leurs compagnons qui étoient occupés à la pêche, et revinrent avec eux.

Visite des  
insulaires.

Le capitaine les voyant si paisibles, leur fit donner à manger, et leur offrit en même temps quelques bonnets rouges, de petits miroirs, des

---

(1) Humunu, qu'on appela ensuite l'île Enchantée (*Hist. général des voyages, tome XV, p. 198*) est située près du cap Guigan de l'île de Samar.

(2) Il avoit pris sans doute cette truie aux îles des Larrons, où tous les navigateurs postérieurs ont trouvé beaucoup de cochons (*Desbrosses, tome I, p. 55*).

de cuirs de bœuf dont on avoit recouvert la grande vergue pour empêcher que le bois ne rongeat les cordes. Ces cuirs toujours exposés à l'eau, au soleil et aux vents, étoient si durs qu'il falloit les faire tremper pendant quatre à cinq jours dans la mer pour les rendre un peu tendres; ensuite nous les mettions sur de la braise pour les manger. Souvent même nous avons été réduits à nous nourrir de sciure de bois; et les souris même, si dégoûtantes pour l'homme, étoient devenues un mets si recherché, qu'on les payoit jusqu'à un demi-ducat la pièce (1).

Ce n'étoit pas là tout encore. Notre plus grand malheur étoit de nous voir attaqués d'une espèce de maladie par laquelle les gencives se gonfloient au point de surmonter les dents tant de la mâchoire supérieure que de l'inférieure, et ceux qui en étoient attaqués ne pouvoient prendre aucune nourriture (2). Dix-neuf d'entre nous en moururent, et parmi eux étoient le géant Patagon et un Brésilien, que nous avions con-

1520.  
NOVEMBRE.

Disette extrême.

Scorbut.

(1) Il n'est pas rare que la faim force les matelots à manger des souris et les cuirs des cables. En 1540, une souris se payoit quatre écus sur l'escadre de Pizarre. Les équipages de M. de Bougainville (tome II, page 173), et de Cook (Troisième Voyage, tome I, page xxx), ont mangé de ces cuirs.

(2) Effets du scorbut.

1520.  
DÉCEMBRE.  
Maladies.

duits avec nous. Outre les morts nous avons vingt-cinq à trente matelots malades, qui souffroient des douleurs dans les bras, dans les jambes et dans quelques autres parties du corps; mais ils en guérissent. Quant à moi, je ne puis trop remercier Dieu de ce que pendant tout ce tems, et au milieu de tant de malades, je n'ai pas éprouvé la moindre infirmité.

Mer Pacifique

Pendant cet espace de trois mois et vingt jours nous parcourûmes à peu près quatre mille lieues dans cette mer que nous appelâmes Pacifique, parce que durant tout le tems de notre traversée nous n'essuyâmes pas la moindre tempête (1). Nous ne découvrîmes non plus pendant ce tems aucune terre, excepté deux îles désertes, où nous ne trouvâmes que des oiseaux, et des arbres, et par cette raison nous les désignâmes par le nom d'*îles Infortunées*. Nous ne trouvâmes point de fond le long de leurs côtes et ne vîmes que plusieurs requins. Elles sont à deux cents lieues l'une de l'autre. La première est par le 15° de latitude méridionale; la seconde par le 9° (2). D'après le sillage de notre

Îles Infortunées.

(1) Quiros, M. de Bougainville et Cook n'ont certainement pas été si heureux.

(2) Pigafetta ne nous donne pas des renseignemens assez précis pour déterminer la position des *Îles Infortunées*. Notre ma-

vaisseau, que nous prîmes par le moyen de la chaîne de la poupe ( le loc ), nous parcourions chaque jour soixante à soixante-dix lieues ; et si Dieu et sa sainte-mère ne nous eussent pas accordé une heureuse navigation, nous aurions tous périés de faim dans une si vaste mer. Je ne pense pas que personne à l'avenir veuille entreprendre un pareil voyage (1).

1521.  
JANVIER

Si en sortant du détroit nous avions continué à courir vers l'ouest, sur le même parallèle, nous aurions fait le tour du monde ; et,

---

nuscrit nous en fournit une figure par laquelle on voit seulement que la seconde est au nord-ouest de la première. Mais en lisant sa relation, et en la supposant exacte, nous trouverons qu'elles appartiennent aux îles de la Société, au nord et au nord-est d'Otaïti ; car Pigafetta dit qu'en sortant du détroit ils naviguèrent par le nord-ouest quart ouest ; ensuite dans la direction de nord-ouest jusqu'à la ligne équinoxiale, qu'ils passèrent par le 122° de la ligne de démarcation, c'est-à-dire, à 152° du premier méridien. Or, si de ce point nous traçons une ligne du nord-ouest au sud-est, elle passera entre les îles de la Société, au nord et ensuite à l'est d'Otaïti. Les îles Infortunées devoient donc se trouver sur cette ligne. Par conséquent Jaillot et Nolin les ont placées hors de leur véritable position géographique. Ce n'est pas mal à propos néanmoins qu'ils ont donné le nom de Saint-Pierre à l'une, et celui de Tiburon à l'autre, car l'*Anonyme portugais* leur donne les mêmes noms. Le Transilvain dit que nos navigateurs s'y arrêtèrent deux jours pour pêcher.

(1) Cinquante-six ans s'écoulèrent avant qu'aucun autre navigateur fit le tour du globe. Drake, en 1578, fut le premier après Magellan qui traversa cette mer.

1521.  
JANVIER.

sans rencontrer aucune terre, nous serions revenus par le cap Désiré au cap des Onze mille Vierges, qui tous les deux sont par le 52° de latitude méridionale.

Pole antarctique.

Le pole antarctique n'a pas les mêmes étoiles que le pole arctique; mais on y voit deux amas de petites étoiles nébuleuses, qui paroissent des nubécules, à peu de distance l'un de l'autre (1). Au milieu de ces amas de petites étoiles on en découvre deux fort grandes et fort brillantes, mais dont le mouvement est peu apparent:elles indiquent le pole antarctique. Quoique l'aiguille aimantée déclinât un peu du véritable nord, elle cherchoit cependant toujours le pole arctique; mais elle n'agissoit pas avec autant de force que lorsqu'elle est vers son propre pole. Lorsque nous fûmes en pleine mer, le capitaine-général indiqua à tous les pilotes le point où ils devoient aller, et leur demanda quelle route ils pointoient (2) sur leurs car-

(1) Deux *nubécules*, c'est-à-dire, deux amas d'étoiles, sont indiqués par les astronomes au pole austral: l'un est au-dessus, l'autre au-dessous de l'Hydre. On voit près du pole plusieurs étoiles qui forment la constellation de l'Octant; mais comme ces étoiles sont de la cinquième ou sixième grandeur, il paroît que les deux étoiles grandes et brillantes dont parle Pigafetta sont la  $\gamma$ , et la  $\beta$  de la même Hydre.

(2) *Pointer*, c'est se servir de la pointe d'un compas pour trouver

tes? Tous lui répondirent qu'ils pointoient selon les ordres qu'il leur avoit donnés : il répéta qu'ils pointoient à faux, et qu'il falloit aider l'aiguille, parce que se trouvant dans le sud, elle n'avoit pas, pour chercher le véritable nord, autant de force qu'elle en avoit du côté du nord même. Etant au milieu de la mer nous découvrîmes à l'ouest cinq étoiles fort brillantes placées exactement en forme de croix (1).

1521.  
JANVIER.

Constellation  
de la croix.

Nous naviguâmes entre l'ouest et le nord-ouest quart nord-ouest, jusqu'à ce que nous arrivâmes sous la ligne équinoxiale à 122° de longitude de la *ligne de démarcation* (2).

l'air de vent qu'il faut faire pour arriver au lieu où l'on veut aller, le nord étant connu par le moyen de la boussole. *Aider l'aiguille*, c'est ajouter ou diminuer des degrés à sa direction pour avoir la vraie ligne méridienne, au moyen de procédés dont il sera parlé dans le *Traité de navigation*, à la fin de ce *Voyage*.

(1) Dante (*Purgat.*, lib. I) a parlé de cette croix dans ces vers :

*I' mi volsi a man destra, e posi mente  
All' altro polo, e vidi quattro stelle  
Non viste mai fuorchè alla prima gente.  
Guder pareva il ciel di lor fiammelle.  
Oh! settentrional vedovo sito,  
Poichè privato sei di mirar quelle!*

(2) Ligne idéale qui, partageant le globe en deux hémisphères, sépareoit les conquêtes des Portugais de celles des Espagnols, d'après la bulle du pape Alexandre VI. Voyez l'*Introduction*, parag. V.

1521.  
JANVIER.

Cette ligne de division est à 30° à l'ouest du méridien (1), et le premier méridien est à 3° à l'ouest du cap Verd.

Cipangu.

Dans notre route nous rangeâmes les côtes de deux îles très-élevées, dont l'une est par le 20° de latitude méridionale, et l'autre par le 15°. La première s'appelle Cipangu, et la seconde Sumbdit-Pradit (2).

Après que nous eûmes dépassé la ligne nous naviguâmes entre l'ouest et le nord-ouest quart ouest. Ensuite nous courûmes deux cents lieues à l'ouest; après quoi nous changeâmes de nouveau de direction en courant à quart de sud-

(1) C'est-à-dire, du premier méridien.

(2) *Cipangu* est le Japon, qui a ce même nom sur le globe de Béhaïm, où il est dit qu'elle est la plus riche île de l'Orient. *Sumbdit-Pradit* est peut-être l'*Avilia* du même globe, appelée aussi *SepteRitau*. Mais sur ce globe ces deux îles sont dans l'hémisphère boréal, l'une par le 20°, et l'autre par le 24°. Ramusio (tome I, tav. III) place *Cipangu* par le 25°; mais dans la carte XIX d'Urbain Monti, je trouve *Sumbdit* par le 9° de latitude méridionale. Delisle, j'ignore sur quel fondement, les place par le 17° et 20° de latitude méridionale. On doit cependant observer que Pigafetta ne dit pas d'y avoir été, mais qu'il y a passé à peu de distance; c'est-à-dire, qu'il a cru d'en avoir approché; parce que Marc-Paul avoit fait croire que *Cipangu* étoit l'île la plus orientale de la mer des Indes; par conséquent notre navigateur y allant par l'Occident, devoit rencontrer la première; mais ne l'ayant pas trouvée, il s'est imaginé d'avoir passé à peu de distance de-là. A son retour en Espagne (liv. IV) il parle de *Sumbdit-Pradit* comme d'une île située près des côtes de la Chine.

ouest, jusqu'à ce que nous fûmes par le 13° de latitude septentrionale (1). Nous espérions d'arriver par cette route au cap de Gatticara, que les cosmographes ont placé sous cette latitude; mais ils se sont trompés, ce cap étant à 12° plus au nord. Il faut cependant leur pardonner cette erreur, puisqu'ils n'ont pas, comme nous, visité ces parages (2).

1511.  
JANVIER.

(1) C'est d'après ces données que j'ai indiqué sur la carte le chemin que l'escadre a parcouru depuis le Déroit jusqu'aux îles des Larrons. J'ai tiré une ligne du cap Victoire vers l'équateur par l'ouest-nord-ouest quart nord-ouest. Ensuite, en partant du 122° de longitude de la ligne de démarcation sous l'équateur, de nord-ouest à sud-est, j'ai tracé une ligne qui rencontre la première, et forme avec elle un angle obtus dans l'endroit où l'escadre changea de direction. Au-delà de l'équateur dans l'hémisphère septentrional, j'ai tracé une ligne par l'ouest-nord-ouest quart ouest, longue à peu près de huit cents milles jusqu'au 13° de latitude nord, et de-là jusqu'aux îles des Larrons. Je sens bien que les degrés de longitude n'étant pas bien exacts, tout le reste est peu certain; mais cette ligne n'offre du moins aucune difficulté, et semble avoir quelque fondement. Le chemin de Magellan tracé par les autres géographes est totalement idéal.

(2) Le cap Cattigara, que notre auteur appelle Gatticara, étoit placé, selon Ptolomée, à 180° de longitude des îles Canaries, et au sud de l'équateur; mais Magellan savoit bien qu'il étoit au nord, et il est effectivement par le 8° 27' de latitude septentrionale: par conséquent pour parvenir à ce cap, il s'étoit imaginé devoir rencontrer les îles Moluques. Ce cap s'appelle aujourd'hui cap Comorin. Vespuce s'est trompé davantage encore dans la latitude; car il l'a cru un cap occidental du continent auquel il a donné son nom. (Bartolozzi, *loc. cit.*).



nots , et leur tua sept hommes (1). Il recouvra de cette manière l'esquif ; mais il ne jugea pas à propos de s'arrêter dans cette île après tous ces actes d'hostilité. Nous continuâmes donc notre route dans la même direction.

1521.  
M A R S.

Au moment que nous descendions à terre pour y punir les insulaires , nos malades nous prièrent que si quelqu'un des habitans venoit à être tué on leur en apportât les intestins : étant persuadés qu'ils serviroient à les guérir en peu de tems.

Lorsque nos gens blessaient les insulaires avec leurs flèches ( qu'ils ne connoissoient pas ) de manière à les traverser d'outre en outre , ces malheureux tâchoient de retirer ces flèches de leur corps tantôt par un bout et tantôt par l'autre ; après quoi ils les regardoient avec surprise , et souvent ils mouroient de la blessure ; ce qui ne laissoit pas de nous faire pitié. Cependant lorsqu'ils nous virent partir , ils nous suivirent avec plus de cent canots, et nous mon-

Perfilie des  
insulaires.

(1) L'auteur de l'*Histoire générale des voyages* dit que les insulaires connurent alors le feu pour la première fois , et il cite Pigafetta , qui ne le dit point. Il paroît plutôt qu'ils ne connoissoient point l'usage des flèches.

1521.  
M A R S.

ils nous lançoient des pierres et prenoient la fuite. Nous passâmes à pleines voiles au milieu d'eux ; mais ils surent éviter avec beaucoup d'adresse nos vaisseaux. Nous vîmes aussi dans leurs canots des femmes qui pleuroient et s'arrachotent les cheveux, probablement parce que nous avions tué leurs maris.

Mœurs.

Ces peuples ne connoissent aucune loi, et ne suivent que leur propre volonté. Il n'y a parmi eux ni roi ni chef. Ils n'adorent rien, et vont tous nus. Quelques-uns d'entre eux ont une longue barbe, des cheveux noirs noués sur le front et qui leur descendent jusqu'à la ceinture. Ils portent aussi de petits chapeaux de palmier. Ils sont grands et fort bien faits. Leur tein est d'une couleur olivâtre ; mais on nous dit qu'ils naissoient blancs, et qu'ils devenoient bruns avec l'âge. Ils ont l'art de se colorer les dents de rouge et de noir, ce qui passe chez eux pour une beauté (1). Les femmes sont jolies, d'une belle taille et moins brunes que les hommes. Elles ont les cheveux fort noirs, plats

Usages.

Femmes.

---

(1) L'usage de se noircir les dents se pratique encore dans les îles Pelew, voisines des Mariannes. Leurs habitans font avec des herbes une espèce de pâte qu'ils s'appliquent pendant quelques jours sur les dents, malgré l'incommodité qu'ils en ressentent. (Keate. *An account of the Pelew islands*, p. 314).

et tombant à terre. Elles vont nues comme les hommes, si ce n'est qu'elles couvrent leurs parties sexuelles avec un tablier étroit de toile, ou plutôt d'une écorce mince comme du papier, qu'on tire de l'aubier du palmier. Elles ne travaillent que dans leurs maisons à faire des nattes et des corbeilles avec les feuilles de palmier, et d'autres ouvrages semblables pour l'usage domestique. Les uns et les autres s'oignent les cheveux et tout le corps d'huile de cocos et de séséli (1).

Ce peuple se nourrit d'oiseaux, de poissons volans, de patates, d'une espèce de figes longues à un demi-pied (2), de cannes à sucre, et d'autres fruits semblables. Leurs maisons sont de bois, couvertes de planches, sur lesquelles on étend les feuilles de leurs figiers, longues de quatre pieds (3). Ils ont des chambres assez propres avec des solives et des fenêtres; et leurs lits, assez doux, sont faits de nattes de palmier très-fines, étendues sur de la paille assez molle. Ils n'ont pour toute arme

1521.

M A R S.

Maisons.

Armes.

(1) Espèce de petite graine huileuse fort commune à la Chine. C'est le *raphanus oleifer sinensis* de Linné.

(2) Ces figes sont les bananes, ou les fruits de la *Musa*. (*Musa pisang*, Linn. Dans la suite je me servirai toujours du nom de banane au lieu de celui de fige qu'emploie l'auteur.

(3) Telles sont les feuilles du bananier.

1721.  
M A R S.

que des lances, garnies par le bout d'un os pointu de poisson. Les habitans de ces îles sont pauvres, mais très-adroits et sur-tout voleurs habiles; c'est pourquoi nous les appelâmes *îles des Larrons* (1).

Canots.

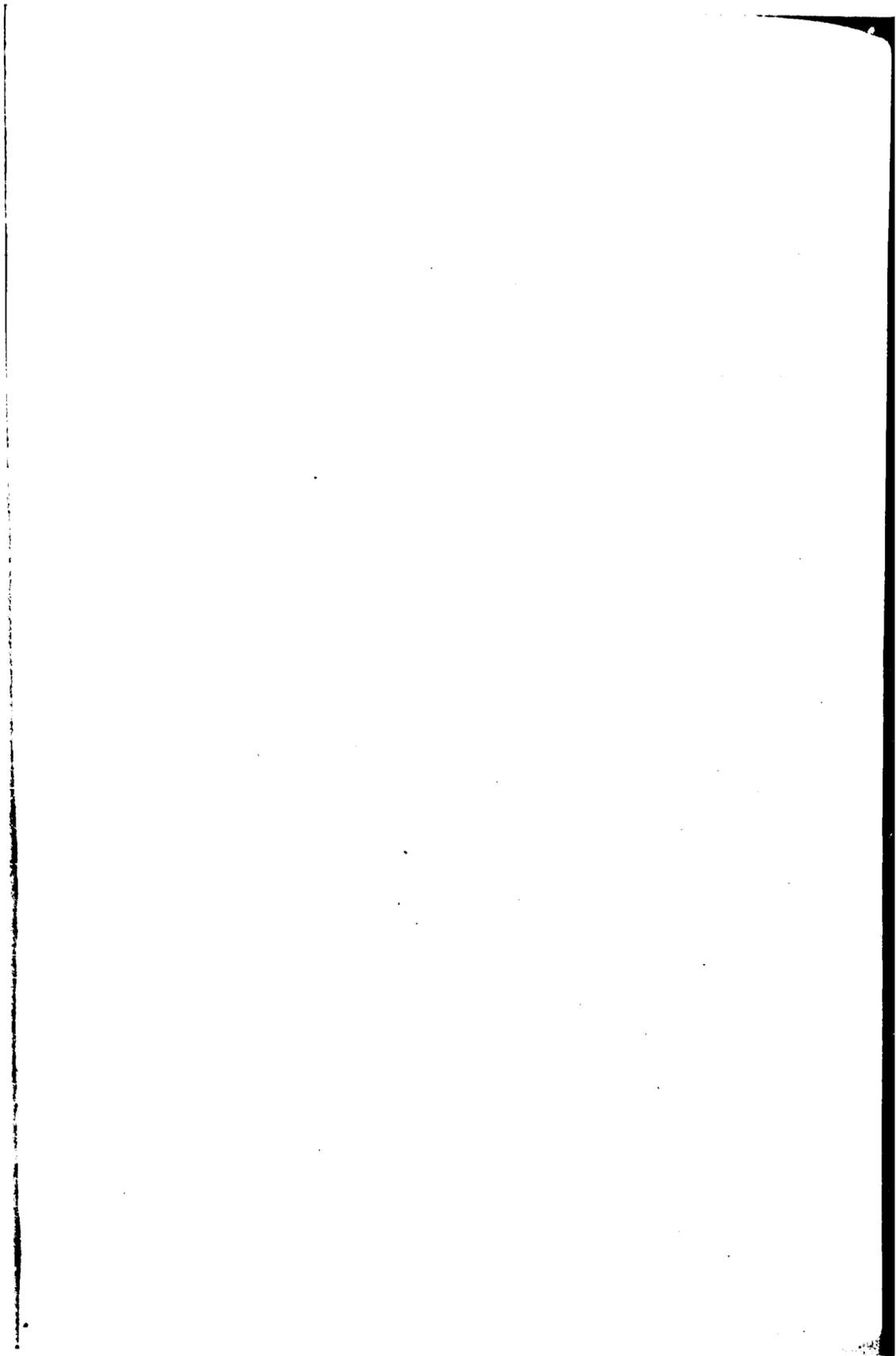
Leur amusement est de se promener avec leurs femmes dans des canots semblables aux gondoles de Fusine près de Vénise (2); mais ils sont plus étroits; tous sont peints en noir, en blanc ou en rouge. La voile est faite de feuilles de palmier cousues ensemble, et a la forme d'une voile latine. Elle est toujours placée d'un côté; et du côté opposé, pour donner un équilibre à la voile, et en même tems pour soutenir le canot, ils attachent une grosse poutre pointue d'un côté avec des perches en travers pour la soutenir (3). C'est ainsi qu'ils naviguent sans

(1) Ensuite elles furent appelées îles des Voiles, à cause du grand nombre d'embarcations qui y passaient; et du tems de Philippe IV, roi d'Espagne, on les nomma Marianes, en l'honneur de Marie d'Autriche, son épouse. Noort observe que même de son tems (1599) elles méritoient bien le nom d'îles des Larrons.

(2) Petites gondoles longues et étroites avec lesquelles ceux de Fusine vont à Vénise.

(3) C'est le balancier fort bien imaginé par ces peuples pour ne pas chavirer, ayant des bateaux très-étroits avec des voiles de nattes assez pesantes. L'auteur en a donné la figure qu'on trouve sur la carte II enluminée ci-jointe, laquelle a été copiée fidèlement d'après son manuscrit. Anson et Cook font le plus grand éloge de la construction de ces embarcations à balanciers.





peignes, des grélots, des boccassins (1), quelques bijoux d'ivoire, et autres bagatelles semblables. Les insulaires, charmés de la politesse du capitaine, lui donnèrent du poisson, un vase plein de vin de palmier, qu'ils appellent *uraca*, des bananes longues de plus d'un palme, d'autres plus petites et de meilleur goût, et deux fruits du cocotier (2). Ils nous indiquèrent en même tems par des gestes qu'ils n'avoient alors rien d'autre à nous offrir; mais que dans quatre jours ils reviendroient à nous, et nous apporteroient du riz, qu'ils appellent *umai*, les noix de cocos, et d'autres vivres.

Les noix de cocos sont les fruits d'une espèce de palmier, dont ils tirent leur pain, leur vin, leur huile et leur vinaigre. Pour avoir le vin, ils font à la cîme du palmier une incision qui pénètre jusqu'à la moëlle, et d'où sort goutte à goutte une liqueur qui ressemble au moût blanc, mais qui est un peu aigrelet. On reçoit cette liqueur dans les tuyaux d'un roseau de la grosseur de la jambe, qu'on attache à l'ar-

1521.  
M A R S.  
Productions  
de l'île.

Cocotiers.

(1) Le boccasin est une espèce de toile qui étoit fort en usage anciennement. Voyez du Cange.

(2) *Cocos nucifera*, Linn. Nous avons dans notre musée plusieurs fruits du cocotier, dont quelques-uns sont plus gros que la tête d'un homme, d'autres ont l'écorce filamenteuse.

bre, et qu'on a soin de vider deux fois par jour, le matin et le soir. Le fruit de ce palmier est de la grosseur de la tête d'un homme, quelquefois même il est plus gros. Sa première écorce, qui est verte, a deux doigts d'épaisseur : elle est composée de filamens, dont ils se servent pour faire des cordes pour amarrer leurs barques. Ensuite on trouve une seconde écorce plus dure et plus épaisse que celle de la noix. Ils brûlent cette écorce, et en tirent une poudre pour leur usage. Il y a dans l'intérieur une moëlle blanche de l'épaisseur d'un doigt qu'on mange en guise de pain avec la viande et le poisson. Dans le centre de la noix et au milieu de cette moëlle on trouve une liqueur limpide douce et corroborative. Si, après avoir versé cette liqueur dans un vase, on la laisse reposer, elle prend la consistance d'une pomme. Pour avoir de l'huile on prend la noix dont on laisse putrefier (1) la moëlle avec la liqueur ; ensuite on la fait bouillir et il en résulte une huile épaisse comme du beurre. Pour obtenir du vinaigre, on laisse reposer la liqueur seule, laquelle étant exposée au soleil devient acide, et semblable au vinaigre qu'on fait avec du vin blanc. Nous en faisons aussi une liqueur qui

---

(1) C'est-à-dire, fermenter.

ressembloit au lait de chèvre (1) en gratant la moëlle, la détremant dans sa liqueur même, et la passant ensuite par un linge. Les cocotiers ressemblent aux palmiers qui portent les dattes (2); mais leurs troncs n'ont pas un si grand nombre de nœuds, sans être cependant bien lisses. Une famille de dix personnes peut subsister avec deux cocotiers en faisant alternativement chaque semaine des trous à l'un et laissant reposer l'autre, afin qu'un écoulement continu de la liqueur ne le fasse pas périr. On nous a dit qu'un cocotier vit un siècle entier.

Les insulaires se familiarisèrent beaucoup avec nous, et c'est par ce moyen que nous pûmes apprendre d'eux les noms de plusieurs choses, et sur-tout des objets qui nous environnoient. C'est d'eux aussi que nous apprîmes que leur île s'appeloit Zuluan. Elle n'est pas fort grande. Ils étoient polis et honnêtes. Par amitié pour notre capitaine ils le conduisirent dans leurs canots aux magasins de leurs marchandises, tels que clous de girofle, cannelle, poivre, noix-muscade, macis (3), or, etc., etc.; et

1521.  
M A R S.

Productions  
de l'île.

(1) En 1684, un missionnaire apprit à Cowley à faire de cette manière du lait de cocos, qu'il trouva excellent. (Desbrosses, tome II, p. 55).

(2) *Phoenix dactylifera*, Linn.

(3) *Macis*. Notre auteur l'appelle *matia* : c'est la seconde écorce

1521.  
M A R S.

nous firent connoître par leurs gestes que les pays vers lesquels nous dirigions notre course fournissoient abondamment de toutes ces denrées. Le capitaine-général les invita à son tour à se rendre sur son vaisseau, où il étala tout ce qui pouvoit les flatter par la nouveauté. Au moment qu'ils alloient partir il fit tirer un coup de bombarde, qui les épouvanta étrangement; de sorte que plusieurs étoient sur le point de se jeter à la mer pour s'enfuir; mais on n'eut pas beaucoup de peine à leur persuader qu'ils n'avoient rien à craindre: de sorte qu'ils nous quittèrent assez tranquillement et même de bonne grâce, en nous assurant qu'ils reviendroient incessamment, comme ils nous l'avoient promis auparavant. L'île déserte sur laquelle nous nous étions établis est nommée Humunu par les insulaires; mais nous l'appelâmes l'Aiguade aux bons indices (*Acquada da li buoni segnali*), parce que nous y avons trouvé deux fontaines d'une eau excellente, et que nous apperçûmes les premiers indices d'or dans ce pays. On y trouve aussi du corail blanc; et il y a des arbres dont les fruits, plus petits que nos amandes, res-

Or.

Fruits.

---

de la noix-muscade qui en a quatre: elle est recherchée pour son goût aromatique. *Macis officinalis*, Linn.

semblent aux pignons de pin (1). Il y a aussi plusieurs espèces de palmiers, dont quelques-unes donnent des fruits bons à manger, tandis que d'autres n'en produisent point.

Ayant aperçu autour de nous une quantité d'îles le cinquième dimanche de carême, qu'on appelle de Lazare, nous leur donnâmes le nom d'archipel de Saint-Lazare (2). Il est par le 10° de latitude septentrionale et à 161° de longitude de la ligne de démarcation (3).

Le vendredi 22 du mois, les insulaires tinrent parole, et vinrent avec deux canots remplis de noix de cocos, d'oranges, une cruche pleine de vin de palmier, et un coq pour nous faire voir qu'ils avoient des poules. Nous achetâmes tout ce qu'ils apportèrent. Leur chef étoit un vieillard; son visage étoit peint, et il avoit

1521.  
M A R S.

17.  
Archipel de  
Saint-Lazare.

22.  
Préens des  
insulaires.

(1) Peut-être le pistachier (*pistacia terebinthus*, Linn.).

(2) On les a appelé ensuite îles Philippines, du nom de Philippe d'Autriche, fils de Charles-Quint.

(3) Les Philippines sont situées entre le 125 et 135° de longitude occidentale de l'île de Fer; par conséquent entre le 195 et le 205° de la ligne de démarcation, comme on le voit sur la carte générale. Cet archipel n'est donc pas par le 161° de longitude de cette ligne. J'ignore si, en déterminant la longitude, Magellan et son astrologue San Martino, ont été de bonne foi, ou s'ils ne l'ont dit que pour trouver les Moluques en-deçà du 180°. Il est cependant certain qu'avant Dampierre on se trompoit de 25° dans la longitude. (Desbrosses, tome II, p. 72).

1721.  
M A R S.

des pendants d'oreille d'or. Ceux de sa suite avoient des bracelets d'or aux bras et des mouchoirs autour de la tête.

Nous passâmes huit jours près de cette île, et le capitaine alloit journellement à terre visiter les malades, à qui il portoit du vin de cocotier qui leur faisoit beaucoup de bien.

Grands trous  
aux oreilles.

Les habitans des îles près de celle où nous étions avoient de si grands trous aux oreilles, et le bout en étoit si allongé qu'on pouvoit y passer le bras (1).

Usages.

Ces peuples sont Cafres, c'est-à-dire, Gentils (2). Ils vont nus, n'ayant qu'un morceau d'écorce d'arbre pour cacher les parties naturelles, que quelques-uns des chefs couvrent

(1) Tous les navigateurs parlent des grandes oreilles des peuples nouvellement découverts. L'auteur en raconte ailleurs des choses fabuleuses.

(2) Après que les Mogols eurent conquis les Indes ces pays furent habités par deux différentes nations, c'est-à-dire, les Maures, et les indigènes que notre auteur appelle tantôt Cafres et tantôt Gentils. Les Maures eurent ce nom de ce qu'ils sont Mahométaus, comme les Maures d'Espagne. Ces deux nations se trouvent encore aujourd'hui dans plusieurs de ces îles, souvent soumises aux Européens; mais les Gentils diminuent toujours de population et de pouvoir, et n'habitent presque plus que les montagnes. (Sonnerat, *Voyage aux Indes*, tome I, p. 35). Les Maures en ont fait de même dans le centre de l'Afrique. (*Voyage de Mungo-Park dans l'intérieur de l'Afrique*).

d'une bande de toile de coton brodée en soie aux deux bouts. Ils sont de couleur olivâtre, et généralement assez replets. Ils se tatouent et se graissent tout le corps avec de l'huile de cocotier et de gengeli, pour se garantir, disent-ils, du soleil et du vent. Ils ont les cheveux noirs et si longs qu'ils leur tombent sur la ceinture. Leurs armes sont des coutelas, des boucliers, des massues et des lances garnies d'or. Pour instrumens de pêche, ils ont des dards, des harpons et des filets faits à peu près comme les nôtres. Leurs embarcations ressemblent aussi à celles dont nous nous servons.

1521.  
M A N A.

Le lundi-saint, 25 mars, je courus le plus grand danger. Nous étions sur le point de faire voile, et je voulois pêcher : ayant pour me placer commodément mis le pied sur une vergue mouillée par la pluie, le pied me glissa et je tombai dans la mer sans être apperçu de personne. Heureusement la corde d'une voile qui pendoit dans l'eau se présenta à moi ; je m'y attachai, et criai avec tant de force qu'on m'entendit, et qu'on vint me sauver avec l'esquif ; ce qu'il ne faut pas attribuer sans doute à mon propre mérite, mais à la protection miséricordieuse de la très-sainte Vierge.

25.

Péril que  
court l'auteur

Nous partîmes le même jour, et gouvernant entre l'ouest et le sud-ouest, nous passâmes au

Cemalo, A-  
barien.

milieu de quatre îles appelées Cenalo, Huinangan, Ibusson et Abarien.

1521.  
M A R S.  
28.

Langue malaise.

Le jeudi, 28 mars, ayant vu pendant la nuit du feu dans une île, le matin nous mêmes le cap sur elle; et lorsque nous en fûmes à peu de distance nous vîmes une petite barque, qu'on appelle *boloto*, avec huit hommes, s'approcher de notre vaisseau. Le capitaine avoit un esclave natif de Sumatra, qu'on appeloit anciennement *Tapobrana* (1); il essaya de leur parler dans la langue de son pays; ils le comprirent (2), et vinrent se placer à quelque distance de notre vaisseau, mais ils ne voulurent pas monter sur notre bord, et sembloient même craindre de nous approcher trop. Le capitaine, voyant leur méfiance, jeta à la mer un bonnet rouge et quelques autres bagatelles attachées sur une planche. Ils les prirent, et en témoignèrent beaucoup de joie; mais ils partirent aussitôt, et nous sûmes ensuite qu'ils s'étoient empressés d'aller avertir leur roi de notre arrivée.

Deux heures après, nous vîmes venir à nous deux *balangais* (nom qu'ils donnent à leurs

(1) La *Taprobana* des anciens est l'île de Ceylan et non Sumatra;

(2) Depuis les Philippines jusqu'à Malacca on parle par-tout la langue malaise. Il n'est donc pas étonnant qu'un homme de Malacca soit entendu aux Philippines. Voyez les *Vocabulaires*.

grandes barques), tout remplis d'hommes. Le roi étoit dans le plus grand, sous une espèce de dai formé de nattes. Quand le roi fut près de notre vaisseau l'esclave du capitaine lui parla; ce qu'il comprit très-bien, car les rois de ces îles parlent plusieurs langues. Il ordonna à quelques-uns de ceux qui l'accompagnoient de monter sur le vaisseau; mais il resta lui-même dans son *balangai*; et aussitôt que les siens furent de retour il partit.

1511.  
M A R S.

Le capitaine fit un accueil fort affable à ceux qui étoient montés sur le vaisseau, et leur donna aussi quelques présens. Le roi l'ayant su, avant de partir, voulut donner au capitaine un lingot d'or et une corbeille pleine de gingembre (1); mais le capitaine, en le remerciant, refusa d'accepter ce présent. Vers le soir nous allâmes avec l'escadre mouiller près de la maison du roi.

Insulaires de  
Butuan.

Le jour suivant le capitaine envoya à terre l'esclave qui lui servoit d'interprête, pour dire au roi, que s'il avoit quelques vivres à nous envoyer nous les payerions bien; en l'assurant en même tems que nous n'étions pas venus vers lui pour commettre des hostilités, mais pour être ses amis. Sur cela le roi vint lui-même au vais-

29.

Visite du roi.

(1) *Anomum zinziber*, Linn.

1591.  
M A R S.

seau dans notre chaloupe, avec six ou huit de ses principaux sujets. Il monta à bord, embrassa le capitaine, et lui fit présent de trois vases de porcelaine pleins de riz cru, et couverts de feuilles, de deux dorades assez grosses, et de quelques autres objets. Le capitaine lui offrit à son tour une veste de drap rouge et jaune faite à la turque et un bonnet rouge fin. Il fit aussi quelques présents aux hommes de sa suite : aux uns il donna des miroirs, aux autres des couteaux. Ensuite il fit servir le déjeuner, et ordonna à l'esclave interprète, de dire au roi qu'il vouloit vivre en frère avec lui, ce qui parut lui faire grand plaisir.

Warc du ca-  
plaine.

Il étala ensuite devant le roi des draps de différentes couleurs, des toiles, du corail (1), et autres marchandises. Il lui fit voir aussi toutes les armes à feu jusqu'à la grosse artillerie, et ordonna même de tirer quelques coups de canon, dont les insulaires furent fort épouvantés. Il fit armer de toutes pièces un d'entre nous, et chargea trois hommes de lui donner des coups d'épée et de stilet, pour montrer au roi que

(1) Ramusio dit couteaux (*coltelli*), ce qui paroît plus vraisemblable ; mais notre manuscrit porte *corali* ; et nous savons que les navigateurs ont souvent fait un trafic avantageux avec le corail.

rien ne pouvoit blesser un homme armé de cette manière; ce qui le surprit beaucoup, et se tournant vers l'interprète, il lui fit dire au capitaine qu'un tel homme pouvoit combattre contre cent. Oui, répondit l'interprète au nom du capitaine; et chacun des trois vaisseaux a deux cents hommes armés de cette façon. On lui fit examiner ensuite séparément chaque pièce de l'armure, et toutes nos armes, en lui montrant la manière dont on s'en servoit.

Après cela il le conduisit au château d'arrière (1), et s'étant fait apporter la carte et la boussole, il lui expliqua, à l'aide de l'interprète, comment il avoit trouvé le détroit pour venir dans la mer où nous étions, et combien de lunes il avoit passé en mer sans appercevoir la terre.

Le roi, étonné de tout ce qu'il venoit de voir et d'entendre, prit congé du capitaine, en le priant d'envoyer avec lui deux des siens pour leur faire voir, à son tour, quelques particularités de son pays. Le capitaine me nomma avec un autre pour accompagner le roi.

Lorsque nous mîmes pied à terre, le roi leva les mains au ciel, et se tourna ensuite vers

1521.

M A R S.

L'empereur va  
chez le roi.

(1) Dans le vaisseau B de la pl. I on voit le château d'arrière à la lettre F.

1521.  
M A R S.

nous : nous en fîmes autant , ainsi que tous ceux qui nous saivoient. Le roi me prit alors par la main , et un des principaux en fit de même à mon camarade , et nous nous rendîmes ainsi sous une espèce de hangard fait de roseaux , où étoit un *balangai* qui avoit environ cinquante pieds de long , et qui ressembloit à une galère. Nous nous assîmes sur la poupe , et tâchâmes de nous faire entendre par des gestes , parce que nous n'avions point d'interprête avec nous. Ceux de la suite du roi l'entouroient , se tenant debout , armés de lances et de boucliers.

Souper.

On nous servit alors un plat de chair de porc , avec une grande cruche pleine de vin. A chaque bouchée de viande nous buvions une écuelle de vin , et lorsqu'on ne vidoit pas entièrement l'écuelle ( ce qui n'arrivoit guère ) on versoit le reste dans une autre cruche. L'écuelle du roi étoit toujours couverte ; et personne n'osoit y toucher que lui et moi. Toutes les fois que le roi vouloit boire , il levoit avant de prendre l'écuelle les mains au ciel , les tournoit ensuite vers nous , et au moment qu'il la prenoit avec la main droite , il étendoit vers moi la gauche le poing fermé ; de manière que la première fois qu'il fit cette cérémonie , je crus qu'il alloit me donner un coup de poing ; et il restoit dans cette attitude pendant tout le tems

Cérémonie  
en buvant.

qu'il buvoit; m'étant aperçu que tous les autres l'imitoient en cela, j'en fis autant avec lui. Ce fut ainsi que nous fîmes notre repas, et je ne pus me dispenser de manger de la viande quoique ce fut un vendredi-saint.

Avant que l'heure de souper n'arrivât, je présentai au roi plusieurs choses que j'avois sur moi pour cet effet; et lui demandai en même tems les noms de plusieurs objets dans leur langue: ils furent surpris de me les voir écrire.

Le souper vint: on porta deux grands plats de porcelaine, dont l'un contenoit du riz, et l'autre du porc cuit dans son bouillon. On suivit en soupant les mêmes cérémonies qu'au goûter. Nous passâmes de-là au palais du roi, qui avoit la forme d'une meule de foin (1). Il étoit couvert de feuilles de bananier et se trouvoit soutenu assez loin de terre par quatre grosses poutres, pour que nous eussions besoin d'une échelle pour y monter.

Quand nous y fûmes, le roi nous fit asseoir sur des nattes de roseaux avec les jambes croisées, comme les tailleurs sur leur table. Une

1521.  
M A N S.

---

(1) Par la carte III enluminée qui représente l'île de Zubu, copiée sur notre manuscrit, on peut se faire une idée de ces maisons soutenues sur des poutres, qui ont beaucoup de ressemblance avec les maisons et les chalets de nos Alpes.

1521.  
M A R S.

demi-heure après on apporta un plat de poisson rôti, coupé par morceaux, du gingembre qu'on venoit de cueillir, et du vin. Le fils aîné du roi étant survenu, il le fit asseoir à notre côté. On servit alors deux autres plats, un de poisson cuit dans son bouillon, et l'autre de riz, pour en manger avec le prince héréditaire. Mon compagnon de voyage but sans mesure et s'enivra.

Leurs chandelles sont faites d'une espèce de gomme d'arbre (1) qu'ils appellent *anime*, qu'on enveloppe dans des feuilles de palmier ou de figuier.

Lit. Le roi, après nous avoir fait signe qu'il vouloit se coucher, s'en alla, et nous laissa avec son fils, avec qui nous dormîmes sur une natte de roseaux, ayant la tête appuyée sur des oreillers faits de feuilles d'arbre.

30. Le lendemain le roi vint me voir dans la matinée, et m'ayant pris par la main, me conduisit dans l'endroit où nous avions soupé la veille, pour y déjeuner ensemble; mais comme notre chaloupe étoit venue nous chercher, je fis mes excuses au roi, et partis avec mon compagnon. Le roi étoit de très-bonne humeur; il

---

(1) C'est plutôt de la résine.

nous baisa les mains, et nous lui baisâmes les  
siennes.

Son frère, qui étoit roi d'une autre île (1), vint  
avec nous accompagné de trois hommes. Le ca-  
pitaine-général le retint à dîner et lui fit pré-  
sent de plusieurs bagatelles.

Le roi qui nous accompagna nous dit qu'on  
trouvoit dans son île des morceaux d'or gros  
comme des noix, et même comme des œufs,  
mêlés avec de la terre, qu'on passoit au crible  
pour les trouver, et que tous ses vases, et mê-  
me quelques ornemens de sa maison, étoient  
de ce métal (2). Il étoit vêtu fort proprement  
selon l'usage du pays, et c'étoit le plus bel  
homme que j'aie vu parmi ces peuples. Ses che-  
veux noirs lui tomboient sur les épaules : un  
voile de soie lui couvroit la tête, et il portoit  
aux oreilles deux anneaux d'or. De la ceinture  
jusqu'aux genoux il étoit couvert d'un drap de

1521.

M A N S.

Roi de Bu-  
tuan.

Son vêtement.

Ornemens.

(1) Nous verrons dans la suite que les rois dont il est question  
ici possédoient deux pays sur la côte orientale de l'île de Minda-  
nao, dont l'un s'appeloit Butuan, et l'autre Calagan. Le pre-  
mier a conservé le même nom, et le second s'appelle Caragua.  
Le roi de Butuan étoit aussi roi de Massana, ou Mazzana, qui  
est probablement la Limassava de Bellin.

(2) Sonnerat (tome II, p. 117) parle aussi de Mindanzo com-  
me d'une île qui abonde en or. Par cette raison on a cru que les  
Philippines étoient les îles de Salomon.

1521.  
M A R S.

coton brodé en soie : il portoit au côté une espèce de dague , ou d'épée , qui avoit un manche d'or fort long : le fourreau étoit de bois très-bien travaillé. Sur chacune de ses dents on voyoit trois taches d'or (1) ; de manière qu'on auroit dit qu'il avoit toutes ses dents liées avec ce métal. Il étoit parfumé de storax et de benjoin. Sa peau étoit peinte , mais le fond en étoit olivâtre.

31.

Il fait son séjour ordinaire dans une île où sont les pays de Butuan et de Calagan (2) ; mais quand les deux rois veulent conférer ensemble, ils se rendent dans l'île de Massana , où nous étions actuellement. Le premier s'appelle raja (roi) Colambu , et l'autre raja Siagu.

Messe dite  
à terre.

Le jour de Pâques , qui étoit le dernier du mois de mars , le capitaine-général envoya le matin de bonne heure à terre l'aumônier avec quelques matelots pour y faire les préparatifs nécessaires pour dire la messe ; et en même tems

(1) Fabre et Ramusio disent qu'à chaque doigt il avoit trois bagues d'or ; mais notre manuscrit porte clairement : *in ogni dente haveva tre machie d'oro , che parevano fosseno legati con oro*. La chose paroîtra moins étrange quand on saura qu'à Macassar , île peu éloignée des Philippines , quelques-uns se font arracher les dents pour y substituer des dents d'or. (*Hist. générale des voyages , tome XV , p. 97*).

(2) C'est-à-dire , Mindanao.

il dépêcha l'interprète vers le roi pour lui dire que nous nous rendrions dans l'île, non pour dîner avec lui, mais pour remplir une cérémonie de notre culte; le roi approuva tout, et nous envoya deux porcs tués.

1521.  
M A R S.

Nous descendîmes à terre au nombre de cinquante, n'ayant pas notre entière armure; mais étant cependant armés et habillés le plus proprement possible: au moment que nos chaloupes touchèrent au rivage, on tira six coups de bombe en signe de paix. Nous sautâmes à terre, où les deux rois, qui étoient venus à notre rencontre, embrassèrent le capitaine, et le mirent au milieu d'eux. Nous allâmes ainsi, en marchant en ordre, jusqu'à l'endroit où l'on devoit dire la messe, qui n'étoit pas fort éloigné du rivage.

Avant qu'on commençât la messe, le capitaine jeta de l'eau musquée sur les deux rois. Au tems de l'oblation, ils allèrent, comme nous, baiser la croix; mais ils ne firent point l'offrande. A l'élévation, ils adorèrent l'eucharistie avec les mains jointes, imitant toujours ce que nous faisons. Dans ce moment, les vaisseaux ayant reçu le signal, firent une décharge générale de l'artillerie. Après la messe quelques-uns d'entre nous communièrent, et ensuite le capitaine fit exécuter une danse avec

des épées, ce qui fit beaucoup de plaisir aux deux rois.

---

1521.

M A R S.

On y plante  
la croix.

Après cela il fit apporter une grande croix garnie des clous et de la couronne d'épines, devant laquelle nous nous prosternâmes, et les insulaires nous imitèrent encore en cela. Alors le capitaine fit dire aux rois, par l'interprète, que cette croix étoit l'étendard qui lui avoit été confié par son empereur, pour la planter partout où il aborderoit ; et que par conséquent il vouloit l'élever dans cette île, à laquelle ce signe seroit d'ailleurs favorable ; parce que tous les vaisseaux européens qui dorénavant viendroient la visiter connoitroient en le voyant que nous y avions été reçus comme amis, et ne feroient aucune violence ni à leurs personnes ni à leurs propriétés ; et que, dans le cas même où quelqu'un d'entre eux seroit pris, il n'auroit qu'à montrer la croix pour qu'on lui rendit sur-le-champ la liberté. Il ajouta qu'il falloit placer cette croix sur la sommité la plus élevée des environs, afin que chacun put la voir ; et que chaque matin il falloit l'adorer. Il ajouta qu'en suivant ce conseil, ni la foudre ni l'orage ne leur feroient désormais aucun mal. Les rois, qui ne doutoient nullement de tout ce que le capitaine venoit de leur dire, le remercièrent, et le firent assurer, par l'interprète,

qu'ils étoient parfaitement satisfaits, et que ce seroit avec plaisir qu'ils exécuteroient ce qu'il venoit de leur proposer.

Il leur fit demander quelle étoit leur religion ? s'ils étoient Maures ou Gentils (1) ? Ils répondirent qu'ils n'adoroient aucun objet terrestre ; mais, levant les mains jointes et les yeux au ciel, ils firent entendre qu'ils adoroient un Être-Suprême, qu'ils appeloient *Abba* ; ce qui fit un grand plaisir à notre capitaine. Alors le raja Colambu, levant les mains vers le ciel, lui dit qu'il auroit bien désiré de lui donner quelques preuves de son amitié. L'interprète lui ayant demandé pourquoi il y avoit si peu de vivres ? Il répondit que cela venoit de ce qu'il ne faisoit pas sa résidence dans cette île, où il ne venoit que pour la chasse, ou pour y avoir des entretiens avec son frère ; et que sa résidence ordinaire étoit dans une autre île, où demeuroit aussi sa famille.

Le capitaine dit au roi que s'il avoit des ennemis, il se joindroit volontiers à lui avec ses vaisseaux et ses guerriers pour les combattre. Le roi lui fit répondre qu'il étoit véritablement en guerre avec les habitans de deux îles ; mais que ce n'étoit pas alors le tems propre de les at-

---

1521.

M A R S.

Religion.

---

(1) Voyez la seconde note de la page 70.

1591.  
M A R S.

taquer, et il le remercia. On résolut d'aller l'après-midi planter la croix sur le sommet d'une montagne, et la fête finit par le feu de nos mousquetaires, qui s'étoient formés en bataillons; après quoi le roi et le capitaine-général s'embrassèrent, et nous retournâmes sur nos vaisseaux.

Dans l'après-dîner nous descendîmes tous à terre en simple gilet, et accompagnés des deux rois nous montâmes sur le sommet de la montagne la plus élevée des environs, et y plantâmes la croix. Pendant ce tems le capitaine fit connoître les avantages qui devoient en résulter pour les insulaires. Nous adorâmes tous la croix, et les rois en firent autant. En descendant nous traversâmes des champs cultivés, et nous nous rendîmes à l'endroit où étoit le *balangai*, dans lequel les rois firent apporter des rafraichissemens.

Le capitaine-général avoit déjà demandé quel étoit dans les environs le port le plus propre pour ravitailler ses vaisseaux, et pour y trafiquer avec ses marchandises? On lui dit qu'il y en avoit trois; savoir, Ceylon, Zubu et Calagan (1); mais que Zubu étoit le meilleur;

---

(1) Ceylon est l'île de Leyte, que Pigafetta a coupé en deux, donnant à la partie septentrionale le nom de Baybay, qui est le

et comme il étoit décidé de s'y rendre , on lui offrit des pilotes pour le conduire. La cérémonie de l'adoration de la croix étant finie , le capitaine fixa au lendemain notre départ , et offrit aux rois de leur laisser un ôtage pour répondre des pilotes jusqu'à ce qu'il les eût renvoyés. Les rois y consentirent.

1521.  
M A R S.

Le matin , lorsque nous étions sur le point de lever l'ancre , le roi Colambu nous fit dire qu'il viendrait volontiers nous servir lui-même de pilote ; mais qu'il étoit obligé de différer encore de quelques jours pour faire la récolte du riz et d'autres produits de la terre : il prioit en même tems le capitaine de vouloir bien lui envoyer des gens de son équipage pour l'aider à achever plus vite ce travail. Le capitaine lui envoya effectivement quelques hommes ; mais les rois avoient tant mangé et tant bu le jour précédent , que soit que leur santé en eut été altérée , soit par suite d'ivresse , ils ne purent donner aucun ordre , et nos gens se trouvèrent par conséquent à rien faire. Pendant les deux jours suivans ils travaillèrent beaucoup , et on acheva la besogne.

A V R I L.  
1.

Récolte du riz

2.

3 et 4.

Nous passâmes sept jours dans cette île , pen-

---

nom d'un port. Calagan est Caragua , dans l'île de Mindanao ; et Zubu est l'île de Sebu , dont il sera beaucoup parlé.

1521.	dant lesquels nous eûmes occasion d'observer
AVRIL.	leurs usages et coutumes. Ils ont le corps peint,
Usages et coutumes.	et vont tout nus, en couvrant seulement les parties naturelles d'un morceau de toile. Les femmes portent un jupon d'écorce d'arbre qui leur descend de la ceinture en bas. Leurs cheveux sont noirs et leur tombent quelquefois jusque sur les pieds. Leurs oreilles sont trouées et ornées de bagues et de pendants d'or. Ils sont grands buveurs, et mâchent toujours un fruit appelé
Arec.	<i>areca</i> (1), qui ressemble à une poire : ils le coupent par quartiers et l'enveloppent dans des
Bétel.	feuilles du même arbre, appelé <i>betre</i> (2), qui ressemblent à celles du mûrier, et ils y mêlent un peu de chaux. Après qu'ils l'ont bien mâché ils le crachent, et leur bouche devient toute rouge. Il n'y a aucun de ces insulaires qui ne mâche le fruit du betre, lequel, à ce qu'on prétend, leur rafraichit le cœur; on assure même qu'ils mourroient s'ils vouloient s'enabstenir.
Animaux.	Les animaux de cette île sont les chiens, les chats, les cochons, les chèvres et les poules; et on y trouve pour végétaux commestibles le
Végétaux.	riz, le millet, le panis, le maïs, les noix de

(1) L'usage de mâcher l'arec (*areca cathecu*, Linn.) enveloppé dans les feuilles de bétel, subsiste toujours.

(2) C'est le bétel.

coco , l'orange , le citron , la banane , et le gingembre. Il y a aussi de la cire.

L'or y est en abondance , ainsi que le prou-  
veront deux faits dont j'ai été témoin. Un hom-  
me nous apporta une jatte de riz et des figues ,  
et demanda en échange un couteau. Le capi-  
taine , au lieu du couteau , lui offrit quelques  
pièces de monnaie , et entr'autres , une double  
pistolet d'or ; mais il les refusa , et préféra le  
couteau. Un autre offrit un gros lingot d'or  
massif pour avoir six fils de grains de verro-  
terie ; mais le capitaine défendit expressément  
de faire cet échange , de peur que cela ne donnât  
à comprendre à ces insulaires que nous appré-  
cions plus l'or que le verre et nos autres mar-  
chandises.

L'île de Massana est par le 9° 40' de lati-  
tude nord , et à 162° de longitude occidentale  
de la ligne de démarcation. Elle est à vingt-  
cinq lieues de l'île de Humunu (1).

De-là , dirigeant au sud-est , nous partîmes , et  
passâmes au milieu de cinq îles qu'on appelle  
Ceylon , Bohol , Canigan , Baybay et Gatigan (2).

(1) Limassava est véritablement dans la latitude indiquée par  
l'auteur ; mais il y a une grande erreur dans la longitude.

(2) Bohol a toujours le même nom. Candigan et Gatigan , se  
trouvent dans les anciennes cartes , et particulièrement dans la  
carte XVIII d'Urbain Monti. Bellin a placé ici des îles sans nom.

1521.

AVRIL.

Or.

5.

1521.  
A V R I L.  
Chauve-souris

Canards.

Dans cette dernière, nous vîmes des chauve-souris aussi grosses que des aigles. Nous en tuâmes une que nous mangeâmes, et à laquelle nous trouvâmes un goût de poulet (1). Il y a aussi des pigeons, des tourterelles, des perroquets, et d'autres oiseaux noirs et gros comme une poule, qui font des œufs aussi gros que ceux de canard et qui sont fort bons à manger. On nous dit que la femelle pond ses œufs dans le sable, et que la chaleur du soleil suffit pour les faire éclore. De Massana à Gatigan il y a vingt lieues.

Polo, Ticobon et Pozon.

6.

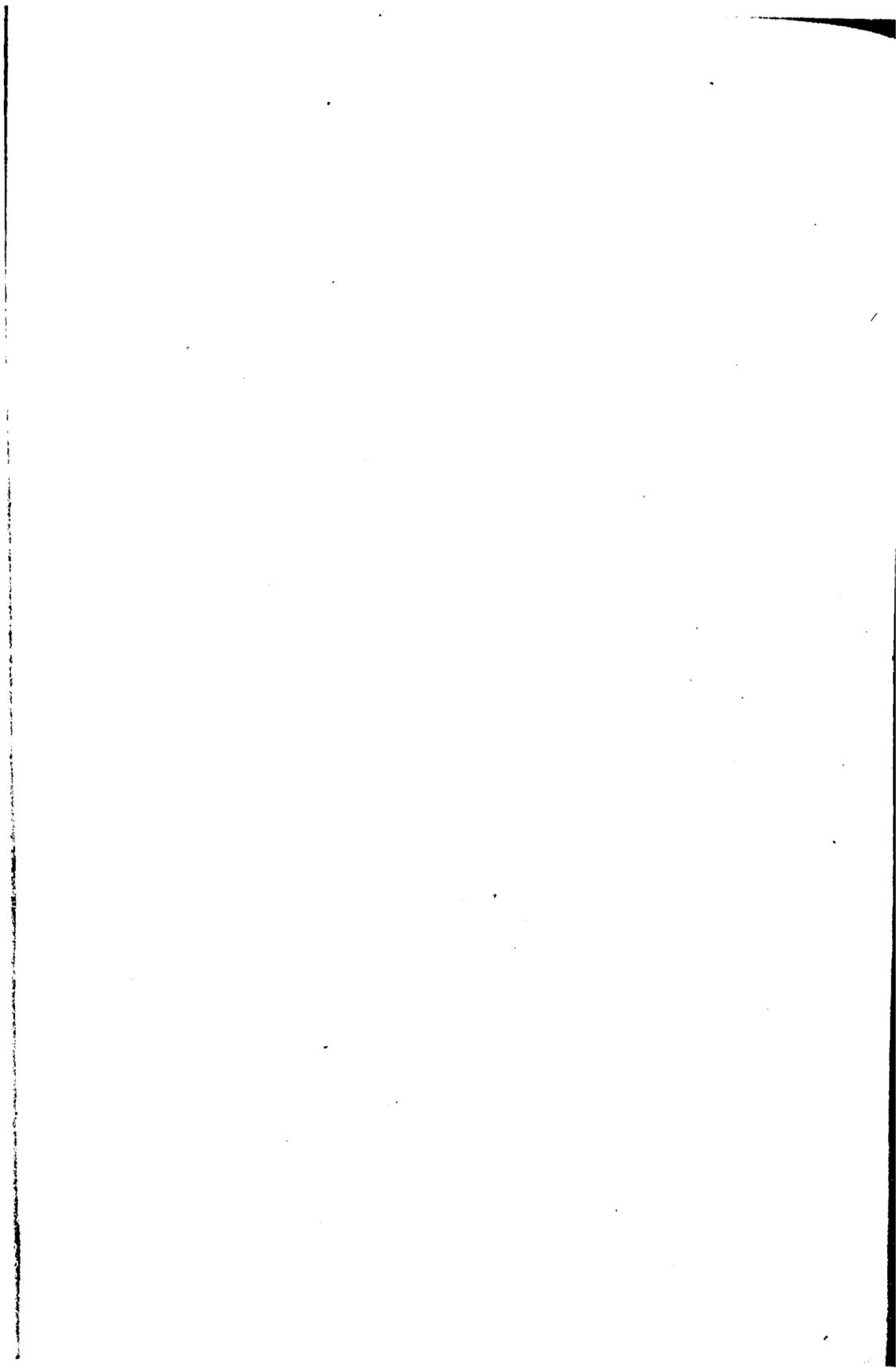
Nous partîmes de Gatigan en mettant le cap à l'ouest; et comme le roi de Massana, qui voulut être notre pilote, ne pouvoit pas nous suivre avec sa pirogue, nous l'attendîmes près de trois îles appelées Polo, Ticobon et Pozon (2). Lorsqu'il nous eut rejoint, nous le fîmes monter avec quelques-uns de sa suite sur notre vaisseau; ce qui lui fit grand plaisir, et nous nous rendîmes à l'île de Zubu (3). De Gatigan à Zubu il y a quinze lieues.

(1) *Vespertilio vampyrus*, Linn.

(2) Polo et Pozon, îles qu'on voit aussi dans les cartes de Monti et de Ramusio; mais trop éloignées l'une de l'autre.

(3) Dans la planche III enluminée ci-jointe on voit les îles de Zubu et de Mattam copiées exactement sur notre manuscrit.





Le dimanche, 7 avril, nous entrâmes dans le port de Zubu. Nous passâmes près de plusieurs villages, où nous vîmes des maisons construites sur les arbres. Quand nous fûmes près de la ville (1), le capitaine fit arborer tous les pavillons et amener toutes les voiles, et l'on fit une décharge générale de l'artillerie; ce qui causa une grande alarme parmi les insulaires.

Le capitaine envoya alors un de ses élèves avec l'interprète comme ambassadeur au roi de Zubu. En arrivant à la ville, ils trouvèrent le roi environné d'un peuple immense alarmé du bruit des bombardes. L'interprète commença par rassurer le roi, en lui disant que c'étoit notre usage, et que ce bruit n'étoit qu'un salut en signe de paix et d'amitié pour honorer en même tems le roi et l'île. Ce propos rassura tout le monde.

Le roi fit demander par son ministre à l'interprète ce qui pouvoit nous attirer dans son île, et ce que nous voulions? L'interprète répondit que son maître, qui commandoit l'escadre, étoit capitaine au service du plus grand roi de la terre; et que le but de son voyage étoit de se rendre à Maluco; mais que le roi de Massana, où il avoit touché, lui ayant fait de grands

1521.  
AVRIL.  
7.

Ambassade  
au 101.

(1) La ville dessinée sur la carte III enluminée, qui a le même nom que l'île.

1521.  
AVRIL.

Présent de  
mandé.

éloges de sa personne , il étoit venu pour avoir le plaisir de lui rendre visite , et en même tems pour prendre des rafraichissemens en donnant en échange de nos marchandises.

Le roi lui fit dire qu'il étoit le bien-venu ; mais qu'il l'avertissoit en même tems que tous les vaisseaux qui entroient dans son port pour y trafiquer , devoient commencer par lui payer un droit : en preuve de quoi il ajouta qu'il n'y avoit pas quatre jours que ce droit avoit été payé par une jonque (1) de Ciam (2) , qui y étoit venu prendre des esclaves et de l'or ; il appela ensuite un marchand Maure qui venoit aussi de Ciam , pour le même objet , afin qu'il témoignât la vérité de ce qu'il venoit d'avancer.

L'interprète répondit que son maître , étant le capitaine d'un si grand roi , ne payeroit de droit à aucun roi de la terre : que si le roi de Zubu vouloit la paix , il avoit apporté la paix ; mais que s'il vouloit la guerre , il lui feroit la guerre. Le marchand de Ciam , s'approchant alors du roi , lui dit en son langage : *cata raja chita* ; c'est-à-dire , seigneur , prenez bien garde à cela. Ces gens-là (ils nous croyoit Portugais) sont ceux qui ont conquis Calicut ,

(1) Jonque , gros navire dont il donne ailleurs la description.

(2) Siam.

Malacca, et toutes les Grandes-Indes. L'interprète, qui avoit compris ce que le marchand venoit de dire, ajouta que son roi étoit encore beaucoup plus puissant, tant par ses armées que par ses escadres, que le roi de Portugal, dont le Ciamois avoit voulu parler : que c'étoit le roi d'Espagne et l'empereur de tout le monde chrétien ; et que s'il eut préféré l'avoir plutôt pour ennemi que pour ami, il auroit envoyé un nombre assez considérable d'hommes et de vaisseaux pour détruire son île entière. Le Maure confirma au roi ce que venoit de dire l'interprète. Le roi se trouvant alors embarrassé, dit qu'il se concerteroit avec les siens, et donneroit le lendemain sa réponse. En attendant il fit apporter au député du capitaine-général et à l'interprète un déjeuner de plusieurs mets, tous composés de viande, dans des vases de porcelaine.

Après le déjeuner nos députés revinrent à bord, et nous firent le rapport de tout ce qui leur étoit arrivé. Le roi de Massana, qui, après celui de Zubu, étoit le plus puissant roi de ces îles, se rendit à terre pour annoncer au roi les bonnes dispositions de notre capitaine-général à son égard.

Le jour suivant, l'écrivain de notre vaisseau et l'interprète allèrent à Zubu. Le roi vint au-

1521.  
AVRIL.

1521.  
A V R I L.

Traité conclu entre le roi et le capitaine.

Cérémonie en signe d'amitié

devant d'eux accompagné de ses chefs, et après avoir fait asseoir nos deux députés devant lui, il leur dit, que, convaincu par ce qu'il venoit d'entendre, non-seulement il ne prétendoit aucun droit, mais que, si on l'exigeoit, il étoit prêt à se rendre lui-même tributaire de l'empereur. On lui répondit alors qu'on ne demandoit d'autre droit que le privilège d'avoir le commerce exclusif de son île. Le roi y consentit, et les chargea d'assurer notre capitaine, que s'il vouloit être véritablement son ami, il n'avoit qu'à se tirer un peu de sang du bras droit et le lui envoyer, et qu'il en feroit autant de son côté; ce qui seroit de part et d'autre le signe d'une amitié loyale et solide. L'interprète l'assura que tout cela se feroit comme il le désiroit. Le roi ajouta alors que tous les capitaines ses amis qui venoient dans son port lui faisoient des présens, et qu'ils en recevoient d'autres en retour; qu'il laissoit au capitaine le choix de donner le premier ces présens ou de les recevoir. L'interprète répondit que puisqu'il paroissoit mettre tant d'importance à cet usage, il n'avoit qu'à commencer; ce que le roi consentit à faire.

9.  
Message du marchand Maure.

Le mardi au matin, le roi de Massana vint à bord de notre vaisseau avec le marchand Maure, et après avoir salué le capitaine de la part du

roi de Zubu , il lui dit qu'il étoit chargé de le prévenir que le roi étoit occupé à rassembler tous les vivres qu'il pouvoit trouver pour lui en faire présent , et que dans l'après-midi il lui enverroit son neveu avec quelques-uns de ses ministres pour établir la paix. Le capitaine les remercia , et il leur fit en même tems voir un homme armé de pied en cap, en leur disant que dans le cas qu'il fallut combattre , nous nous armerions tous de la même manière. Le Maure fut saisi de peur en voyant un homme armé de cette manière ; mais le capitaine le tranquillisa en l'assurant que nos armes étoient aussi avantageuses à nos amis que fatales à nos adversaires ; que nous étions en état de dissiper tous les ennemis de notre roi et de notre foi avec autant de facilité que nous en avions à nous essuyer la sueur du front avec un mouchoir. Le capitaine prit ce ton fier et menaçant pour que le Maure allât en rendre compte au roi.

1521.  
AVRIL.

Effectivement après dîner nous vîmes venir à notre bord le neveu (1) du roi et qui étoit son héritier , avec le roi de Massana , le Maure , le gouverneur ou ministre et le prévôt-major avec huit chefs de l'île , pour contracter une alliance de paix avec nous. Le capitaine les re-

Ambassade  
au capitaine.

(1) L'héritier présomptif du royaume.

1521.  
AVRIL.

çut avec beaucoup de dignité : il s'assit dans un fauteuil de velours rouge, donnant des chaises de la même étoffe au roi de Massana et au prince : les chefs furent s'asseoir sur des chaises de cuir, et les autres sur des nattes.

Alliance.

Le capitaine fit demander par l'interprète si c'étoit leur coutume de faire les traités en public, et si le prince et le roi de Massana avoient les pouvoirs nécessaires pour conclure un traité d'alliance avec lui? On répondit qu'ils y étoient autorisés, et qu'on pouvoit en parler en public. Le capitaine leur fit sentir alors tous les avantages de cette alliance, pria Dieu de la confirmer dans le ciel, et ajouta plusieurs autres choses qui leur inspirèrent de l'amour et du respect pour notre religion.

Succession  
des fils.

Il demanda si le roi avoit des enfans mâles? On lui répondit qu'il n'avoit que des filles, dont l'aînée étoit la femme de son neveu, qui étoit alors son ambassadeur, et qui, à cause de ce mariage, étoit regardé comme prince héréditaire. En parlant de la succession parmi eux, on nous apprit que quand les pères ont un certain âge on n'a plus de considération pour eux, et que le commandement passe alors aux fils. Ce discours scandalisa le capitaine, qui condamna cet usage, attendu que Dieu, qui a créé le ciel et la terre, disoit-il, a expressément cr-

donné aux enfans d'honorer leurs père et mère, et menaçoit de châtier du feu éternel ceux qui transgressent ce commandement ; et pour leur faire mieux sentir la force de ce précepte divin , il leur dit que nous étions tous également sujets aux mêmes loix divines , parce que nous sommes tous également descendus d'Adam et d'Eve. Il ajouta d'autres passages de l'histoire sacrée , qui firent grand plaisir à ces insulaires , et excitèrent en eux le désir d'être instruits des principes de notre religion ; de manière qu'ils prièrent le capitaine de leur laisser , à son départ , un ou deux hommes capables de les enseigner , et qui ne manqueroient pas d'être bien honorés parmi eux. Mais le capitaine leur fit entendre que la chose la plus essentielle pour eux étoit de se faire baptiser , ce qui pouvoit se faire avant son départ ; qu'il ne pouvoit maintenant laisser parmi eux aucune personne de son équipage ; mais qu'il reviendrait un jour leur conduire plusieurs prêtres et moines pour les instruire sur tout ce qui regarde notre sainte religion. Ils témoignèrent leur satisfaction à ces discours , et ajoutèrent qu'ils seroient bien contens de recevoir le baptême ; mais qu'ils vouloient auparavant consulter leur roi à ce sujet. Le capitaine leur dit alors qu'ils eussent soin de ne pas se faire baptiser par la seule

1521.

AVRIL.

Commencement de conversion.

---

1521.  
AVRIL.

crainte que nous pouvions leur inspirer, ou par l'espoir d'en tirer des avantages temporels; parce que son intention n'étoit pas d'inquiéter personne parmi eux pour avoir préféré de conserver la foi de ses pères; il ne dissimula pas cependant que ceux qui se feroient chrétiens seroient les plus aimés et les mieux traités. Tous s'écrièrent alors que ce n'étoit ni par crainte ni par complaisance pour nous qu'ils alloient embrasser notre religion, mais par un mouvement de leur propre volonté.

Le capitaine leur promit alors de leur laisser des armes et une armure complete, d'après l'ordre qu'il en avoit reçu de son souverain; mais il les avertit en même tems, qu'il falloit baptiser aussi leurs femmes, sans quoi ils devoient se séparer d'elles et ne point les connoître, s'ils ne vouloient pas tomber en péché. Ayant su qu'ils prétendoient avoir des fréquentes apparitions du diable qui leur faisoit grand'peur, il les assura que s'ils se faisoient chrétiens, le diable n'oseroit plus se montrer à eux qu'au moment de la mort (1). Ces insulaires, émus et persuadés de tout ce qu'ils ve-

---

(1) Candish et Noort (*Histoire générale des voyages, tome XV, p. 222*) parlent de la crainte que les habitans des Philippines ont de l'apparition du diable.

noient d'entendre, répondirent qu'ils avoient pleine confiance en lui; sur quoi le capitaine, pleurant d'attendrissement, les embrassa tous.

1521.  
A V R I L.

Il prit alors entre ses mains la main du prince et celle du roi de Massana, et dit que par la foi qu'il avoit en Dieu, par la fidélité qu'il devoit à l'empereur son seigneur, et par l'habit même (1) qu'il portoit, il établissoit et promettoit une paix perpétuelle entre le roi d'Espagne et le roi de Zubu. Les deux ambassadeurs firent la même promesse.

Alliance avec l'Espagne.

Après cette cérémonie on servit à déjeuner; ensuite les Indiens présentèrent au capitaine de la part du roi de Zubu des grands paniers pleins de riz, des cochons, des chèvres et des poules, en faisant leurs excuses de ce que le présent qu'ils offroient n'étoit pas plus digne d'un si grand personnage.

Dons du roi.

De son côté, le capitaine-général donna au prince un drap blanc de toile très-fine, un bonnet rouge, quelques fils de verroterie, et une tasse de verre dorée, le verre étant très-recherché par ces peuples. Il ne fit aucun présent au roi de Massana, parce qu'il venoit de lui

Dons du capitaine.

(1) Probablement c'étoit la soubre-veste de l'ordre de Saint-Jacques dont il étoit commandeur.

1521.  
AVRIL.  
x

donner une veste de Cambaie (1) et quelques autres choses. Il fit aussi des présens à toutes les personnes qui accompagnoient les ambassadeurs.

Figafetta porte les dons au roi.

Après que les insulaires furent partis, le capitaine m'envoya à terre avec un autre porter les présens destinés au roi, lesquels consistoient en une veste de soie jaune et violette faite à la turque, un bonnet rouge et quelques fils de grains de cristal, le tout dans un plat d'argent, avec deux tasses de verre dorées que nous portions à la main.

Vêtement du roi et ses ornemens.

En arrivant dans la ville, nous trouvâmes le roi dans son palais, accompagné d'un grand cortège. Il étoit assis par terre sur une natte de palmier. Son corps étoit tout nu, n'ayant qu'une pièce de toile de coton qui lui couvroit les parties naturelles, un voile brodé à l'aiguille autour de la tête, un collier de grand prix au cou, et et aux oreilles deux grands cercles d'or entourés de pierres précieuses. Il étoit petit, replet et peint de différentes manières par le moyen du feu (2). Il mangeoit à terre sur une autre

(1) Cambaie est une des villes les plus commerçantes de l'Inde, particulièrement pour les toiles.

(2) Aujourd'hui les Sauvages ne se servent plus du feu pour se tatouer; mais ils se font des incisions dans lesquelles ils ver-

matte, des œufs de tortue contenus dans deux vases de porcelaine, ayant devant lui quatre cruches pleines de vin de palmier couvertes d'herbes odoriférantes. Dans chacune de ces cruches il y avoit un tuyau de roseau, par le moyen duquel il buvoit (1).

1521.

AVRIL.

Après que nous eûmes rendu notre salut au roi, l'interprète lui dit que le capitaine son maître le faisoit remercier du présent qu'il venoit de lui faire, et lui envoyoit en retour quelques objets, non comme une récompense, mais comme une marque de l'amitié sincère qu'il venoit de contracter avec lui. Après ce préambule nous lui endossâmes la veste, lui mîmes sur la tête le bonnet, et lui présentâmes les autres dons que nous avions pour lui. Avant de lui offrir les tasses de verre je les baisai et les élevai au-dessus de ma tête. Le roi en fit de même en les recevant. Ensuite il nous fit manger de ses œufs et boire de son vin avec les tuyaux dont il se servoit. Pendant que nous mangions, ceux qui étoient venus sur le vaisseau lui rapportèrent tout ce que le capitaine avoit dit touchant la paix, et de

---

sent des liqueurs colorantes, ou bien ils y appliquent des sucres caustiques.

(1) L'usage de boire par le moyen d'un roseau a été observé aussi par Noort chez ces peuples.

1521.  
AVRIL. quelle manière il les avoit exhortés à embrasser le christianisme.

Musique. Le roi voulut aussi nous donner à souper ; mais nous nous excusâmes et prîmes congé de lui. Le prince son gendre nous conduisit dans sa propre maison, où nous trouvâmes quatre filles qui faisoient de la musique à leur manière : une battoit un tambour pareil aux nôtres, mais posé par terre (1) ; l'autre avoit auprès d'elle deux timbales et dans chaque main une espèce de cheville ou petite massue dont l'extrémité étoit garnie de toile de palmier, dont elle frappoit tantôt sur l'une et tantôt sur l'autre ; la troisième battoit de la même manière une grande timbale ; la quatrième tenoit à la main deux petites cimbales, qu'elle frappoit alternativement l'une contre l'autre, et qui rendoient un son fort doux. Elles se tenoient toutes si bien en mesure qu'on devoit leur supposer une grande intelligence de la musique. Ces timbales, qui sont de métal ou de bronze, se fabriquent dans le pays du *Sign' Magno* (2), et leur tiennent lieu de cloches ; on les appelle *agon*. Ces

(1) Même aujourd'hui dans les îles de la mer du Sud les tambours et les cimbales sont les principaux instrumens de musique des habitans.

(2) Le *Sinus Magnus* de Ptolomée, qui est le golfe de la Chine.

insulaire jouent aussi d'une espèce de violon, dont les cordes sont de cuivre.

Ces filles étoient fort jolies, et presque aussi blanches que nos Européennes; et quoiqu'elles fussent déjà adultes, elles n'en étoient pas moins nues; quelques-unes avoient cependant un morceau de toile d'écorce d'arbre qui leur descendoit depuis la ceinture jusqu'aux genoux, mais les autres étoient dans une parfaite nudité; le trou de leurs oreilles étoit fort grand, et se trouvoit garni d'un cercle de bois pour l'élargir davantage et lui donner de la rondeur (1). Elles avoient les cheveux longs et noirs, et se ceignoient la tête d'un petit voile. Elles ne portent jamais de souliers ni aucune autre chaussure. Nous goûtâmes chez le prince, et retournâmes ensuite à nos vaisseaux.

Un de nos gens étant mort pendant la nuit, je retournai le mercredi matin chez le roi avec l'interprète, pour lui demander la permission de l'enterrer, et de nous indiquer un lieu pour cela. Le roi, que nous trouvâmes environné d'un nombreux cortège, nous répondit que, puisque le capitaine pouvoit disposer de lui et de tous ses

1521.

AVRIL.  
Nudité des  
filles.

19.

Enterrement.

(1) Cook (*second Voyage, tome II, p. 194*) a expliqué la manière dont, au moyen de cercles élastiques de feuilles de roseau, on dilate les trous faits au bout des oreilles.

1521.

AVRIL.

sujets , à plus forte raison il pouvoit disposer de sa terre. J'ajoutai que pour enterrer le mort nous devions consacrer l'endroit de la sépulture , et y planter une croix. Le roi , non-seulement y donna son consentement , mais ajouta qu'il adoreroit , comme nous , la croix.

On consacra le mieux qu'il fut possible la place même de la ville destinée à servir de cimetière aux chrétiens , selon les rites de l'église , afin d'inspirer aux Indiens une bonne opinion de nous , et y enterrâmes ensuite le mort. Le même soir nous en enterrâmes un autre.

Trafic, poids  
et mesures

Ayant débarqué ce jour-là beaucoup de nos marchandises , nous les mîmes dans une maison que le roi prit sous sa protection ainsi que quatre hommes que le capitaine y laissa pour trafiquer en gros. Ce peuple , qui est ami de la justice , a des poids et des mesures. Ses balances sont faites d'un bâton de bois soutenu au milieu par une corde. D'un côté est le bassin de la balance attaché à un bout du bâton par trois petites cordes : de l'autre il y a un poids en plomb équivalant au poids du bassin. Du même côté on attache des poids qui représentent des livres , des demi-livres , des tiers , etc. , et on met sur le bassin les marchandises qu'on veut peser. Ils ont aussi leurs mesures de longueur et de capacité.

Ces insulaires sont adonnés au plaisir et à l'oisiveté. Nous avons déjà dit la manière dont les filles battent des timbales : elles jouent aussi d'une espèce de musette qui ressemble beaucoup à la nôtre, et qu'ils appellent *subin*.

Leurs maisons sont faites de poutres, de planches et de roseaux, et il y a des chambres comme chez nous. Elles sont bâties sur pilotis ; de manière qu'au-dessous il y a un vide, qui sert d'étable et de poulaillier, pour les cochons, les chèvres et les poules.

On nous dit qu'il y a dans ces mers des oiseaux noirs semblables à des corbeaux, qui, lorsque la baleine paroît à la surface de l'eau, attendent qu'elle ouvre la gueule pour se jeter dedans, et vont directement lui arracher le cœur, qu'ils emportent ailleurs pour s'en nourrir. La seule preuve qu'ils nous donnoient de ce fait, étoit qu'on voit l'oiseau noir mangeant le cœur de la baleine, et qu'on trouve la baleine morte sans cœur. Ils ajoutoient que cet oiseau s'appelle *lagan* ; qu'il a le bec dentelé, la peau noire ; mais que sa chair est blanche et bonne à manger (1).

1521.  
AVRIL.

Maisons.

Oiseaux qui  
mangent la ba-  
leine.

(1) C'est un des contes que Pigafetta a entendu faire, et qu'il rapporte de bonne foi. Cependant on a observé que plusieurs oiseaux vivent de baleines mortes, et jetées sur le rivage. Un cor-

1521.  
 AVRIL,  
 12.  
 T. II. c.

Le vendredi nous ouvrîmes notre magasin et exposâmes toutes nos marchandises, que les insulaires admiroient avec étonnement. Pour le bronze, le fer, et autres grosses marchandises, ils nous donnoient de l'or. Nos bijoux et autres petits objets se troquoient contre du riz, des cochons, des chèvres et autres commestibles. On nous donnoit dix pièces d'or, chacune de la valeur d'un ducat et demi, pour quatorze livres de fer. Le capitaine-général défendit de montrer trop d'empressement pour l'or; sans cet ordre chaque matelot auroit vendu tout ce qu'il possédoit pour se procurer ce métal, ce qui auroit ruiné pour toujours notre commerce.

13.  
 Baptême du  
 roi de Zabu.

Le roi ayant promis à notre capitaine d'embrasser la religion chrétienne, on avoit fixé pour cette cérémonie le dimanche 14 avril. On dressa pour cet effet dans la place que nous avions déjà consacrée un échafaud garni de tapisseries et de branches de palmier. Nous fûmes à terre au nombre de quarante, outre deux hommes armés de pied en cap qui précédoient la bannière royale. Au moment que nous mîmes pied à terre les vaisseaux firent une dé-

---

beau qui est entré dans la gueule ouverte d'une baleine morte, peut avoir donné lieu à ce conte.

charge de toute l'artillerie, ce qui ne laissa pas d'épouvanter les insulaires. Le capitaine et le roi s'embrassèrent. Nous montâmes sur l'échafaud où il y avoit pour eux deux chaises de velours verd et bleu. Les chefs des insulaires s'assirent sur des coussins, et les autres sur des nattes.

Alors le capitaine fit dire au roi que parmi les autres avantages dont il alloit jouir en se faisant chrétien, il auroit celui de vaincre plus facilement ses ennemis. Le roi répondit qu'il étoit bien content de se faire chrétien même sans cette raison; mais qu'il auroit été fort charmé de pouvoir se faire respecter de certains chefs de l'île, qui refusoient de lui être soumis, en disant qu'ils étoient hommes comme le roi, et qu'ils ne vouloient pas lui obéir. Le capitaine les ayant fait appeler, leur fit dire par l'interprète, que s'ils n'obéissoient pas au roi comme à leur souverain, il les feroit tous tuer, et donneroient leurs biens au roi. A cette menace tous les chefs promirent de reconnoître l'autorité du roi.

Le capitaine promit de son côté au roi qu'à son retour en Espagne il reviendrait dans ces pays avec des forces beaucoup plus considérables, et qu'il le rendrait le plus puissant monarque de toutes ces îles; récompense qu'il

1521.

AVRIL.

Avantages  
pour le roi se  
faisant chré-  
tien.

1521.  
AVRIL:

croyoit lui être due comme ayant le premier embrassé la religion chrétienne. Le roi levant les mains au ciel le remercia ; et le pria instamment de laisser chez lui quelques gens pour l'instruire dans les mystères et les devoirs de la religion chrétienne ; ce que le capitaine promit de faire , mais à condition qu'on confieroit deux fils des principaux de l'île , pour les conduire avec lui en Espagne , où ils apprendroient la langue espagnole , afin de pouvoir à leur retour donner une idée de ce qu'ils y auroient vu.

Baptême du  
roi.

Après avoir planté une grande croix au milieu de la place , on publia un avis que quiconque vouloit embrasser le christianisme devoit détruire toutes ses idoles , et mettre la croix à leur place. Tous y consentirent. Le capitaine prenant alors le roi par la main , le conduisit vers l'échafaud , où on l'habilla entièrement en blanc , et on le baptisa avec le roi de Massana , le prince son neveu , le marchand Maure et autres au nombre de cinq cents. Le roi , qui se nommoit raja Humabon , fut appelé Charles , du nom de l'empereur. Les autres reçurent d'autres noms. On célébra ensuite la messe , après laquelle le capitaine invita le roi à dîner ; mais celui-ci s'en excusa , et nous accompagna jusqu'aux chaloupes , qui nous ramenèrent à l'escadre qui fit une autre décharge de toute l'artillerie.

Après dîner nous allâmes en grand nombre à terre avec notre aumônier pour baptiser la reine et d'autres femmes. Nous montâmes avec elles sur le même échafaud. Je fis voir à la reine une petite statue qui représentoit la Vierge avec l'enfant Jésus ; ce qui lui plut beaucoup et l'attendrit. Elle me la demanda pour la mettre à la place de ses idoles , à quoi je consentis volontiers (1). On donna à la reine le nom de Jeanne , d'après la mère de l'empereur ; le nom de Catherine à la femme du prince ; et celui d'Elisabeth à la reine de Massana. Nous baptisâmes ce jour-là près de huit cents personnes , hommes , femmes et enfans.

La reine , jeune et belle personne , étoit vêtue entièrement d'un drap blanc et noir , ayant la tête garnie d'un grand chapeau fait de feuilles de palmier , en forme de parasol , surmonté d'une triple couronne formée des mêmes feuilles , qui ressembloit à la thiare du pape , et sans laquelle elle ne sort jamais. Elle avoit la bouche et les ongles peints d'un rouge très-vif.

1521.  
AVRIL.  
Baptême de  
la reine.

Vêtements de  
la reine.

(1) Le hasard , ou les soins de quelqu'habitant qui la regardoit comme une idole , fit qu'elle s'y conserva jusqu'en 1598. Les Espagnols y étant retournés avec des missionnaires , la trouvèrent , et la mirent en vénération ; et c'est à son occasion qu'ils donnèrent le nom de ville de Jésus à la ville qu'ils y bâtirent. (*Histoire générale des voyages , tome XV , p. 35*).

1521.  
A V R I L.

Vers le soir le roi et la reine vinrent sur le rivage où nous étions, et entendirent avec plaisir le bruit innocent des bombardes qui les avoit tant effrayé précédemment.

23.  
Intolérance.

Pendant ce tems tous les habitans de Zubu et des îles voisines furent baptisés. Il y eut cependant un village dans une des îles dont les habitans refusèrent d'obéir au roi et à nous : après l'avoir brûlé on y planta une croix parce que c'étoit un village d'idolâtres : si les habitans eussent été des Maures, c'est-à-dire, Mahométans, on y auroit dressé une colonne de pierre, pour désigner l'endurcissement de leur cœur.

Le capitaine-général descendoit tous les jours à terre pour y entendre la messe à laquelle accouroient aussi plusieurs nouveaux chrétiens, auxquels il faisoit une espèce de catéchisme, en leur expliquant plusieurs points de notre religion.

Faste de la  
reine à la mes-  
se

Un jour la reine vint aussi dans toute sa pompe à la messe. Elle étoit précédée de trois jeunes filles lesquelles tenoient à la main trois de ses chapeaux : elle étoit vêtue d'un habit blanc et noir, et d'un grand voile de soie à raies d'or, qui lui couvroit la tête et les épaules. Elle étoit accompagnée de plusieurs femmes, dont la tête étoit ornée d'un petit

voile surmonté d'un chapeau : tout le reste de leur corps , et leurs pieds même étoient nus , n'ayant qu'une petite pagne de toile de palmier pour couvrir leurs parties naturelles. Leurs cheveux étoient épars. La reine , après avoir fait la révérence à l'autel , s'assit sur un coussin de soie brodée ; et le capitaine versa sur elle , ainsi que sur les femmes de sa suite , de l'eau de rose musquée ; odeur qui plait infiniment aux femmes de ces pays.

1521.  
AVRIL.

Afin que le roi fut plus respecté et mieux obéi qu'il n'étoit , notre capitaine-général le fit un jour venir à la messe vêtu de son habit de soie , et ordonna d'y conduire ses deux frères , dont l'un s'appeloit Bondara , qui étoit le père du prince , et l'autre Cadaro ; avec plusieurs chefs nommés Simiut , Sibuaia , Sisacai (1) , Magalibe , etc. Il exigea qu'ils fissent serment d'obéir au roi ; après quoi tous lui baisèrent la main.

Serment des  
chefs au roi.

Ensuite le capitaine fit jurer au roi de Zubu , qu'il resteroit soumis et fidèle au roi d'Espagne. Ce serment ayant été fait , le capitaine-général tira son épée devant l'image de Notre-Dame , et dit au roi que lorsqu'on avoit fait un pareil serment , on devoit mourir plutôt que d'y man-

Serment d'un  
roi à l'Espa-  
gne.

(1) Il paroît que *si* ou *ci* , placé devant un nom propre , est un titre d'honneur.

quer, et que lui-même étoit prêt à périr mille fois avant que de fausser les sermens qu'il avoit faits, ayant juré par l'image de Notre-Dame, par la vie de l'empereur son maître, et par son propre habit. Il lui fit ensuite présent d'une chaise de velours, en lui disant de la faire porter devant lui par un de ses chefs par-tout où il iroit, et lui indiqua la manière dont il falloit s'y prendre pour cela.

Joyaux préparés pour le capitaine.

Le roi promit au capitaine de faire exactement tout ce qu'il venoit de lui dire, et pour lui donner une marque d'attachement à sa personne, il fit préparer les bijoux dont il vouloit lui faire présent, qui consistoient en deux pendans d'oreille d'or assez grands, deux bracelets d'or pour les bras, et deux autres pour les chevilles des pieds, le tout orné de pierres. Ces anneaux sont le plus bel ornement des rois de ces contrées, qui vont toujours nus et sans chaussure, n'ayant, comme je l'ai déjà dit, pour tout vêtement qu'un morceau de toile qui leur descend de la ceinture aux genoux.

Idolâtrie continuée.

Le capitaine, qui avoit commandé au roi et aux autres nouveaux chrétiens de brûler leurs idoles, ce qu'ils avoient tous promis de faire; voyant que non-seulement ils les gardoient encore, mais qu'ils leur faisoient des sacrifices de

viandes, selon leur ancien usage, s'en plaignit hautement et les réprimanda. Ils ne cherchèrent point à nier le fait; mais crurent s'excuser en disant que ce n'étoit pas pour eux-mêmes qu'ils faisoient ces sacrifices; mais pour un malade, auquel ils espéroient que les idoles rendroient la santé. Ce malade étoit le frère du prince, qu'on regardoit comme l'homme le plus sage et le plus vaillant de l'île; et sa maladie étoit montée au point qu'il avoit déjà perdu la parole depuis quatre jours.

1521.  
AVRIL.

Le capitaine ayant entendu ce rapport, et animé d'un saint zèle, dit, que s'ils avoient une véritable foi en Jésus-Christ, ils eussent à brûler sur-le-champ toutes leurs idoles, et à faire baptiser le malade, qui se trouveroit guéri. Il ajouta qu'il étoit si convaincu de ce qu'il disoit, qu'il consentoit à perdre la tête si ce qu'il promettoit n'arrivoit pas sur-le-champ. Le roi promit de souscrire à tout. Nous fîmes alors, avec toute la pompe possible, une procession de la place où nous étions à la maison du malade, que nous trouvâmes effectivement dans un fort triste état, de manière même qu'il ne pouvoit ni parler ni se mouvoir. Nous le baptisâmes avec deux de ses femmes et dix filles. Le capitaine lui demanda aussitôt après le baptême comment il se trouvoit, et il répondit sou-

Guérison miraculeuse.

1521.  
AVRIL.

dainement , que , grace à notre Seigneur , il se portoit bien. Nous fûmes tous témoins oculaires de ce miracle. Le capitaine sur-tout en rendit graces à Dieu. Il donna au prince une boisson rafraichissante , et continua de lui en envoyer tous les jours jusqu'à ce qu'il se fut entièrement rétabli. Il lui fit remettre en même tems un matelas , des draps , une couverture de laine jaune , et un oreiller.

Destruction  
des idoles.

Au cinquième jour le malade se trouva parfaitement guéri et se leva. Son premier soin fut de faire brûler en présence du roi et de tout le peuple une idole pour laquelle on avoit une grande vénération , et que quelques vieilles femmes gardoient soigneusement dans sa maison. Il fit aussi abattre plusieurs temples placés sur le bord de la mer , où le peuple s'assembloit pour manger la viande consacrée aux idoles. Tous les habitans applaudirent à ces faits , et se proposèrent d'aller détruire toutes les idoles , celles même qui servoient dans la maison du roi , criant en même tems : *Vive la Castille* , en l'honneur du roi d'Espagne.

Leur figure.

Les idoles de ces pays sont de bois , concaves ou évidées par derrière ; elles tiennent les bras et les jambes écartés , et les pieds tournés en haut ; ils ont une grande face , avec quatre très-grosses dents semblables à celles du

sanglier (1). Généralement ils sont tous peints.

Puisque je viens de parler des idoles, je vais raconter à votre seigneurie quelques-unes de leurs cérémonies superstitieuses, dont l'une est celle de la bénédiction du cochon. On commence cette cérémonie par battre des grandes timbales. On porte ensuite trois grands plats, dont deux sont chargés de poisson rôti et de gâteaux de riz et de millet cuit, enveloppés dans des feuilles; sur l'autre il y a des draps de toile de Cambaie et deux bandes de toile de palmier. On étend par terre un de ces linceuls de toile. Alors viennent deux vieilles femmes, dont chacune tient à la main une grande trompette (2) de roseau. Elles se placent sur le drap, font une salutation au soleil, et s'enveloppent des autres draps de toile qui étoient sur le plat. La première de ces deux vieilles se couvre la tête d'un mouchoir qu'elle lie sur son front, de manière qu'il y forme deux cornes; et prenant un autre mouchoir dans ses mains, elle danse et sonne en même tems de la trompette, en invoquant

1521.  
 AVRIL.  
 Bénédiction  
 du cochon.

(1) Vitsnou, dans une de ses incarnations, est représenté avec un visage de sanglier. Sonnerat,  *tome I, p. 161.*

(2) Parmi les instrumens de musique des Indiens, Sonnerat a trouvé et dessiné une grande trompette semblable à celle dont l'auteur parle ici, (voyez *planche XXXII, fig. 4*).

---

---

1521.  
AVRIL.

de tems en tems le soleil. L'autre vieille prend une des bandes de toile de palmier, danse et sonne également de sa trompette, et se tournant vers le soleil lui adresse quelques mots. La première saisit alors l'autre bande de toile de palmier, jette le mouchoir qu'elle tenoit à la main, et toutes les deux sonnent ensemble de leurs trompettes et dansent long-tems autour du cochon qui est lié et couché par terre. Pendant ce tems la première parle toujours d'une voix basse au soleil, tandis que l'autre lui répond. Après cela on présente une tasse de vin à la première, qu'elle prend, sans cesser de danser et de s'adresser au soleil, l'approche quatre ou cinq fois de sa bouche en feignant de vouloir boire, mais elle verse la liqueur sur le cœur du cochon. Elle rend ensuite la tasse, et on lui donne une lance, qu'elle agite, toujours en dansant et parlant, et la dirige plusieurs fois contre le cœur du cochon, qu'elle perce à la fin d'outre en outre d'un coup prompt et bien mesuré. Aussitôt qu'elle a retiré la lance de la blessure, on la ferme et on la panse avec des herbes salutaires. Durant toute cette cérémonie il y a un flambeau allumé, que la vieille qui a percé le cochon prend et met dans sa bouche pour l'éteindre. L'autre vieille trempe dans le sang du cochon le bout de sa trompette dont

elle va toucher et ensanglanter le front des assistans, en commençant par celui de son mari; mais elle ne vint pas à nous. Cela fini les deux vieilles se déshabillent, mangent ce qu'on avoit apporté dans les deux premiers plats et invitent les femmes, et non les hommes, à manger avec elles. On dépile ensuite le cochon au feu. Jamais on ne mange de cet animal qu'il n'ait été auparavant purifié de cette manière, et il n'y a que de vieilles femmes qui puissent faire cette cérémonie.

1521.  
AVRIL.

A la mort d'un de leurs chefs on fait également des cérémonies singulières, ainsi que j'en ai été le témoin. Les femmes les plus considérées du pays se rendirent à la maison du mort, au milieu de laquelle le cadavre étoit placé dans une caisse, autour de laquelle on tendit des cordes pour former une espèce d'enceinte. On attacha à ces cordes des branches d'arbres; et au milieu de ces branches on suspendit des draps de coton en forme de pavillon. C'est sous ces pavillons que s'assirent les femmes dont je viens de parler couvertes d'un drap blanc. Chaque femme avoit une suivante, qui la rafraichissoit avec un éventail de palmier. Les autres femmes étoient assises d'un air triste tout autour de la chambre. Il y en avoit une parmi elles qui avec un couteau coupa peu

Cérémonies  
funébres.

1521.  
AVRIL.

à peu les cheveux du mort. Une autre, qui en avoit été la femme principale (car quoiqu'un homme puisse avoir autant de femmes qu'il lui plait, une seule est la principale), s'étendit sur lui de façon qu'elle avoit sa bouche, ses mains et ses pieds, sur sa bouche, sur ses mains et sur ses pieds. Tandis que la première coupoit les cheveux, celle-ci pleuroit; et elle chantoit quand la première s'arrêtoit. Tout autour de la chambre il y avoit plusieurs vases de porcelaine remplis de feu, où l'on jetoit de tems en tems de la myrrhe, du storax et du benjoin, qui répandoient une odeur fort agréable. Ces cérémonies continuent cinq à six jours, pendant lesquels le mort ne sort pas de la maison; je crois qu'on a soin de l'embaumer avec du camphre pour le préserver de la putréfaction. On l'enterre enfin dans la même caisse, qu'on ferme avec des chevilles de bois, dans le cimetière qui est un endroit enclos et couvert d'ais.

Oiseau de  
mauvais au-  
gure.

On nous assura que toutes les nuits un oiseau noir, de la grandeur du corbeau, venoit à minuit se percher sur les maisons, et par ses cris faisoit peur aux chiens, qui se mettoient tous à hurler, et qui ne cessoient d'aboyer qu'à l'aube du jour. On ne voulut jamais nous dire la cause de ce phénomène, dont nous fûmes tous témoins.

J'ajouterai une autre observation sur leurs étranges coutumes. J'ai déjà dit que ces Indiens vont tout nus, n'ayant qu'un pagne de toile de palmier pour couvrir les parties naturelles. Tous les hommes, tant jeunes que vieux, ont une espèce d'infibulation au prépuce par lequel ils passent un petit cylindre d'or ou d'étain de la grosseur d'une plume d'oie, qui le perce de haut en bas, avec une ouverture au milieu pour le passage de l'urine, et garni aux deux bouts de têtes pareilles à celles de nos gros clous; lesquelles même sont quelquefois hérissées de pointes en forme d'étoile.

Ils me dirent qu'ils n'ôtoient jamais cette espèce d'ornement, pas même pendant l'acte de la génération; que c'étoient leurs femmes qui vouloient cela, et que c'étoient elles aussi qui y préparent leurs fils dès l'enfance (1); mais ce qu'il y a de certain, c'est que, malgré cet étrange appareil, toutes les femmes nous préféroient à leurs maris (2).

1521.  
A V R I L.  
Espèce d'infibulation.

(1) Dans la première traduction de l'extrait de Pigafetta, on lit : *Grandi et piccoli hanno il membro bucato da una parte all'altra appresso il capo, e in quel buco hanno messo come una verghetta d'oro grossa come una penna d'oca; i altri mettono come una stella acuta sopra la testa del membro pur d'oro.*

(2) J'ai beaucoup abrégé le texte par décence : cependant je donnerai ici l'original même du manuscrit. *Grandi et piccoli hanno*

1521.  
 AVRIL.  
 Produits de  
 l'île.

On ne manque pas dans cette île des vivres. Outre les animaux que j'ai déjà nommés, il y a des chiens et des chats, qu'on mange également. Il y croît aussi du riz, du millet, du panicum et du maïs, des oranges, des citrons, des cannes à sucre, des noix de coco, des citrouilles, de l'ail, du gingembre, du miel et autres productions. On y fait du vin de palmier, et il y a une grande quantité d'or.

*passato il suo membro circa de la testa de luna parte a l'altra con uno fero de oro ovvero de stanio grosso como una penna de ocha e in uno capo et l'altro del medesimo fero alcuni anno como una stella con ponte soura li capi altri como una testa de chiodo da caro assaissime volte lo volsi vedere da molti cosi vequi como jovini perchè non lo poteva credere nel mezo del fero e un buto per il qualle vrinano il fero e le stelle sempre stanno ferme. Loro dicono che le sue moglie voleno cussi et se fossero de altra sorte non vzariano con elli. Quando questi vogliono uzare loro medesime lo pigliano non in ordine..... Questi popoli uzanno questo perchè sono di debille natura..... A tuete da sey anni insu apoco apoco li aprono la natura per cagione, etc. On ne sera pas surpris que la lubricité des femmes de ces pays-là ait imaginé ce moyen, si on a lu dans les rapports des voyageurs quelles sont leurs mœurs, et leur industrie sur ce point. Voyez la lettre d'Americ Vespuce dans Ramusio, tome I, p. 131; et de Paw, Recherches sur les Américains, part. I. Noort et Candisch, qui voyagèrent dans la même mer en 1600, y trouvèrent le même usage; mais ils disent qu'on pouvoit ôter le cylindre; et on leur raconta que cette infibulation avoit été imaginée par les femmes pour empêcher la pédérastie, (Histoire générale des voyages, tome X, p. 357). Il faut que la mode en soit passée, car les navigateurs modernes n'en parlent point,*

Lorsque quelqu'un d'entre nous descendoit à terre, soit de jour soit de nuit, il trouvoit toujours des Indiens qui l'invitoient à manger et à boire. Ils ne donnent à tous leurs mêts qu'une demi-cuisson, et les salent extrêmement; ce qui les porte à boire beaucoup, et ils boivent fort souvent, en suçant avec des tuyaux de roseau le vin contenu dans les vases. Ils passent ordinairement cinq à six heures à table.

Dans cette île il y a plusieurs villages dont chacun a quelques personnages respectables qui en sont les chefs. Voici les noms des villages et de leurs chefs respectifs : Cingapola, ses chefs sont Cilaton, Ciguibucan, Cimaninga, Cimaticat, Cicanbul; — Mandani, qui a pour chef Aponoan; — Lalan, dont Teten est le chef; — Lalutan, qui a pour chef Japau; — Lubucin, dont Cilumai est le chef. Tous ces villages étoient sous notre obéissance, et nous payoient une espèce de tribut.

Près de l'île de Zubu il y en a une autre appelée Matan, qui a un port du même nom, où mouilloient nos vaisseaux. Le principal village de cette île s'appelle aussi Matan, dont Zula et Cilapulapu étoient les chefs. C'est dans cette île qu'étoit situé le village de Bulaia que nous brûlâmes.

Vendredi, 26 avril, Zula, un des chefs de

1531.

AVRIL.  
Hospitalité.

Villages et  
leurs chefs.

Matan.

1521.  
 AVRIL.  
 26.  
 Zulu se déclare contre Cilapulapu.

l'île de Matan, envoya au capitaine-général un de ses fils avec deux chèvres, en lui faisant dire que s'il ne lui envoyoit pas tout ce qu'il avoit promis, ce n'étoit pas sa faute, mais celle de l'autre chef appelé Cilapulapu, qui ne vouloit point reconnoître l'autorité du roi d'Espagne; que si cependant le capitaine vouloit seulement envoyer à son secours, la nuit suivante, une chaloupe avec des hommes armés, il s'engageoit à battre et à subjuger entièrement son rival.

Descente à Matan.

A ce message, le capitaine-général se détermina à y aller lui-même avec trois chaloupes. Nous le priâmes de ne pas y venir en personne; mais il nous répondit qu'en bon pasteur il ne devoit pas abandonner son troupeau.

Nous partîmes à minuit au nombre de soixante hommes armés de cuirasses et de casques. Le roi chrétien, le prince son gendre et plusieurs chefs de Zulu avec une quantité d'hommes armés nous suivirent dans vingt ou trente baïangais. Nous arrivâmes à Matan trois heures avant le jour. Le capitaine ne voulut pas attaquer alors; mais il envoya à terre le Maure dire à Cilapulapu et aux siens, que s'ils vouloient reconnoître la souveraineté du roi d'Espagne, obéir au roi chrétien de Zulu, et payer le tribut qu'on venoit de leur demander, ils seroient

regardés comme leurs amis; sans quoi ils apprendroient à connoître la force de nos lances. Les insulaires ne furent point épouvantés de nos menaces. Ils répondirent qu'ils avoient des lances aussi bien que nous, quoiqu'elles ne fussent que de roseaux pointus, et de pieux endurcis au feu. Ils demandèrent seulement à n'être pas attaqués pendant la nuit, parce qu'ils attendoient des renforts, et seroient alors en plus grand nombre: ce qu'ils dirent malicieusement, pour nous encourager à les attaquer tout de suite, dans l'espoir que nous tomberions dans des fossés qu'ils avoient creusés entre le bord de la mer et leurs maisons.

Nous attendîmes effectivement le jour. Nous sautâmes alors dans l'eau jusqu'aux cuisses, les chaloupes ne pouvant approcher de terre, à cause des rochers et des bas-fonds. Nous étions quarante-neuf en tout, ayant laissé onze personnes pour garder nos chaloupes. Il nous fallut marcher pendant quelque tems dans l'eau, avant de pouvoir gagner la terre.

Nous trouvâmes les insulaires au nombre de quinze cents, formés en trois bataillons, qui aussitôt se jetèrent sur nous avec un bruit horrible; deux de ces bataillons nous attaquèrent en flanc, et le troisième de front. Notre capitaine partagea alors sa troupe en deux pelotons. Les

—  
250.  
A V U I L L E,

27.  
Combat.

---

1621.  
AVRIL.

mousquetaires et les arbalettiers tirèrent de loin pendant une demi-heure sans faire le moindre mal aux ennemis ou du moins fort peu ; car, quoique les balles et les flèches pénétrassent dans leurs boucliers formés d'ais assez minces, et les blessassent même quelquefois aux bras, cela ne les arrêtoit point, parce que ces blessures ne leur donnoient pas une mort subite, comme ils se l'étoient imaginés ; ils devenoient même plus hardis et plus furieux. D'ailleurs, se fiant à la supériorité de leur nombre, ils nous jetoient des nuées de lances de roseaux, de pieux durcis au feu, de pierres et même de la terre ; de manière qu'il nous étoit fort difficile de nous défendre. Il y en avoit même qui lancèrent des pieux ferrés au bout contre notre capitaine-général, qui, pour les écarter et les intimider, ordonna à quelques-uns d'entre nous d'aller mettre le feu à leurs cases ; ce qu'ils exécutèrent sur-le-champ. La vue des flammes ne fit que les rendre plus féroces et plus acharnés ; quelques-uns même accoururent vers le lieu de l'incendie, qui consuma vingt à trente maisons, et tuèrent deux de nos gens sur la place. Leur nombre paroissoit augmenter, ainsi que l'impétuosité avec laquelle ils se jetoient sur nous. Une flèche empoisonnée vint percer la jambe du capitaine, qui ordonna aussitôt de

nous retirer lentement et en bon ordre ; mais la plus grande partie de nos gens prit précipitamment la fuite , de manière que nous restâmes à peine sept ou huit avec le capitaine.

1521.  
AVRIL

Les Indiens s'étant aperçus que leurs coups ne nous faisoient aucun mal quand ils étoient portés à notre tête ou à notre corps à cause de notre armure ; mais que nos jambes étoient sans défense, ils ne dirigèrent plus que vers nos jambes leurs flèches, leurs lances et leurs pierres, et cela en si grande quantité que nous ne pûmes y résister. Les bombardes que nous avions sur les chaloupes ne nous étoient d'aucune utilité , à cause que les bas-fonds ne permettoient pas de les approcher assez de nous. Nous nous retirâmes peu à peu en combattant toujours, et nous étions déjà à la distance d'une portée d'arbalète, ayant de l'eau jusqu'aux genoux , lorsque les insulaires , qui nous suivoient toujours de près , reprirent et nous jetèrent jusqu'à cinq ou six fois la même lance. Comme ils connoissoient notre capitaine, c'étoit principalement vers lui qu'ils dirigeoient leurs coups, de façon qu'ils firent sauter deux fois le casque de sa tête ; cependant il ne céda pas, et nous combattions en très-petit nombre à ses côtés. Ce combat si inégal dura près d'une heure. Un insulaire réussit enfin à pousser le bout de sa lance dans le front du

Mort de Magellan.

---

Mai.  
AVRIL.

capitaine, qui, irrité, le perça avec la sienne, qu'il lui laissa dans le corps. Il voulut alors tirer son épée, mais cela lui fut impossible à cause qu'il avoit le bras droit fortement blessé. Les Indiens, qui s'en apperçurent, se portèrent tous vers lui; et l'un d'entre eux lui assena un si grand coup de sabre sur la jambe gauche qu'il alla tomber sur le visage; au même instant les ennemis se jetèrent sur lui. C'est ainsi que périt notre guide, notre lumière et notre soutien. Lorsqu'il tomba, et qu'il se vit accablé par les ennemis, il se tourna plusieurs fois vers nous, pour voir si nous avions pu nous sauver. Comme il n'y avoit aucun d'entre nous qui ne fut blessé, et que nous nous trouvions tous hors d'état de le secourir ou de le venger, nous nous rendîmes sur-le-champ à nos chaloupes qui étoient sur le point de partir. C'est donc à notre capitaine que nous dûmes notre salut, parce qu'au moment où il périt tous les insulaires se portèrent vers l'endroit où il étoit tombé.

Le roi chrétien auroit pu nous secourir, et il l'auroit fait sans doute; mais le capitaine-général, loin de prévoir ce qui venoit d'arriver, lorsqu'il mit pied à terre avec ses gens, lui ordonna de ne point sortir de son balangai, et de rester simple spectateur de notre manière de combattre. Il pleura amèrement lorsqu'il le vit succomber.

Mais la gloire de Magellan survivra à sa mort. Il étoit orné de toutes les vertus ; il montra toujours une constance inébranlable au milieu de ses plus grandes adversités. En mer , il se condamnoit lui-même à de plus grandes privations que le reste de l'équipage. Versé plus qu'aucun autre dans la connoissance des cartes nautiques , il possédoit parfaitement l'art de la navigation , ainsi qu'il l'a prouvé en faisant le tour du monde qu'aucun autre n'avoit osé tenter avant lui (1).

Cette malheureuse bataille se donna le 27 avril 1521 , qui étoit un samedi , jour que le capitaine avoit choisi lui-même , parce qu'il l'avoit en dévotion particulière. Huit de nos gens et quatre Indiens baptisés périrent avec lui , et peu d'entre nous retournèrent à nos vaisseaux sans être blessés. Ceux qui étoient restés dans les chaloupes s'imaginèrent à la fin de nous protéger avec les bombardes ; mais la grande distance où ils étoient fut cause qu'elles nous firent plus de mal qu'à nos ennemis , qui cependant perdirent quinze hommes.

---

1521.  
 AVRIL.  
 Eloge de Magellan.

---

(1) Magellan n'avoit fait que la moitié du tour du globe ; mais Pigafetta dit avec raison qu'il l'avoit fait presque en entier , parce que les Portugais connoissoient très-bien le reste de la route des îles Moluques en Europe par le Cap de Bonne Espérance.

1521.  
**AVRIL.**  
 On refuse de  
 rendre le corps  
 du capitaine.

Dans l'après-midi, le roi chrétien, de notre consentement, envoya dire aux habitans de Matan, que s'ils vouloient nous rendre les corps de nos soldats tués, et particulièrement celui du capitaine-général, nous leur donnerions la quantité de marchandises qu'ils pourroient demander; mais ils répondirent que rien ne pourroit les engager à se défaire du corps d'un homme tel que notre chef, et qu'ils vouloient le garder comme un monument de leur victoire sur nous.

Gouverneurs  
 de l'escadre.

En apprenant la perte de notre capitaine, ceux qui étoient dans la ville pour trafiquer, firent sur-le-champ transporter toutes les marchandises sur les vaisseaux. Nous élûmes alors à sa place deux gouverneurs, qui furent Odoard Barbosa (1), Portugais, et Jean Serano, Espagnol.

Mécontentement de l'interprète.

Notre interprète, appelé Henri, qui étoit l'esclave de Magellan, ayant été légèrement blessé dans le combat, prit ce prétexte pour ne plus descendre à terre où il étoit nécessaire pour notre service, et passoit toute la journée dans

---

(1) Odoard Barbosa avoit déjà été aux Moluques par le Cap; il a donné une relation des Indes très-intéressante (Ramusio, tom. I, pag. 288). Un de ses compagnons a écrit aussi une petite relation de ce voyage (voyez notre *Introduction*, parag. XXIV).

l'oisiveté, étendu sur sa natte. Odoard Barbosa, gouverneur du vaisseau que montoit auparavant Magellan, le réprimanda fortement, et lui dit que, malgré la mort de son maître, il n'en étoit pas moins esclave, et qu'à notre retour en Espagne, il le rendroit à dona Béatrix, femme de Magellan; il le menaça ensuite de le faire fustiger avec des verges s'il ne se rendoit pas sur-le-champ à terre pour le service de l'escadre.

L'esclave se leva, et fit semblant de n'avoir pas fait attention aux injures et aux menaces du gouverneur. Etant descendu à terre, il se rendit chez le roi chrétien, à qui il dit que nous comptons partir sous peu; et que s'il vouloit suivre le conseil qu'il avoit à lui donner, il pourroit se rendre maître de tous nos vaisseaux et de toutes nos marchandises. Le roi l'écouta favorablement, et ils ourdirent ensemble une trahison. L'esclave revint ensuite à bord, et montra plus d'activité et d'intelligence qu'il n'avoit fait auparavant.

Le matin du mercredi, 1<sup>er</sup>. mai, le roi chrétien envoya dire aux gouverneurs, qu'il avoit préparé un présent de pierreries pour le roi d'Espagne, et que pour la leur remettre il les prioit de venir ce jour-là dîner chez lui avec quelques-uns de leur suite. Ils y allèrent en effet au nom-

1521.  
AVRIL.

Complot contre les Espagnols.

M A I.

1.  
Trahison.

CHAP.  
AL A L.

Soupons.

bre de vingt-quatre , parmi lesquels étoit notre astrologue , qui s'appeloit San-Martino de Séville. Je ne fus pas du nombre , à cause que j'avois le visage gonflé par la blessure d'une flèche empoisonnée qui m'avoit atteint au front. Jean Carvajo et le prévôt revinrent sur-le-champ aux vaisseaux , parce qu'ils soupçonnoient les Indiens de mauvaise foi ; ayant vu , disoient-ils , celui qui avoit été guéri miraculeusement conduire notre aumônier chez lui.

Massacre.

A peine eurent-ils achevé ces mots que nous entendîmes des cris et des plaintes. Ayant aussitôt levé les ancres , nous nous approchâmes avec les vaisseaux près du rivage , et tirâmes plusieurs coups de bombarde sur les maisons.

Jean Serano  
abandonné.

Nous vîmes alors Jean Serano qu'on conduisoit vers le bord de la mer , blessé et garotté. Il nous pria de ne plus tirer de bombarde , sans quoi on alloit , disoit-il , le massacrer. Nous lui demandâmes ce qu'étoient devenus ses compagnons et l'interprête ? il nous répondit que tous avoient été égorgés , excepté l'interprête qui s'étoit joint aux insulaires. Il nous conjura de le racheter par des marchandises ; mais Jean Carvajo , quoique son compère , joint à quelques autres , refusèrent de traiter de sa rançon , et ils ne permirent plus à nos chaloupes d'approcher de l'île ; parce que le commandement de l'escadre

leur appartenoit par la mort des deux gouverneurs. Jean Serano continuoit à implorer la pitié de son compère, en disant qu'il seroit massacré au moment que nous mettrions à la voile; et voyant enfin que ses plaintes étoient inutiles, il se livra aux imprécations, et pria Dieu qu'au jour du jugement universel il fit rendre compte de son ame à Jean Carvajo, son compère. Mais on ne l'écouta point; et nous partîmes, sans que nous ayons eu depuis aucune nouvelle de sa vie ou de sa mort.

1521.  
M A 1.

Départ de  
Zubu.

L'île de Zubu est grande: elle a un bon port, qui a deux entrées, l'une à l'ouest et l'autre à l'est-nord-est. Elle est par le 10° de latitude nord, et à 154° de longitude de la ligne de démarcation. C'est dans cette île que nous eûmes, avant la mort de Magellan, des renseignemens sur les îles Malucco (1).

(1) Dans le manuscrit de Pigafetta se trouve placé ici le vocabulaire des insulaires de Zubu que nous donnerons à la fin du voyage.

---



---

 LIVRE III.

*Départ de Zubu , jusqu'au départ des îles Malucco.*

---

1521.  
 M A I.  
 Ile de Bohol.  
 On brûle un  
 vaisseau.  
 Panilongon.

**N**ous quittâmes l'île de Zubu, et allâmes mouiller à la pointe d'une île qu'on appelle Bohol, distante de dix-huit lieues de Zubu; et voyant que nos équipages, diminués par tant de pertes, n'étoient pas assez nombreux pour les trois vaisseaux, nous nous déterminâmes à en brûler un (la Conception), après avoir transporté sur les deux autres tout ce qui pouvoit nous être utile. Nous mîmes alors le cap au sud-sud-ouest, et côtoyâmes une île appelée Panilongon, où les hommes sont noirs comme les Ethiopiens.

En poursuivant notre route, nous parvînmes

à une île qu'on appelle Butuan (1), où nous mouillâmes. Le roi de l'île vint sur notre vaisseau, et pour nous donner une preuve d'amitié et d'alliance, il se tira du sang de la main gauche, et en souilla sa poitrine et le bout de sa langue : nous fîmes la même cérémonie. Lorsqu'il quitta notre bord, j'allai seul avec lui pour voir l'île. Nous entrâmes dans une rivière (2) où nous rencontrâmes plusieurs pêcheurs, qui offrirent du poisson au roi, qui étoit nu comme tous les habitans de cette île et des îles voisines, n'ayant qu'un pagne d'étoffe pour couvrir ses parties sexuelles, et qu'il ôta aussi. Les principaux de l'île, qui étoient avec lui, en firent autant ; ensuite ils prirent les rames et voguèrent en chantant. Nous passâmes le long de plusieurs habitations situées sur le bord de la rivière, et à deux heures de la nuit nous arrivâmes à la maison du roi, qui se trouvoit à deux lieues de distance de notre mouillage.

En entrant dans la maison, on vint à notre rencontre avec des flambeaux faits de cannes et de feuilles de palmier roulées et pleines de la gomme appelée *anime*. Pendant qu'on préparoit notre souper, le roi avec deux de ses

1521.

M A 1.

Alliance avec le roi.

Pigafetta va seul avec lui.

Souper.

(1) Partie de Mindanao.

(2) Rivière qui forme la baie de Chipit.

1521.  
M A I.

Cuisson du riz

V. 15.

Tournée dans  
l'île.

chefs et deux de ses femmes assez jolies, vidèrent un grand vase plein de vin de palmier sans rien manger. On m'invita à boire comme eux ; mais je m'excusai en disant que j'avois déjà soupé, et je ne bus qu'une seule fois. En buvant ils faisoient la même cérémonie que le roi de Massana. On servit le souper, qui n'étoit composé que de riz et de poisson fort salé dans des jattes de porcelaine. Ils mangeoient le riz en guise de pain. Voici comment on fait cuire le riz : on met dans un pot de terre, semblable à nos marmites, une grande feuille qui couvre entièrement le dedans du vase ; ensuite on y jette l'eau et le riz, et on couvre le pot. On laisse bouillir le tout jusqu'à ce que le riz ait acquis la fermeté de notre pain, et on l'en tire par morceaux. C'est de cette même manière qu'on cuit le riz dans toutes les îles de ces parages.

Le souper étant fini, le roi fit apporter une natte de roseaux, avec une autre de palmier et un oreiller de feuilles. C'étoit mon lit, où je couchai avec un des chefs. Le roi alla coucher ailleurs avec ses deux femmes.

Le jour suivant, pendant qu'on préparoit le dîner, j'allai faire une tournée dans l'île ; j'entrai dans plusieurs cases, qui sont bâties comme celles des autres îles que nous avons visitées, et où je vis une quantité d'ustensiles d'or, mais

fort peu de vivres. Je me rendis chez le roi ; nous dînâmes avec du riz et du poisson.

Je réussis à faire comprendre par mes gestes au roi que je désirois de voir la reine. Il me fit signe que cela lui étoit agréable ; et nous nous acheminâmes vers la cîme d'une montagne où est la demeure de la reine. En entrant je lui fis ma révérence , qu'elle me rendit. Je m'assis auprès d'elle , tandis qu'elle étoit occupée à faire des nattes de palmier pour un lit. Toute sa maison étoit garnie de vases de porcelaine lesquels étoient appendus aux parois , ainsi que quatre timbales , dont l'une étoit fort grande , une autre moyenne et deux autres petites : la reine s'amusoit à en jouer. Il y avoit une quantité d'esclaves des deux sexes pour la servir. Nous prîmes congé , et retournâmes à la case du roi qui fit apporter un déjeûner de cannes à sucre.

Nous trouvâmes dans cette île des cochons , des chèvres , du riz , du gingembre , et tout ce que nous avons vu dans les autres. Ce qui y abonde néanmoins le plus , c'est l'or. On m'indiqua des vallons , et on me fit entendre par des gestes qu'il y avoit là plus d'or que nous n'avions de cheveux sur la tête ; mais que , n'ayant point de fer , il faudroit un grand travail pour l'exploiter , ce qu'ils refusent de faire.

Après midi , ayant demandé à me rendre aux

1521.

M A I.

Visite chez la reine.

Mines d'or.

1521.  
M A I.  
Position des  
malfaiteurs.

vaisseaux, le roi avec quelques-uns des principaux de l'île voulut m'y accompagner dans le même balangai. Pendant que nous descendions la rivière, je vis à la droite sur un monticule trois hommes pendus à un arbre. Ayant demandé ce que cela signifioit? on me répondit que c'étoient des malfaiteurs?

Cette partie de l'île, qui s'appelle Chipit, est une continuation de la même terre que Butuan et Calagan; elle passe au-dessus de Bohol, et confine à Massana (1). Le port en est assez bon. Elle est par le 8° de latitude nord, à 167° de longitude de la ligne de démarcation, et à cinquante lieues de Zubu. Au nord-ouest gît l'île de Lozon (2), qui en est distante de deux journées. Celle-ci est grande, et il y vient tous les ans six à huit jonques des peuples appelés Lequies (3) pour y commercer. Je parlerai ailleurs de Chipit.

Cagayan.

En partant de cette île, et courant à l'ouest-

(1) C'est l'île de Mindanao, que notre auteur écrit Maingdanao. Dans la carte de Bellin, comme dans celle de notre manuscrit, on voit les ports de Chipit, de Butuan et de Calagan. Elle s'étend au-delà de Bohol et avoisine avec sa pointe septentrionale à Massana.

(2) Luçon ou Manille.

(3) Dans la tab. III de Ramusio, on lit à l'ouest de Luçon (qu'il écrit Pozon): *Canali donde vengono gli Lequii.*

sud-ouest, nous allâmes mouiller à une île presque déserte. Les habitans, qui y sont en très-petit nombre, sont des Maures exilés d'une île qu'on appelle Burné (Bornéo). Ils vont nus comme ceux des autres îles, et sont armés de sarbacanes et de carquois pleins de flèches, et d'une herbe qui sert à les empoisonner. Ils ont aussi des poignards avec des manches garnis d'or et de pierres précieuses, des lances, des massues et de petites cuirasses faites de peau de buffle. Ils nous crurent des dieux ou des saints. Il y a dans cette île de grands arbres, mais peu de vivres. Elle est par le 7° 30' de latitude septentrionale, à quarante-trois lieues de Chipit; elle s'appelle Cagayan (1).

1521.  
J U I N.

De cette île, en suivant la même direction vers l'ouest-sud-ouest, nous arrivâmes à une grande île que nous trouvâmes bien pourvue de toutes sortes de vivres; ce qui fut un grand bonheur pour nous; car nous étions si affamés et si mal approvisionnés, que nous nous vîmes plusieurs fois sur le point d'abandonner nos vaisseaux, et de nous établir sur quelque terre pour y terminer nos jours. Cette île, qui s'ap-

Disette de  
l'équ page.

(1) Dans la tab. XVII d'Urbain Monti, l'île de Cagayan, entourée de petites îles, est marquée sur la même direction. Elle est également environnée d'îles dans l'atlas de Robert.

1521.  
J U I N.  
Abondance  
de l'île.

pelle Palaoan (1), nous fournit des cochons, des chèvres, des poules, des bananes de plusieurs espèces dont quelques-unes d'une coudée de long et grosses comme le bras; d'autres n'avoient qu'un palme de longueur, et d'autres étoient plus petites encore: ces dernières étoient les meilleures. Ils ont aussi des noix de coco, des cannes à sucre et des racines semblables à des navets. Ils font cuire le riz sous le feu dans des cannes ou des vases de bois; de cette manière il se conserve plus long-tems que celui qu'on fait cuire dans des marmittes. Du même riz on tire, au moyen d'une espèce d'alembic, un vin plus fort et meilleur que le vin de palmier. En un mot, cette île fut pour nous une

(1) Sur les anciennes cartes, Palaoan est au nord-ouest de Manille; par conséquent cette île ne se trouvoit pas sur la route de notre voyageur, car Manille est au nord-nord-est de Cagayan. Sur cette route se trouve l'île de Paragua ou Paragoia; et je lis Palaoan sur un globe de quatre pieds de diamètre appartenant à la famille Cusani, chez laquelle j'ai le bonheur de vivre depuis près de trente ans; et je saisis avec empressement cette occasion pour lui en témoigner publiquement ma reconnoissance. Ce globe, de même qu'un pareil globe céleste, ont été faits vers le milieu du dix-septième siècle par le père Sylvestre Amangio Moroncelli di Fabriano, moine célestin. Dans la carte jointe au voyage de Macartney, on lit près de cette île *Palawan or Paragua*; ce qui prouve que Palaoan et Paragua ou Paragoia ne sont que le même nom, ou deux noms différens de la même île.

terre promise. Elle est par le 9° 20' de latitude septentrionale et à 171° 20' de longitude de la ligne de démarcation.

=====

1521.  
J U I N.

Nous nous présentâmes au roi qui contracta alliance et amitié avec nous ; et pour nous en donner l'assurance, il demanda un de nos couteaux qui lui servit à tirer du sang de sa poitrine, avec lequel il se toucha le front et la langue. Nous répétâmes la même cérémonie.

Alliance avec le roi.

Les habitans de Palaoan vont nus comme tous ces peuples ; mais ils aiment à s'orner de bagues, de chaînettes de laiton et de grelots. Ce qui leur plait néanmoins le plus est le fil d'archal, auquel ils attachent leurs hameçons.

Usages.

Presque tous cultivent leurs propres champs. Ils ont des sarbacanes et de grosses flèches de bois, longues de plus d'un palme, et garnies d'un harpon : quelques-unes ont la pointe d'une arête de poisson, et d'autres de roseau empoisonnée avec une certaine herbe : ces flèches ne sont pas garnies de plumes par le haut-bout, mais d'un bois fort mou et fort léger. Au bout des sarbacanes ils attachent un fer, et quand ils n'ont plus de flèches, ils se servent de la sarbacane en forme de lance.

Armes.

Ils ont aussi d'assez grands coqs domestiques qu'ils ne mangent pas par une espèce de superstition ; mais ils les entretiennent pour les faire

Combat de coqs.

1521.  
JULIET.  
combattre entre eux : à cette occasion on fait des gageures et on propose des prix pour les propriétaires des coqs vainqueurs.

De Palaoan , dirigeant au sud-ouest , après avoir parcouru dix lieues , nous reconnûmes une autre île. En longeant sa côte , elle nous parut monter (1). Nous la côtoyâmes pendant l'espace de cinquante lieues au moins (2), avant de trouver un mouillage. A peine y eûmes-nous jeté l'ancre qu'il s'éleva une tempête , le ciel s'obscurcit , et nous vîmes le feu de Saint-Elme attaché à nos mâts.

9.  
Ambassade  
du roi.

Présens

Le jour suivant , le roi envoya aux vaisseaux une assez belle pirogue dont la proue et la poupe étoient ornées d'or. La proue portoit un pavillon blanc et bleu , avec une touffe de plumes de paon au bout du bâton. Il y avoit dans cette pirogue des joueurs de cornemuse et de tambour , et plusieurs autres personnes. La pirogue , qui est une espèce de fuste ou de galère , étoit suivie de deux *almadies* , qui sont des bateaux de pêcheurs. Huit des principaux vieillards de l'île , qui étoient dans la pirogue , montèrent sur notre

(1) C'est-à-dire , aller contre le fil de l'eau , à cause des courans.

(2) Fabre marque dix lieues et Ramusio dit cinq lieues ; notre manuscrit porte clairement cinquante , et c'est-là aussi la véritable distance.

bord et s'assirent sur un tapis qu'on leur avoit préparé dans le gaillard d'arrière, où ils nous présentèrent un vase de bois rempli de bétel et d'arec, racines qu'ils mâchent continuellement, avec des fleurs d'orange et de jasmin; le tout étoit couvert d'un drap de soie jaune. Ils nous donnèrent aussi deux cages pleines de poules, deux chèvres, trois vases de vin de riz distillé et des cannes à sucre. Ils firent le même présent à l'autre vaisseau; et après nous avoir embrassé, ils prirent congé de nous.

Le vin de riz est aussi clair que l'eau; mais si fort que plusieurs de notre équipage s'enivrèrent. Ils l'appellent *aracñ*.

Six jours après, le roi nous envoya trois autres pirogues fort ornées, qui vinrent au son des cornemuses, des timbales et des tambours, et firent le tour de nos vaisseaux. Les hommes nous saluèrent en ôtant leurs bonnets de toile, qui sont si petits qu'ils leur couvrent à peine le sommet de la tête. Nous leur rendîmes le salut avec nos bombarbes, mais sans être chargées de pierres. Ils nous apportoient plusieurs mets tous faits avec du riz, soit en morceaux oblongs et enveloppés dans des feuilles, soit de la forme conique d'un pain de sucre, soit en manière de gâteau avec des œufs et du miel.

Après nous avoir fait ces dons au nom du

1521.  
JUILLET.

15.  
Autres présents du roi.

1521.  
 JUILLET.

roi, ils nous dirent qu'il étoit bien satisfait de ce que nous fissions dans l'île notre provision d'eau et de bois, et que nous pouvions trafiquer autant qu'il nous plairoit avec les insulaires. A cette réponse, nous nous déterminâmes à aller au nombre de sept porter des présens au roi, à la reine et aux ministres. Le présent destiné au roi consistoit en un habit à la turque de velours vert, une chaise de velours violet, cinq brasses de drap rouge, un bonnet, une tasse de verre dorée, une autre tasse de verre avec son couvercle, un écritoire doré, et trois cahiers de papier; pour la reine, nous portâmes trois brasses de drap jaune, une paire de souliers argentés, et un étui d'argent plein d'épingles; pour le gouverneur ou ministre du roi, trois brasses de drap rouge, un bonnet et une tasse de verre dorée; pour le roi d'armes ou héraut, qui étoit venu avec la pirogue, un habit à la turque de drap rouge et vert, un bonnet et un cahier de papier; aux autres sept principaux personnages qui étoient venus avec lui, nous préparâmes aussi des présens, tels que quelques aunes de toile, un bonnet ou un cahier de papier. Quand tous les présens furent préparés, nous entrâmes dans l'une des trois pirogues.

Présens pour la cour.

Cérémonies.

Etant arrivés à la ville, il nous fallut rester deux heures dans la pirogue, pour attendre l'ar-

rivée de deux éléphants couverts de soie, et de douze hommes, dont chacun portoit un vase de porcelaine couvert de soie pour y placer les dons que nous allions présenter. Nous montâmes sur les éléphants, précédés par les douze hommes qui portoient nos dons dans leurs vases, et nous allâmes ainsi jusqu'à la maison du gouverneur, qui nous donna un souper de plusieurs mêts. Nous passâmes la nuit sur des matelas de coton doublés de soie, dans des draps de toile de Cambaie.

1521.  
JUILLET.

Lits.

Le jour suivant, nous passâmes la matinée sans rien faire dans la maison du gouverneur. A midi nous allâmes au palais du roi. Nous étions montés sur les mêmes éléphants et précédés par les hommes qui portoient les présens. Depuis la maison du gouverneur jusqu'au palais du roi, toutes les rues étoient gardées par des hommes armés de lances, d'épées et de massues, d'après un ordre particulier du roi.

16.

Nous entrâmes sur nos éléphants dans la cour du palais, où, ayant mis pied à terre, nous montâmes par un escalier, accompagnés du gouverneur et de quelques officiers; ensuite nous entrâmes dans un grand sallon plein de courtisans, que nous appellerions barons du royaume. Là nous nous assîmes sur un tapis, et les présens furent placés près de nous.

Palais du roi.

1521.  
JUILLET.

Au bout de ce sallon il y avoit une autre salle un peu moins grande tapissée de draps de soie, où l'on haussa deux rideaux de brocard qui nous permirent de voir deux fenêtres par lesquelles l'appartement se trouva éclairé. Nous y vîmes trois cents hommes de la garde du roi armés de poignards dont ils appuyoient la pointe sur leur cuisse. Au bout de cette salle il y avoit une grande porte fermée aussi par un rideau de brocard qu'on haussa également, et nous vîmes alors le roi assis devant une table avec un petit enfant, et mâchant du bétel. Derrière lui il n'y avoit que des femmes.

Roi de Bornéo

Manière de lui parler.

Alors un des courtisans nous avertit qu'il ne nous étoit pas permis de parler au roi ; mais que si nous avions quelque chose à lui faire savoir, nous pouvions nous adresser à lui, qui le diroit à un courtisan d'un rang supérieur, qui le diroit au frère du gouverneur qui étoit dans la petite salle, lequel au moyen d'une sarbacane placée dans un trou de la muraille exposeroit nos demandes à un des principaux officiers qui étoient auprès du roi, et qui les lui diroit.

Révérence et message.

Il nous avertit qu'il falloit que nous fissions trois révérences au roi, en élevant nos mains jointes au-dessus de nos têtes, et en levant tantôt un pied et tantôt l'autre. Ayant fait les trois révérences de la manière qu'on nous l'avoit in-

diqué, nous fîmes savoir au roi que nous appartenions au roi d'Espagne qui désiroit de vivre en paix avec lui, et ne demandoit autre chose que de pouvoir trafiquer dans son île.

1521.  
JUILLET.

Le roi nous fit répondre qu'il étoit charmé que le roi d'Espagne fut son ami, et que nous pouvions nous pourvoir dans ses états, d'eau et de bois, et y trafiquer à notre volonté.

Réponse du roi.

Nous lui offrîmes alors les présens que nous avions apportés pour lui; et à chaque chose qu'il recevoit il faisoit un petit mouvement de la tête. On donna à chacun de nous de la brocatelle, et des draps d'or et de soie, qu'on nous mettoit sur l'épaule gauche, ensuite on l'ôtoit pour le garder pour nous. On nous servit un déjeûné de clous de girofle et de cannelle; après quoi on laissa tomber tous les rideaux, et on ferma les fenêtres.

Présens donnés et reçus du roi.

Tous ceux qui étoient dans le palais du roi avoient autour de la ceinture des draps d'or pour couvrir les parties naturelles, des poignards avec des manches d'or garnis de perles et de pierreries, et plusieurs bagues aux doigts.

Luxe des courtisans.

Nous remontâmes sur les éléphants, et retournâmes à la maison du gouverneur. Sept hommes, portant les présens que le roi venoit de nous donner, marchaient devant nous; et lorsque nous y fûmes arrivés, on remit à cha-

=====  
 1521.  
 JUILLET. cun de nous le don du roi, en le plaçant sur notre épaule gauche comme on avoit fait auparavant. Nous donnâmes pour récompense deux couteaux à chacun des sept hommes qui nous avoient accompagné.

Nous vîmes ensuite arriver à la maison du gouverneur neuf hommes dont chacun portoit un plat de bois, sur chacun desquels il y avoit dix à onze jattes de porcelaine, contenant de la viande de différens animaux; c'est-à-dire, du veau, des chapons, des poules, des paons et autres, avec plusieurs espèces de poissons: il y avoit plus de trente mêts différens de viande seule.

Supper.

Nous soupâmes assis à terre sur une natte de palmier. A chaque morceau qu'on mangeoit il falloit boire, dans une tasse de porcelaine grande comme un œuf, de la liqueur extraite de riz distillé. Nous mangeâmes aussi du riz et d'autres mêts faits de sucre avec des cueillères d'or semblables aux nôtres.

Nous couchâmes dans le même endroit où nous avions passé la nuit précédente; et il y eut toujours deux flambeaux de cire blanche allumés sur deux candelabres d'argent, et deux grandes lampes garnies d'huile et à quatre mèches chacune. Deux hommes veillèrent pendant toute la nuit pour en avoir soin.

Le lendemain nous nous rendîmes au bord de la mer, où nous trouvâmes deux pirogues destinées à nous conduire à nos vaisseaux.

1521.  
JULLET.

La ville est bâtie dans la mer même, excepté la maison du roi, et de quelques principaux chefs. Elle contient vingt-cinq mille feux (1) ou familles. Les maisons sont construites de bois et portées sur de grosses poutres pour les garantir de l'eau. Lorsque la marée monte, les femmes qui vendent les denrées nécessaires traversent la ville dans des barques. Au-devant de la maison du roi il y a une grande muraille bâtie de grosses briques, avec des barbicanes en manière de forteresse, sur laquelle on voit cinquante-six bombardes de bronze, et six de fer : on en tira plusieurs coups pendant les deux jours que nous passâmes dans la ville.

17.  
Ville de Burné

Le roi, qui est Maure, s'appelle raja Siri-pada. Il est fort replet, et peut avoir environ quarante ans. Il n'est servi que par des femmes qui sont les filles des principaux habitans de l'île. Personne ne peut lui parler que par le moyen d'une sarbacane, comme nous avons été obligés de le faire. Il a dix scribes uniquement

---

(1) Ce nombre paroît exagéré. A présent elle n'a que deux à trois mille maisons. (*Histoire générale des voyages, tome XV, p. 158*).

occupés à écrire ce qui le concerne sur des écorces d'arbre très-minces qu'on appelle *chiritoles*.  
 1521.  
 JUILLET. Il ne sort jamais de son palais que pour aller à la chasse.

29. Le matin, 29 juillet, qui étoit un lundi, nous vîmes venir vers nos vaisseaux plus de cent pirogues, partagées en trois escadres, avec autant de *tungulis*, qui sont leurs petites barques.

Alarme. Comme nous craignions d'être attaqués par trahison, nous mîmes sur-le-champ à la voile, et cela avec tant d'empressement que nous fûmes obligés d'abandonner une ancre. Nos soupçons s'augmentèrent lorsque nous fîmes attention à plusieurs grandes embarcations, appelées jonques, qui étoient venues le jour précédent mouiller à l'arrière de nos vaisseaux; ce qui nous fit craindre d'être assaillis de tous côtés. Notre premier soin fut de nous délivrer des jonques contre lesquelles nous fîmes feu, de sorte que nous y tuâmes beaucoup de monde. Quatre jonques devinrent notre proie; les quatre autres se sauvèrent en allant échouer à terre. Dans l'une des jonques que nous prîmes étoit le fils du roi de l'île de Lozon, qui étoit capitaine-général du roi de Burné, et venoit de conquérir avec ces jonques une grande ville appelée Laoë (1), bâ-

Le fils du roi de Lozon fait prisonnier.

(1) Laoë n'est pas une ville, mais une petite île près de la

tie sur une pointe de l'île vers la grande Java. Dans cette expédition il avoit saccagé cette ville, parce que ses habitans préféroient d'obéir au roi Gentil de Java, plutôt qu'au roi Maure de Burné.

1521.  
JUILLET.

Jean Carvajo, notre pilote, sans nous en avertir, rendit la liberté à ce capitaine; y ayant été engagé, comme nous le sûmes par la suite, par une forte somme d'or qu'on lui avoit offert. Si nous eussions gardé ce capitaine, le roi Siripada nous auroit donné sans doute pour sa rançon tout ce que nous aurions voulu; car il s'étoit rendu formidable aux Gentils, qui sont ennemis du roi Maure.

Mis en liberté.

Dans le port où nous étions, il n'y a pas seulement la ville dont Siripada est le maître; mais il y en a une autre habitée par des Gentils, bâtie également dans la mer, et plus grande encore que celle des Maures. L'inimitié entre les deux peuples, est si grande qu'il ne se passe pas de jour sans qu'ils se livrent à des querelles et à des combats. Le roi des Gentils est aussi puissant que le roi des Maures; il n'est cependant pas si vain; et il paroît même qu'il seroit

Ville des Gentils.

---

pointe méridionale de Burné. Pigafetta n'y ayant point été, a sans doute mal compris ce qu'on lui avoit dit à cet égard.

facile d'introduire chez lui le christianisme (1).

1531.  
JUILLET.

Le roi Maure ayant été instruit de tout le mal que nous venions de faire à ses jonques, se hâta de nous faire savoir par un de nos gens qui s'étoient établis à terre pour trafiquer, que ce n'étoit pas contre nous que ses embarcations venoient; qu'elles ne faisoient que passer pour aller porter la guerre aux Gentils; et pour nous le prouver, ils nous montrèrent quelques têtes de ces derniers tués à la bataille. Alors nous fîmes dire au roi, que si cela étoit ainsi il n'avoit qu'à nous renvoyer les deux hommes qui étoient encore à terre avec nos marchandises, et le fils de Jean Carvajo; mais le roi ne voulut pas y consentir. Ainsi Carvajo fut puni par la perte de son fils (qui lui étoit né pendant qu'il étoit au Brésil), qu'il auroit sans doute recouvré en échange du capitaine-général qu'il délivra pour de l'or. Nous retînmes à bord seize hommes des principaux de l'île, et trois femmes que nous comptions conduire en Espagne, pour présenter ces dernières à la reine; mais Carvajo les garda pour lui-même.

Maures pris  
sonniers.

(1) Les Portugais y apportèrent le christianisme, qui s'y maintint jusqu'en 1590. (Sonnerat, *loco cit.*); où il dit aussi que les Maures ont forcé les Gentils à abandonner le bord de la mer, et à se retirer dans les montagnes.

Les Maures vont nus comme tous les habitants de ces climats. Ils estiment sur-tout le vif-argent, qu'ils boivent, prétendant qu'il conserve la santé autant qu'il guérit les maladies. Ils adorent Mahomet et suivent sa loi. Par cette raison ils ne mangent point de porc. Ils se lavent le derrière avec la main gauche, dont ils ne se servent jamais pour manger, et n'urinent point debout, mais en s'accroupissant. Ils se lavent le visage de la main droite; mais ne se frottent jamais les dents avec les doigts. Ils sont circoncis comme les Juifs. Ils ne tuent ni chèvres, ni poulets, sans s'adresser auparavant au soleil. Ils coupent le bout des ailes aux poulets et la peau qu'elles ont sous les pieds, et ensuite ils les fendent en deux. Ils ne mangent d'aucun animal qu'il n'ait été tué par eux-mêmes.

1521.  
A O U T.

Usages et  
superstitions.

Cette île produit le camphre, espèce de baume qui suinte goutte à goutte d'entre l'écorce et le bois de l'arbre; ces gouttes sont petites comme les brins du son. Si on laisse le camphre exposé à l'air, il s'évapore insensiblement. L'arbre qui le produit est appelé *capor* (1). On

Productions  
de l'île.

(1) Le meilleur camphre nous vient encore actuellement de Bornéo. (*Histoire générale des voyages, loc. cit., p. 140*).

1521.  
A O U T.

y trouve aussi de la cannelle, du gingembre, des mirabolans, des oranges, des citrons, des cannes à sucre, des melons, des citrouilles, des radis, des oignons, etc. Parmi les animaux il y a des éléphants, des chevaux, des buffles, des cochons, des chèvres, des poules, des oies, des corbeaux et plusieurs autres espèces d'oiseaux.

Grosses perles du roi.

On dit que le roi de Burné a deux perles grosses comme des œufs de poule, et si parfaitement rondes, qu'étant posées sur une table bien unie ils ne peuvent jamais rester en repos. Quand nous lui apportâmes nos présents je lui fis connoître par mes gestes que je désirois beaucoup de les voir : il promit de nous les montrer ; mais nous ne les avons jamais vues. Quelques-uns des chefs me dirent qu'ils les connoissoient.

Trafic.

Les Maures de ce pays ont une monnoie de bronze et perforée pour l'enfiler. D'un côté elle porte quatre lettres qui sont les quatre caractères du grand roi de la Chine. On l'appelle *pici* (1). Dans notre trafic, on nous donnoit pour un *cathil* de vif-argent six jattes de porcelaine. Le *cathil* est un poids de deux livres. Pour un cahier de papier nous recevions da-

(1) Le *pici*, qu'aujourd'hui on appelle *pecia*, est la plus petite monnoie des Indes Orientales.

vantage encore. Le cathil de bronze nous valoit un petit vase de porcelaine ; et pour trois couteaux nous en recevions un plus grand : un *bahar* de cire pour cent soixante cathils de bronze. Le bahar est un poids de deux cents trois cathils. Pour quatre-vingt cathils un bahar de sel ; et pour quarante cathils un bahar d'*anime*, espèce de gomme dont on se sert pour goudronner les vaisseaux ; car dans cet pays il n'y a point de goudron. Vingt *tabils* font un cathil. Les marchandises qu'on recherche ici de préférence sont le cuivre, le vif-argent, le cinabre, le verre, les draps de laine, les toiles, mais sur-tout le fer et les lunettes.

Les jonques dont nous avons parlé sont leurs plus grandes embarcations. Voici comment elles sont construites : les œuvres vives, jusqu'à deux palmes des œuvres mortes, sont construites d'ais joints ensemble par des chevilles de bois ; et la construction en est assez bien faite. Dans la partie supérieure elles sont de très-gros roseaux qui saillissent en dehors de la jonque pour former contrepoids (1). Ces jonques portent une cargaison aussi forte que nos navires. Les mâts

1521.  
A O U T.

Jonques.

(1) C'est le balancier. Le texte ne dit pas que les roseaux, ou cannes de bambou, dépassent les bords de la jonque, mais il faut le croire, puisque notre auteur dit qu'ils y servent de contrepoids.

1521.  
A O U T.  
Porcelaine.

————— sont faits des mêmes roseaux , et les voiles d'écorce d'arbre.

Ayant vu à Burné beaucoup de porcelaine je voulus prendre aussi quelques renseignemens sur cet objet. On me dit qu'on la fait avec une espèce de terre très-blanche , qu'on laisse sous terre pendant un demi-siècle pour la raffiner; de sorte qu'ils ont un proverbe qui dit que le père s'enterre pour le fils. On prétend que si l'on met du poison dans un de ces vases de porcelaine , il se casse sur-le-champ.

L'île de Burné (Bornéo) est si grande que pour en faire le tour avec une embarcation , il faudroit y employer trois mois. Elle est située par le 5° 15' de latitude septentrionale et à 176° 40' de longitude de la ligne de démarcation (1).

Départ de  
Burné.

En partant de cette île nous retournâmes en arrière pour chercher un endroit propre à radouber nos vaisseaux , dont l'un avoit une forte voie d'eau; et l'autre, faute du pilote, avoit donné

---

(1) A cette latitude est la pointe septentrionale de Bornéo. La longitude n'est pas exacte comme on peut le voir dans la carte I. Le chevalier Pigafetta a bien eu soin de marquer dans le dessin de l'île de Bornéo son voyage à cinquante lieues de la pointe au port , et Laoë à la pointe méridionale de l'île. N'ayant pas entendu parler des autres pays , il a donné à l'île la forme d'un triangle , y ayant placé les deux villes situées sur la baie.

contre un bas-fonds près d'une île appelée Bi-balon (1); mais, grace à Dieu, nous le remîmes à flot. Nous courûmes aussi un autre grand danger : un matelot en mouchant une chandelle, jeta par inadvertence la mèche allumée dans une caisse de poudre à canon; mais il fut si prompt à l'en retirer, que la poudre ne prit point feu.

1521.  
A O U T.  
Dangers.

Chemin faisant nous vîmes quatre pirogues. Nous en prîmes une chargée de noix de coco destiné pour Burné; mais l'équipage s'en sauva dans une petite île. Les trois autres pirogues nous évitèrent en se retirant derrière d'autres flots.

Prise d'une pirogue.

Entre le cap nord de Burné et l'île de Cimbonbon, par le 8° 7' de latitude septentrionale, nous trouvâmes un port fort commode pour radouber nos vaisseaux; mais, comme nous manquions de plusieurs choses nécessaires à cet objet, nous fûmes obligés d'y employer quarante-deux jours. Chacun de nous travailloit de son mieux, l'un d'une manière et l'autre d'une autre. Ce qui nous coutoit le plus de peine, c'étoit d'aller chercher le bois dans les forêts, parce que tout le terrain étoit couvert

Cimbonbon.

Radoub de nos vaisseaux.

(1) Aujourd'hui on l'appelle Balaba.

de ronces et d'arbustes épineux, et que nous étions tous pieds nus.

1521.  
A O U T.  
Sangliers.

Il y a dans cette île de très-grands sangliers. Nous en tuâmes un pendant qu'il passoit à la nage d'une île à l'autre. Sa tête avoit deux palmes et demi de longueur, avec de très-grosses défenses (1). On y trouve aussi des crocodiles qui habitent également et la terre et la mer; des huîtres, des coquillages de toutes les espèces, et de fort grandes tortues. Nous en primes deux, dont la chair seule de l'une pesoit vingt-six livres, et celle de l'autre quarante-quatre livres. Nous primes aussi un poisson dont la tête, qui ressembloit à celle du cochon, avoit deux cornes; son corps étoit revêtu d'une substance osseuse; il avoit sur le dos une espèce de selle, mais il n'étoit pas bien grand.

Crocodiles.

Grandes tortues.

Feuilles animées.

Ce que j'ai trouvé de plus étrange, ce sont des arbres dont les feuilles qui tombent sont animées. Ces feuilles ressemblent à celles du mûrier, si ce n'est qu'elles sont moins longues; leur pétiole est court et pointu; et près du pé-

(1) C'est le babi-rousa (*sus-babirussa*, Linn.) qui a la propriété de nager, et dont le grouin allongé est armé de longues défenses. Voyez la description de cet animal dans le *Voyage par le Cap de Bonne-Espérance et Batavia à Samarang, à Macassar, à Amboine et à Surate*; par Stavorinus, tome I, p. 254, où on en trouve aussi la figure.

tiolle d'un côté et de l'autre elles ont deux pieds. Si on les touche, elles s'échappent; mais elles ne rendent point de sang quand on les écrase. J'en ai gardé une dans une boîte pendant neuf jours: quand j'ouvrais la boîte, la feuille s'y promenoit tout à l'entour: je suis d'opinion qu'elles vivent d'air (1).

En quittant cette île, c'est-à-dire, le port, nous rencontrâmes une jonque qui venoit de Burné. Nous lui fîmes signal d'amener; mais n'ayant pas voulu obéir nous la poursuivîmes, la primes, et la pillâmes. Elle portoit le gouverneur de Pulaoan avec un de ses fils et son frère, que nous contraignîmes à payer pour rançon, dans l'espace de sept jours, quatre cents mesures de riz, vingt cochons, un pareil nombre de chèvres et cent cinquante poules. Non-seulement il nous donna tout ce que nous demandions, mais il y ajouta de son propre mou-

1521.  
SEPTEMBRE.

Prise du gouverneur de Pulaoan.

(1) D'autres voyageurs ont vu de semblables feuilles, et les ont mieux examinées. Quelques-uns ont cru que ces feuilles étoient mues par un insecte qui s'y étoit logé. (*Histoire générale des voyages, tome XV, p. 58*); d'autres ont remarqué que ce ne sont pas des feuilles, mais une espèce de sauterelles couvertes de quatre ailes de forme ovale, et d'environ trois pouces de longueur dont les ailes supérieures sont tellement repliées l'une sur l'autre qu'elles semblent former exactement une feuille brune avec ses fibres. (*Stedman, Voyage à Surinam, tome II, p. 261*);

1521.  
SEPTEMBRE.

vement des noix de coco, des bananes, des cannes à sucre et des vases pleins de vin de palmier. Pour répondre à sa générosité nous lui rendîmes une partie de ses poignards et de ses fusils, et lui donnâmes un étendart, un habit de damas jaune et quinze brasses de toile. A son fils nous fîmes présent d'un manteau de drap bleu, etc. Son frère reçut un habit de drap vert. Nous fîmes aussi des dons aux gens qui étoient avec eux, de manière que nous nous séparâmes bons amis.

Cagayan et  
Chipit.

Nous rebroussâmes chemin pour repasser entre l'île de Cagayan et le port de Chipit, en courant à l'est quart sud-est, pour aller chercher les îles Malucco. Nous passâmes près de certains îlots où nous vîmes la mer couverte d'herbes, quoiqu'il y eut une grande profondeur : il nous sembloit être dans d'autres parages (1).

En laissant Chipit à l'est, nous reconnûmes à l'ouest les deux îles de Zolo (2) et Taghima (3), où, à ce qu'on nous dit, l'on pêche les plus belles perles. C'est là qu'on a trouvé

(1) Stedmar, à peu près à la même latitude, trouva la mer couverte d'herbes dans l'Océan Atlantique. ( *Tome III, p. 211* ).

(2) Bellin l'appelle *Jolo*, et Cook *Sooloo*.

(3) A présent on l'appelle *Basilan*.

celles du roi de Burné dont j'ai parlé : voici comment il réussit à s'en rendre maître. Ce roi avoit épousé une fille du roi de Zolo , qui lui dit un jour que son père possédoit ces deux grosses perles. L'envie prit au roi de Burné de les avoir , et dans une nuit il partit avec cinq cents embarcations pleines d'hommes armés, se saisit du roi de Zolo , son beau-père et de deux de ses fils ; il ne leur rendit la liberté qu'à condition qu'on lui donneroit les deux perles en question.

1521.  
SEPTEMBRE.  
Perles du roi  
de Zolo.

Continuant de cingler à l'est quart nord-est, nous longeâmes deux habitations appelées Cavit et Subanin, et passâmes près d'une île également habitée qu'on nomme Monoripa , à dix lieues des flots dont je viens de parler. Les habitans de cette île n'ont point de maisons ; ils vivent toujours sur leurs barques.

Cavit, Subanin, Monoripa.

Les villages de Cavit et Subanin sont dans les îles de Butuan et de Calagan , où croît la meilleure cannelle. Si nous avions pu nous y arrêter quelque tems , nous en aurions chargé le vaisseau ; mais nous ne voulûmes pas perdre de tems pour profiter du vent ; car nous devions doubler une pointe et dépasser quelques petites îles qui l'entourent. Chemin faisant , nous vîmes des insulaires qui s'approchèrent de nous, et nous donnèrent dix-sept livres de can-

Butuan, Calagan.

1521.  
OCTOBRE.  
Cannellier.

---

nelle pour deux grands couteaux que nous avons pris au gouverneur de Pulaoan.

Ayant vu le cannellier, je puis en donner la description. Il est haut de cinq à six pieds, et n'a que l'épaisseur d'un doigt. Il n'a jamais au-delà de trois à quatre branches : sa feuille ressemble à celle du laurier : la cannelle dont nous faisons usage n'est que son écorce, qu'on récolte deux fois par an. Le bois même et les feuilles vertes ont le même goût que l'écorce. On l'appelle *cainmana* (d'où est venu le nom de *cinnamomum*), parce que *cain* signifie bois, et *mana* doux.

Maingalanao.

Prise d'un bignadai.

Ayant mis le cap au nord-est, nous nous rendîmes à une ville appelée Maingdanao (1), située dans la même île où sont Butuan et Calagan, pour y prendre une connoissance exacte de la position des îles Malucco. Ayant rencontré dans notre route un *bignadai*, barque qui ressemble à une pirogue, nous nous déterminâmes à le prendre ; mais comme ce ne fut pas sans trouver quelque résistance, nous tuâmes sept hommes des dix-huit qui formoient l'équipage du bignadai. Ils étoient mieux faits et plus robustes que tous ceux que nous avons

---

(1) Maingdanao est la même que Mindanao, ville située près d'un lac qui porte le même nom que l'île.

vus jusqu'alors. C'étoient des chefs de Maing-danao, parmi lesquels il y avoit le frère du roi, qui nous assura qu'il savoit très-bien la position des îles Malucco.

1521.  
OCTOBRE.

Sur son rapport nous changeâmes de course, et mîmes le cap au sud-est. Nous étions alors par le 6° 7' de latitude nord, et à trente lieues de distance de Cavit.

On nous dit qu'à un cap de cette île, près d'une rivière, il y a des hommes vélus, grands guerriers, et sur-tout grands archers. Ils ont des dagues d'un palme de largeur; et lorsqu'ils prennent quelque ennemi, ils leur mangent le cœur tout cru, avec du jus d'orange ou de citron. On les appelle Bénéaians (1).

Bénéaians, anthropophages

Nous rencontrâmes sur notre route au sud-est quatre îles appelées Ciboco, Biraham-Batolach, Sarangani et Candigar (2). Le samedi, 26 octobre, à l'entrée de la nuit, en côtoyant l'île de Biraham-Batolach, nous essuyâmes une

Ciboco, etc.

26.

(1) Bénéaians, cap septentrional de l'île qui porte le même nom.

(2) Dans la carte de Bellin je ne trouve ici que deux îles, dont l'une est appelée Saranga. Sarangani est nommée dans la note des quatre-vingt-deux îles, qui en 1682 appartenoient au roi de Ternate. (*Histoire générale des voyages, tome XI, p. 17, éd. de Hollande*). Cette île offre un mouillage excellent pour ravitailler les vaisseaux. (*Ibid.*, p. 18).

bourrasque , pendant laquelle nous amenâmes toutes nos voiles , et priâmes Dieu de nous sauver. Alors nous vîmes au bout des mâts nos trois saints qui dissipèrent l'obscurité. Ils s'y tinrent pendant plus de deux heures , Saint-Elme sur le mât du milieu , Saint-Nicolas sur le mât de misaine , et Sainte-Claire sur celui de trinquet. En reconnaissance de la grace qu'ils venoient de nous accorder , nous promîmes à chacun d'eux un esclave , et leur fîmes aussi une offrande.

1521.  
OCTOBRE.  
Orage.  
Lumières é-  
lectriques.

Dévotion à  
Saint-Elme.

Sarangani.

En poursuivant notre route nous entrâmes dans un port qui est au milieu de l'île de Sarangani , vers Candigar ; nous y mouillâmes près d'une habitation de Sarangani , où il y a beaucoup de perles et d'or. Ce port est par le 5° 9' , à cinquante lieues de Cavit. Les habitans sont des Gentils , et vont nus comme les autres peuples de ces parages.

28.

Nous nous y arrêtâmes un jour , et y prîmes par force deux pilotes pour nous conduire aux îles Malucco. Selon leur avis nous courumes au sud-sud-ouest , et passâmes au milieu de huit îles en partie habitées et en partie désertes , qui forment une espèce de rue. Voici leurs noms : Cheava , Caviao , Cabiao , Camanuca , Cabaluzao , Cheai , Lipan et Nuza ; au bout desquelles nous nous trouvâmes vis-à-vis d'une île as-

Cheava, Ca-  
viao , etc.

sez belle (1); mais ayant le vent contraire nous nous ne pûmes jamais en doubler la pointe, de manière que pendant toute la nuit nous fûmes obligés de faire des bordées. C'est à cette occasion que les prisonniers que nous avons faits à Sarangani sautèrent du vaisseau et se sauvèrent à la nage avec le frère du roi de Mandanao; mais nous apprîmes par la suite que son fils, n'ayant pu se tenir sur le dos de son père, s'étoit noyé.

Voyant l'impossibilité de doubler la pointe de la grande île, nous la passâmes sous le vent près de plusieurs petites îles. Cette grande île, qui s'appelle Sanghir, a quatre rois dont voici les noms : raja Matandatu, raja Laga, raja Bapti et raja Parabu. Elle est par le 3° 30' de latitude septentrionale, et à vingt-sept lieues de Sarangani.

Continuant de courir toujours dans la même direction, nous passâmes auprès de cinq îles, appelées Chéoma, Carachita, Para, Zanga-

1521.  
OCTOBRE.  
Nos captifs  
se sauvent à la  
nage.

Sanghir.  
NOVEMBRE.

Chéoma, Carachita, etc.

(1) Les îles dont il est mention ici appartiennent à ce groupe, où les géographes modernes placent Kararotan, Linop et Cabrocana, après lesquelles on trouve Sanghir, qui est l'île assez belle dont parle l'auteur. Au sud-sud-ouest de cette île il y a plusieurs îlots dont Pigafetta parle plus bas. Cabriou, Cabalousu, Limpang et Noussa sont nommées dans la note des îles qui appartenoient en 1682 au roi de Ternate.

1521.  
NOVEMBRE. lura, Ciau (1), dont la dernière est distante de dix lieues de Sanghir. On y voit une montagne assez étendue, mais de peu d'élevation. Son roi s'appelle raja Ponto.

Paghinzara. Nous vîmes à l'île de Paghinzara (2), où l'on voit trois hautes montagnes : son roi s'appelle raja Babintan. A douze lieues à l'est de Paghinzara, nous trouvâmes, outre Talaut, deux petites îles habitées, Zoar et Mean (3).

6. Mercredi, le 6 de novembre, ayant dépassé ces îles, nous en reconnûmes quatre autres assez hautes, à quatorze lieues vers l'est. Le pilote que nous avons pris à Sarangani, nous dit que c'étoient les îles Malucco. Nous rendîmes alors grâces à Dieu, et en signe de joie nous fîmes une décharge de toute notre artillerie; et on ne sera pas étonné de la grande joie que nous éprouvâmes à la vue de ces îles, quand on considérera qu'il y avoit vingt-sept mois moins deux jours que nous courions les

Vue des îles Malucco.

7.

(1) Dans l'atlas de Robert il y a ici plusieurs petites îles, parmi lesquelles Regalarda et Siapi, noms qui ont quelque ressemblance avec Zangalura et Ciau ou Siau. Sonnerat parle aussi de cette dernière. Dans la note des îles du roi de Ternate on lit, Karkitang, Para, Sangalouhan, Siau.

(2) Paghinzara, Talaut et Mahono sont dans la même note.

(3) Zoar et Mean sont à l'endroit où Robert a placé Saranbal et Meyan.

mers, et que nous avons visité une infinité d'îles, toujours en cherchant les Malucco.

Les Portugais ont débité que les îles Malucco sont placées au milieu d'une mer impraticable à cause des bas-fonds qu'on rencontre partout, et de l'atmosphère nébuleuse et couverte de brouillards; cependant nous avons trouvé le contraire, et jamais nous n'eûmes moins de cent brasses d'eau jusqu'aux Malucco mêmes.

Le vendredi, 8 du mois de novembre, trois heures avant le coucher du soleil, nous entrâmes dans le port d'une île appelée Tadore (1). Nous allâmes mouiller près de la terre par vingt brasses d'eau, et déchargeâmes toute notre artillerie.

Le lendemain le roi vint dans une pirogue, et fit le tour de nos vaisseaux. Nous allâmes à sa rencontre avec nos chaloupes pour lui témoigner notre reconnaissance: il nous fit entrer dans sa pirogue, où nous nous plaçâmes auprès de lui. Il étoit assis sous un parasol de soie qui le couvroit entièrement. Devant lui se tenoit un de ses fils qui portoit le sceptre royal; deux hommes tenant chacun un vase d'or plein d'eau pour laver ses mains, et deux autres avec

---

1521.

NOVEMBRE.  
Imposture  
des Portugais

8.

Arrivée à  
Tadore.

9.

Visite du roi.

---

(1) Maintenant Tidor.

deux petits coffrets dorés remplis de *betre* (bétel).

1521.

NOVEMBRE.

Il nous complimenta sur notre arrivée , en nous disant que depuis long-tems il avoit rêvé que quelques navires devoient venir des pays lointains à Malucco ; et que pour s'assurer si ce rêve étoit véritable , il avoit examiné la lune , où il avoit remarqué que ces vaisseaux arrivoient effectivement , et que c'étoit nous qu'il attendoit.

Il monta ensuite sur nos vaisseaux , et nous lui baisâmes tous la main. On le conduisit vers le gaillard d'arrière , où , pour ne pas être obligé de se baisser , il ne voulut entrer que par l'ouverture d'en haut. Là nous le fîmes asseoir sur une chaise de velours rouge , et lui endossâmes une veste à la turque de velours jaune , et pour lui témoigner mieux notre respect , nous nous assîmes à terre vis-à-vis de lui.

Accueil du roi

Lorsqu'il eut appris qui nous étions , et quel étoit le but de notre voyage , il nous dit que lui , et tous ses peuples seroient bien contents d'être les amis et les vassaux du roi d'Espagne ; qu'il nous recevrait dans son île comme ses propres enfans ; que nous pouvions descendre à terre y demeurer comme dans nos propres maisons ; et que , pour l'amour du roi notre souverain , il vouloit que dorénavant son île ne por-

tât plus le nom de Tadore , mais celui de Cas-  
tille.

Nous lui fîmes alors présent de la chaise sur laquelle il étoit assis , et de l'habit que nous lui avions endossé. Nous lui donnâmes aussi une pièce de drap fin , quatre brasses d'écarlate , une veste de brocard , un drap de damas jaune , d'autres draps indiens tissus en or et soie , une pièce de toile de Cambaie très-blanche , deux bonnets , six fils de verroterie , douze couteaux , trois grands miroirs , six ciseaux , six peignes , quelques tasses de verre dorées , et autres choses. Nous offrîmes à son fils un drap indien d'or et de soie , un grand miroir , un bonnet et deux couteaux. Chacun des neuf principaux personnages qui l'accompagnoient reçut un drap de soie , un bonnet et deux couteaux. Nous fîmes aussi quelques dons à tous les autres qui se trouvoient à sa suite , tels qu'un bonnet , un couteau , etc. , jusqu'à ce que le roi nous eut averti de ne plus rien donner. Il dit qu'il étoit fâché de n'avoir rien à présenter au roi d'Espagne qui fut digne de lui ; mais qu'il ne pouvoit offrir que sa personne. Il nous conseilla d'approcher avec nos vaisseaux des habitations , et que si quelqu'un des siens osoit , pendant la nuit , tenter de venir nous voler , nous n'avions qu'à le tuer à coups de fusil.

1521.

NOVEMBRE.  
Présens faits  
au roi.

Après cela il partit fort satisfait de nous ; mais il ne voulut jamais incliner la tête , malgré toutes les révérences que nous fîmes. A son départ nous déchargeâmes toute notre artillerie.

1521.  
NOVEMBRE.

Vêtement du  
roi.

Ce roi est Maure , c'est-à-dire , Arabe , âgé à peu près de quarante-cinq ans , assez bien fait , et d'une belle physionomie. Ses vêtemens consistoient en une chemise très-fine dont les manches étoient brodées en or : une draperie lui descendoient de la ceinture jusqu'aux pieds ; un voile de soie couvroit sa tête , et sur ce voile il y avoit une guirlande de fleurs. Son nom est raja sultan Manzor. Il est grand astrologue.

10.  
Curiosité du  
roi.

Le 10 novembre , jour de dimanche , nous eûmes un nouvel entretien avec le roi , qui nous demanda quels étoient nos appointemens , et quelle ration le roi d'Espagne donnoit à chacun de nous ? Nous satisfîmes sa curiosité. Il nous pria aussi de lui donner un sceau du roi et un pavillon royal ; voulant , disoit-il , que son île , ainsi que celle de Tarenate (1) , où il se proposit de placer comme roi son neveu appelé Calanogapi , fussent dorénavant soumises au roi d'Espagne , pour l'honneur duquel il combatroit à l'avenir ; et que , si par malheur il étoit obligé de succomber sous ses ennemis , il

(1) Aujourd'hui Ternate.

passeroit en Espagne sur un de ses propres bâtimens, et emporteroit avec soi le sceau et le pavillon. Il nous pria ensuite de lui laisser quelques-uns d'entre nous, qui lui seroient bien plus chers que toutes nos marchandises; lesquelles, ajouta-t-il, ne lui rappelleroient pas aussi long-tems que nos personnes le souvenir du roi d'Espagne et le nôtre.

Voyant notre empressement à charger nos vaisseaux de clous de girofle, il nous dit que n'en ayant pas assez de secs dans son île pour notre besoin, il iroit en chercher à l'île de Bachian, où il espéroit en trouver la quantité qu'il nous faudroit.

Ce jour-là étant un dimanche, nous ne fîmes aucun achat. Le jour de fête pour ces insulaires est le vendredi.

Il vous sera agréable sans doute, monseigneur, d'avoir quelques détails sur les îles où croissent les girofliers. Il y en a cinq, Tarnate, Tadore, Mutir, Machian et Bachian (1).

1521.  
NOVEMBRE.

Détails sur  
les Malucco.

Gouverne-  
mens.

(1) On croyoit que les girofliers ne se trouvoient que dans ces cinq îles qu'on appelle proprement les Moluques; mais ensuite on les trouva aussi dans plusieurs autres îles, auxquelles, par cette raison, on étendit le nom des Moluques; de façon que sous ce nom on comprend aujourd'hui toutes les îles qui sont entre les Philippines et Java. Les Hollandois, pour avoir le commerce exclusif des clous de girofle, tâchèrent de détruire par la force,

1521.  
NOVEMBRE.

Tarenate (Ternate) est la principale. Le dernier roi dominoit presque entièrement sur les quatre autres. Tadore (Tidor), où nous étions alors, a son roi particulier. Mutir et Machian n'ont point de roi : leur gouvernement est populaire ; et lorsque les rois de Tarenate et de Tadore sont en guerre entre eux, ces deux républiques démocratiques fournissent des combattans aux deux partis. La dernière est Bachian, laquelle a de même son roi. Toute cette province où croît le girofle s'appelle Malucco (Moluques).

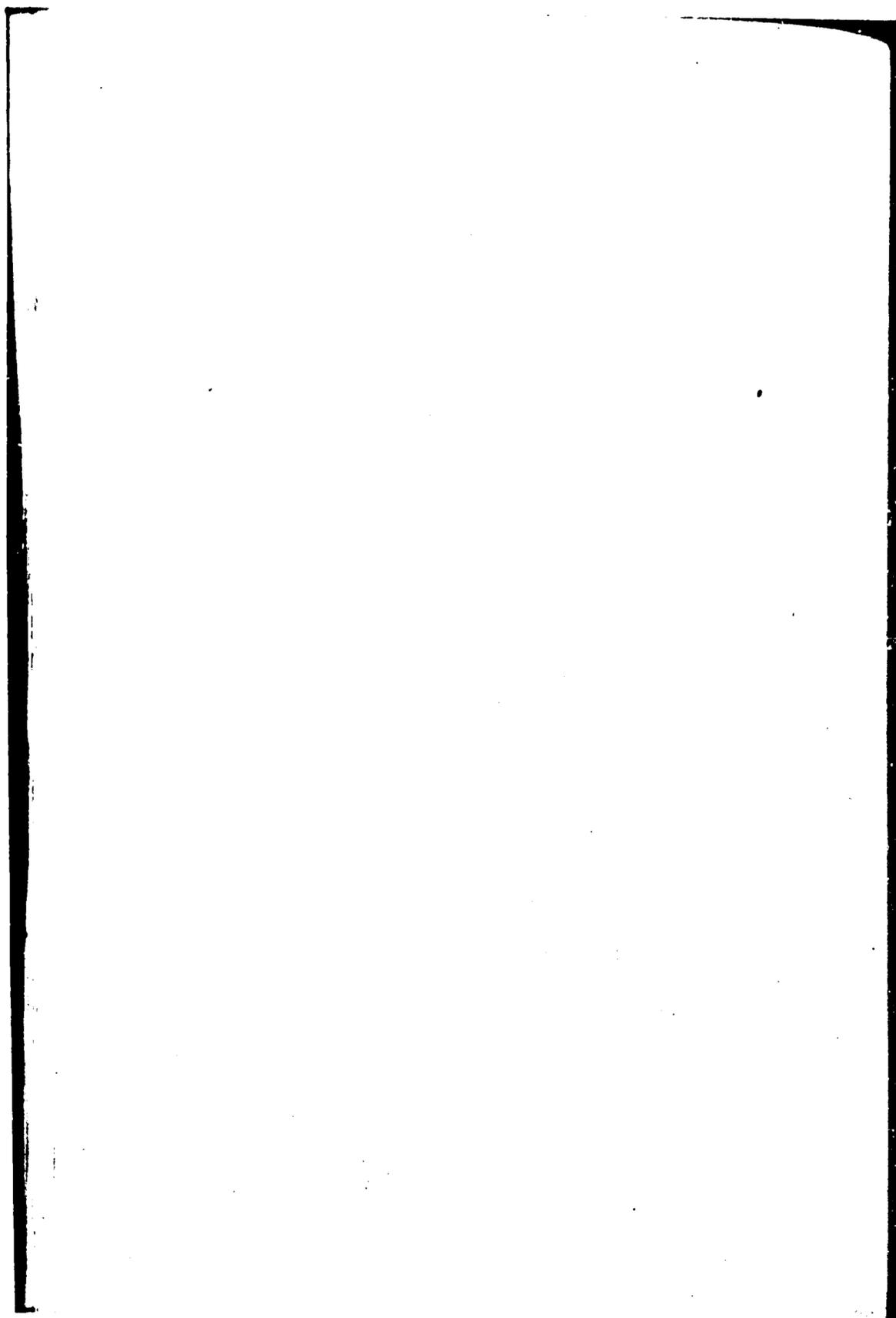
François Serano.

Lors de notre arrivée à Tadore, on nous dit que huit mois auparavant il y étoit mort un certain François Serano, Portugais. Il étoit capitaine-général du roi de Tarenate, qui étoit en guerre contre celui de Tadore ; qu'il contraignit à donner sa fille en mariage au roi de Tarenate, et en outre presque tous les enfans mâles des seigneurs de Tadore en ôtage. Par cet arrangement on parvint à établir la paix. De ce mariage naquit le petit-fils du roi de Tadore,

---

ou par artifice, tous les girofliers qui étoient hors de leur dépendance ; mais ils n'y réussirent pas. Après la révolution de France il y a eu bien de changemens aussi dans la mer du Sud. Pigafetta, qui a dessiné les îles Moluques de la manière qu'on le voit dans la carte IV enluminée, y a joint un arbre de girolier, qui n'y ressemble guère.





appelé Calanopagi, dont j'ai parlé. Cependant le roi de Tadore ne pardonna jamais sincèrement à François Serano, et fit serment de se venger de lui. En effet, quelques années après que Serano s'avisa un jour d'aller à Tadore pour acheter des clous de girofle, le roi lui fit prendre du poison préparé dans des feuilles de betre; de sorte qu'il n'y survécut que quatre jours. Le roi voulut le faire enterrer selon les usages du pays; mais trois domestiques chrétiens que Serano avoit conduits avec lui, s'y opposèrent. Serano laissa en mourant un fils et une fille encore enfans que lui avoit donnés une femme qu'il avoit épousée à Java. Tout son bien ne consistoit, pour ainsi dire, qu'en deux cents bahars de clous de girofle.

Serano avoit été grand ami, et même parent de notre malheureux capitaine-général; et ce fut lui qui le déterminâ à entreprendre ce voyage; car du tems que Magellan se trouvoit à Malaca, il avoit appris par des lettres de Serano qu'il étoit à Tadore, où il y avoit un commerce avantageux à faire. Magellan n'avoit pas perdu de vue ce que Serano lui avoit écrit, lorsque le feu roi de Portugal, Don Emanuel, refusa d'augmenter ses appointemens d'un seul teston (1)

1521.  
NOVEMBRE.

Meurt em;  
poisonné.

Il invite Ma-  
gellan à venir  
à Malucco.

(1) Le teston valoit un demi-ducat; et le ducat valoit un sequin.

1521.  
NOVEMBRE.  
Projet de  
Magellan.

par mois ; récompense qu'il croyoit bien mériter pour les services qu'il avoit rendus à la couronne. Pour s'en venger il vint en Espagne, et proposa à sa majesté l'empereur d'aller à Malucco par l'ouest, ce qu'il obtint.

Le roi de Tarenate empoisonné par sa fille.

Dix jours après la mort de Serano, le roi de Tarenate, appelé raja Abuleis (1), qui avoit épousé une fille au roi de Bachian, déclara la guerre à son gendre et le chassa de son île. Sa fille se rendit alors chez lui pour être médiatrice entre son père et son mari, et empoisonna son père, qui ne survécut que deux jours au poison. Il mourut en laissant neuf fils, dont voici les noms : Chechili-Momuli, Jadore-Vunghi, Chechilideroix, Cilimanzur, Cilipagi, Chialinchechilin, Cataravajecu, Serich et Calanogapi.

11.  
Visite de  
Chechilideroix.

Lundi, 11 novembre, Chechilideroix, un des fils du roi de Tarenate que nous venons de nommer, vint près de nos vaisseaux avec deux pirogues où il y avoit des joueurs de timbales. Il étoit vêtu d'un habit de velours rouge. Nous sûmes ensuite qu'il avoit avec lui la veuve et les fils de Serano. Cependant il n'osa pas venir à

(1) Lorsque Brito ou Breo fut envoyé comme gouverneur aux îles Moluques en 1511, le roi Abuleis régnoit à Ternate, et il est appelé raja Beglif.

notre bord, et nous n'osâmes pas non plus l'inviter à s'y rendre sans le consentement du roi de Tadore, son ennemi, dans le port duquel nous étions, et à qui nous fîmes demander si nous pouvions le recevoir? Il nous fit répondre que nous étions les maîtres de faire ce qui nous plairoit. Pendant cet intervalle Chechilideroix, voyant notre incertitude, eut quelques soupçons, et s'éloigna de nous; ce qui nous détermina à aller vers lui avec la chaloupe, et à lui faire présent d'une pièce de drap indien de soie et d'or, de quelques miroirs, ciseaux et couteaux, qu'il accepta d'assez mauvaise grâce, et il partit ensuite.

Il avoit avec lui un Indien qui s'étoit fait chrétien, appelé Manuel, domestique de Pierre Alphonse de Lorosa, qui, après la mort de Serano, étoit venu de Bandan à Tarenate. Ce Manuel, qui parloit la langue portugaise, vint sur notre vaisseau, et nous dit que les fils du roi de Tarenate, quoiqu'ennemis du roi de Tadore, étoient fort disposés à abandonner le Portugal pour s'attacher à l'Espagne. Nous écrivîmes par son moyen une lettre à de Lorosa pour l'inviter à venir à notre bord sans avoir la moindre crainte à notre égard. Nous verrons par la suite qu'il se rendit à notre invitation.

En m'informant des usages du pays, j'ap-

1521.  
NOVEMBRE.

Manuel.

Pierre - Alphonse de Lorosa.

1521.  
NOVEMBRE.  
Coutumes du  
roi de Tadore.  
Son sérail.

pris que le roi peut avoir pour son plaisir autant de femmes qu'il le trouve bon ; mais une seule est réputée son épouse, et toutes les autres ne sont que ses esclaves. Il avoit hors de la ville une grande maison où logeoient deux cents de ses femmes les plus jolies, avec un pareil nombre d'autres destinées à les servir. Le roi mange toujours seul, ou avec son épouse, sur une espèce d'estrade élevée, d'où il voit toutes ses autres femmes assises autour de lui, et après avoir dîné il choisit la compagne de sa couche pour la nuit suivante. Lorsque le roi a fini son repas, ses femmes mangent toutes ensemble, s'il y consent ; sinon chacune va dîner en particulier dans sa chambre. Personne ne peut voir les femmes du roi sans une permission expresse de sa part ; et si quelqu'imprudent osoit approcher de leur habitation, soit de jour, soit de nuit, il seroit tué sur-le-champ. Pour garnir de femmes le sérail du roi, chaque famille est obligée de lui fournir une ou deux filles. Raja sultan Manzour avoit vingt-six enfans, dont huit garçons, et dix-huit filles (1).

(1) Forster (Cook, troisième Voyage, tome V, p 556), observe que par-tout où les hommes et même les animaux sont polygames, il naît beaucoup plus de femelles que de mâles ; ce qui peut s'expliquer fort bien par les molécules organiques

Il y a dans l'île de Tadore une espèce d'évêque (1) qui avoit quarante femmes et un grand nombre d'enfans.

1521.  
NOVEMBRE.

Le mardi, 12 novembre, le roi fit construire un hangard pour nos marchandises, lequel fut achevé en un jour. Nous y portâmes tout ce que nous avions destiné à faire des échanges, et employâmes trois de nos gens pour le garder. Voici comment on fixa la valeur des marchandises que nous comptions donner en échange des clous de girofle. Pour dix brasses de drap rouge de bonne qualité, on devoit nous donner un bahar de clous de girofle. Le bahar est de quatre quintaux et six livres, et chaque quintal pèse cent livres. Pour quinze brasses de drap de qualité moyenne, un bahar de clous de girofle; pour quinze haches, un bahar; pour trente-cinq tasses de verre, un bahar. Nous échangeâmes ensuite de cette manière toutes nos tasses de verre avec le roi. Pour dix-sept cathils de cinabre, un bahar; et la même quantité pour autant de vif-argent: pour vingt-six brasses de toile, un bahar; et d'une toile plus fine, on n'en donnoit que vingt-cinq brasses:

12.

Trafic.

de Buffon. La famille du roi de Tidore sert à prouver cette assertion.

(1) C'est-à-dire, un mufti.

1521.  
NOVEMBRE.

pour cent cinquante couteaux , un bahar ; pour cinquante paires de ciseaux , ou pour quarante bonnets , un bahar ; pour dix brasses de drap de Guzzerate (1) , un bahar ; pour trois de leurs timbales , un bahar ; pour un quintal de cuivre , un bahar. Nous aurions tiré un fort bon parti des miroirs ; mais la plus grande partie s'étoient cassés en route ; et le roi s'appropriä presque tous ceux qui étoient restés entiers. Une partie de nos marchandises venoit des jonques dont j'ai déjà parlé. Par ce moyen nous avons certainement fait un trafic bien avantageux : cependant nous n'en avons pas tiré tout le bénéfice que nous aurions pu , à cause que nous voulions nous hâter autant qu'il étoit possible de retourner en Espagne. Outre les clous de girofle , nous faisons tous les jours une bonne provision de vivres ; les Indiens venant sans cesse avec leurs barques nous apporter des chèvres , des poules , des noix de coco , des bananes et autres comestibles , qu'ils nous donnoient pour des choses de peu de valeur. Nous fîmes en même tems bonne provision d'une eau excessivement chaude, mais qui , exposée à l'air,

Fan chaude.

---

(1) Guzzerate étoit un royaume des Indes soumis au roi de Cambaie , dont parle Barbosa , compagnon de Pigafetta. Voyez Ramusio , tome I , p. 295.

devenoit très-froide dans l'espace d'une heure. On prétend que cela provient de ce que l'eau sourd de la montagne des girofliers (1). Nous reconnûmes par-là l'imposture des Portugais qui veulent faire croire qu'on manque entièrement d'eau douce aux îles Malucco, et qu'on est obligé d'aller la chercher dans des pays lointains.

Le lendemain le roi envoya son fils Mossahap à l'île de Mutir, pour y chercher des clous de girofle, afin que nous pussions promptement faire notre cargaison. Les Indiens que nous avions pris chemin faisant, trouvèrent l'occasion de parler au roi, qui s'intéressa pour eux, et nous pria de les lui donner, pour qu'il put les renvoyer chez eux accompagnés de cinq insulaires de Tadore, qui, en les accompagnant, auroient occasion de faire l'éloge du roi d'Espagne, et rendroient par-là le nom espagnol cher et respectable à tous ces peuples. Nous lui remîmes les trois femmes que nous comptions présenter à la reine d'Espagne, ainsi que tous les hommes, à l'exception de ceux de Burné.

1521.  
NOVEMBRE.

15.

Prisonniers  
mis en liberté

(1) On a observé que plusieurs îles de la mer du Sud sont volcaniques; par conséquent cette eau chaude sera nne simple eau thermale, et non une eau échauffée par les girofliers.

---

---

1521.  
NOVEMBRE.

Le roi nous demanda une autre faveur : c'étoit de tuer tous les cochons que nous avions à bord , pour lesquels il nous offrit une ample compensation en chèvres et en volaille. Nous eûmes encore cette complaisance pour lui , et les tuâmes dans l'entrepont , afin que les Maures ne s'en appercussent pas ; car ils avoient une telle répugnance pour ces animaux , que , quand par hasard ils venoient à en rencontrer quelqu'un , ils se fermoient les yeux , et se bouchoient le nez , pour ne pas le voir ou en sentir l'odeur.

Rapport de  
de Lorosa.

Le même soir le Portugais Pierre-Alphonse de Lorosa vint à bord du vaisseau dans une pirogue. Nous sûmes que le roi l'avoit envoyé chercher pour l'avertir que , quoiqu'il fut de Tarenate , il devoit bien prendre garde d'en imposer dans les réponses qu'il feroit à nos demandes. Effectivement , étant venu sur notre vaisseau , il nous donna tous les renseignemens qui pouvoient nous intéresser. Il nous dit, qu'il étoit dans les Indes depuis seize ans , dont il en avoit passé dix aux îles Malucco , où il étoit venu avec les premiers Portugais , qui véritablement s'y étoient établis depuis dix ans ; mais qui gardoient le plus profond silence sur la découverte de ces îles. Il ajouta , qu'il y avoit onze mois et demi qu'un gros navire étoit venu de Ma-

laca aux îles Malucco pour y charger des clous de girofle, et y avoit fait effectivement sa cargaison ; mais que le mauvais tems l'avoit retenu pendant quelques mois à Bandan. Ce navire venoit d'Europe, et le capitaine portugais, qui s'appeloit Tristan de Menèzes, dit à de Lorosa que la nouvelle la plus importante pour-lors étoit qu'une escadre de cinq vaisseaux sous le commandement de Ferdinand Magellan étoit partie de Séville pour aller découvrir Malucco au nom du roi d'Espagne ; et que le roi de Portugal, qui étoit d'autant plus fâché de cette expédition, que c'étoit un de ses sujets qui cherchoit à lui nuire, avoit envoyé des vaisseaux au cap de Bonne-Espérance, et au cap Sainte-Marie (1), dans le pays des cannibales, pour lui intercepter le passage dans la mer des Indes ; mais qu'ils ne l'avoient pas rencontré. Ayant appris ensuite qu'il étoit passé par une autre mer, et qu'il alloit aux îles Malucco par l'ouest, il avoit ordonné à don Diego Lopez de Sicheira, son capitaine en chef dans les Indes (2), d'envoyer six vaisseaux de guerre à Malucco contre Magellan ; mais Sicheira ayant

1521.

NOVEMBRE.

(1) Cap septentrional de Rio della Plata.

(2) Boismélé, *Histoire de la marine*, dit que Lopez de Sicheira alla aux Indes en 1518.

---

1521.  
NOVEMBRE.

été instruit dans ce tems que les Turcs préparoient une flotte contre Malaca , avoit été contraint d'envoyer soixante bâtimens contre eux au détroit de la Mecque , dans la terre de Juda (1) , lesquels y ayant trouvé des galères turques échouées sur le bord de la mer près de la belle et forte ville d'Adem , ils les brûlèrent toutes. Cette expédition avoit empêché le capitaine-général portugais de faire celle dont il étoit chargé contre nous ; mais peu de tems après , il avoit envoyé à notre rencontre un galion à deux mains de bombardes (2) , commandé par le capitaine François Faria , Portugais. Ce galion ne vint pas non plus nous combattre aux îles Malucco ; car , soit par les bas-fonds qu'on trouve auprès de Malaca , soit par les courans et les vents contraires qu'il rencontra , il fut obligé de s'en retourner au port d'où il étoit sorti. De Lorosa ajouta que peu de jours aupa-

---

(1) Plutôt Idda sur la mer Rouge , port qui sert au commerce de la Mecque. Cela a rapport à la malheureuse expédition que Soliman le Magnifique entreprit à la sollicitation des Vénitiens contre les établissemens des Portugais dans les Indes , pour rappeler dans la mer Rouge le commerce que la navigation des Portugais par le cap de Bonne-Espérance avoit anéanti. Les Vénitiens avoient fourni pour cet objet le bois de construction et des armes. ( Robertson , *Disquis. on ant. India* , sect. III.

(2) A deux rangs de canous.

ravant une caravelle avec deux jonques étoient venues aux îles Malucco pour avoir de nos nouvelles. Les jonques allèrent en attendant à Bachian pour y charger des clous de girofle, ayant à bord sept Portugais, qui, malgré les remontrances du roi, n'ayant voulu respecter ni les femmes des habitans, ni celles du roi même, furent tous massacrés. A cette nouvelle le capitaine de la caravelle jugea à propos de partir au plus vite, et de s'en retourner à Malaca, après avoir abandonné à Bachian les deux jonques avec quatre cents bahars de clous de girofle, et une assez grande quantité de marchandises pour en obtenir cent autres.

Il nous dit aussi que chaque année plusieurs jonques vont de Malaca à Bandan acheter du macis et de la noix muscade, et de-là viennent aux îles Malucco y charger des clous de girofle. On fait en trois jours le voyage de Bandan aux îles Malucco, et en quinze jours on va de Bandan à Malaca. Ce commerce, disoit-il, est celui de ces îles qui donne le plus grand bénéfice au roi de Portugal; aussi a-t-il grand soin de le cacher aux Espagnols.

Ce que de Lorosa venoit de dire étoit extrêmement intéressant pour nous; aussi cherchâmes-nous à le persuader à s'embarquer avec nous pour l'Europe, en lui faisant espérer de

---

1521.  
NOVEMBRE.

Commerce  
de Malaca.

---

grands appointemens de la part du roi d'Espagne.

1521.  
NOVEMBRE.  
15.

Vendredi, le 15 novembre, le roi nous dit qu'il vouloit aller à Bachian prendre les clous de girofle que les Portugais y avoient laissés, et nous demanda des présens pour les gouverneurs de Mùtir, qu'il leur donneroit au nom du roi d'Espagne. Il s'amusa en même tems, étant monté sur notre vaisseau, à voir l'usage que nous faisons de nos armes; c'est-à-dire, de l'arbalète, du fusil et des bersils (1), qui est une arme plus grande qu'un fusil. Il tira lui-même trois coups d'arbalète; mais il ne voulnt jamais toucher aux fusils.

Gialolo.

Vis-à-vis de Tadore il y a une fort grande île appelée Gialolo, habitée par les Maures et les Gentils. Les Maures y ont deux rois, dont l'un, à ce que nous dit le roi de Tadore, a eu six cents enfans, et l'autre cinq cents vingt-cinq. Les Gentils n'ont pas autant de femmes que les Maures, et sont aussi moins superstitieux. La première chose qu'ils rencontrent le matin est l'objet de leur adoration pendant toute la journée. Le roi de ces Gentils s'appelle raja Papua: il est très-riche en or, et habite l'intérieur de l'île. On voit ici croître parmi

---

(1) Le bersil est une espèce de grosse arbalète.

(2) Gilolo.

les rochers des roseaux aussi gros que la jambe d'un homme, qui sont remplis d'une eau fort bonne à boire (1) : nous en achetâmes plusieurs. L'île de Giailolo est si grande qu'un canot a de la peine à en faire le tour en quatre mois.

1531.  
NOVEMBRE.

Samedi, 16 novembre, un des rois Maures de Giailolo vint avec plusieurs embarcations à bord de nos vaisseaux. Nous lui fîmes présent d'une veste de damas vert, de deux brasses de drap rouge, de quelques miroirs, ciseaux, couteaux, peignes, et de deux tasses de verre dorées, qui lui plurent beaucoup. Il nous dit fort gracieusement que, puisque nous étions les amis du roi de Tadore, nous devions être aussi les siens, parce qu'il aimait ce roi comme son propre fils. Il nous invita à nous rendre dans son pays, en nous assurant qu'il nous y ferait rendre de grands honneurs. Ce roi est très-puissant et fort respecté dans toutes les îles des environs. Il est d'un grand âge, et s'appelle raja Jussu.

16.  
Visite du roi  
de Giailolo.

Le lendemain au matin, jour de dimanche, le même roi revint sur notre vaisseau, où il voulut voir comment nous combattions et déchargeons nos bombardes ; ce que nous exécutâmes

17.

---

(1) Bambou, roseau qui contient naturellement une liqueur très-bonne à boire.

à sa grande satisfaction , car il avoit été fort guerrier dans sa jeunesse.

1521.  
NOVEMBRE.  
Giroflier.

Le même jour j'allai à terre pour examiner le giroflier et voir la manière dont il porte son fruit. Voici ce que j'observai : le giroflier atteint une assez grande hauteur , et son tronc est de la grosseur du corps d'un homme , plus ou moins , selon l'âge de l'arbre. Ses branches s'étendent beaucoup vers le milieu du tronc ; mais à la cîme elles forment une pyramide. Sa feuille ressemble à celle du laurier , et l'écorce en est olivâtre. Les clous de girofle naissent au bout de petites branches en bouquets de dix à vingt. Cet arbre donne plus de fruit d'un côté que de l'autre , selon les saisons. Les clous de girofle sont d'abord blancs ; en mûrissant ils deviennent rougeâtres , et ils noircissent en séchant. On en fait la récolte deux fois par an : la première fois vers Noël , et la seconde à la Saint-Jean-Baptiste ; c'est-à-dire , à peu près vers les deux solstices , saisons où l'air est le plus tempéré dans ces pays ; mais c'est au solstice d'hiver qu'il est le plus chaud , parce que le soleil y est alors au zénith. Quand l'année est chaude et qu'il y a peu de pluie , la récolte des clous de girofle est dans chaque île de trois à quatre cents bahars. Le giroflier ne vient que dans les montagnes , et il périt quand on le

transplante dans la plaine (1). La feuille, l'écorce, et la partie ligneuse même de l'arbre, ont une odeur aussi forte et autant de saveur que le fruit même. Si ce dernier n'est pas cueilli dans sa juste maturité, il devient si gros et si dur qu'il n'y reste de bon que l'écorce. Il n'y a de girofliers que dans les montagnes des cinq îles Malucco, et quelques arbres dans l'île de Gialolo, et sur l'îlot de Mare, entre Tadore et Mutir; mais leurs fruits ne sont pas si bons. On prétend que le brouillard leur donne un certain degré de perfection; ce qu'il y a de certain, c'est que nous vîmes chaque jour un brouillard en forme de petits nuages environner tantôt l'une et tantôt l'autre des montagnes de ces îles. Chaque habitant possède quelques girofliers, auxquels il veille lui-même, et dont il va cueillir les fruits, mais sans en soigner la culture. Dans chaque île on donne un nom différent aux clous de girofle: on les appelle *ghomodes* à Tadore, *bongalavan* à Sarangani, et *chianche* aux îles Malucco.

Cette île produit aussi la noix muscade (2), qui ressemble à nos noix, tant par le fruit mê-

1531.  
NOVEMBRE.

Noix muscade.

(1) Les Hollandois s'assurèrent par la suite que le giroflier croît aussi fort bien dans la plaine.

(2) *Myristica officinalis*, Linn

me que par les feuilles. La noix muscade quand on la cueille ressemble au coing, tant par sa forme, que par sa couleur, et le duvet qui le couvre; mais elle est plus petite. La première écorce est aussi épaisse que le brou de notre noix: au-dessous il y a une espèce de tissu mince ou plutôt de cartilage, sous laquelle est le macis, d'un rouge très-vif qui enveloppe l'écorce ligneuse laquelle contient la noix muscade proprement dite.

**Gingembre.** Cette île produit aussi le gingembre, que nous mangions vert en guise de pain. Le gingembre ne vient pas sur un arbre proprement dit, mais sur une espèce d'arbuste qui pousse de terre des jets longs d'un palme, semblables aux scions des cannes, auxquels il ressemble également par les feuilles, si ce n'est que celles du gingembre sont plus étroites. Ces jets ne sont bons à rien, et ce n'est que la racine qui forme le gingembre qui est en usage dans le commerce. Le gingembre vert n'est pas aussi fort que lorsqu'il est sec; et pour le sécher on y applique de la chaux, car autrement on ne pourroit pas le conserver.

**Maisons.** Les maisons de ces insulaires sont construites comme celles des îles voisines; mais elles ne sont pas élevées si haut de la terre, et sont environnées de cannes en forme de haie. Les

femmes de ce pays sont laides : elles vont nues comme celles des autres îles , n'ayant que les parties sexuelles couvertes d'un pagne fait d'écorce d'arbre. Les hommes vont également nus ; et , malgré la laideur de leurs femmes , ils en sont très-jaloux. Ils étoient sur-tout fâchés de nous voir quelquefois arriver à terre avec nos *brayettes* ouvertes (1) ; parce qu'ils s'imaginoient que cela pouvoit donner des tentations à leurs femmes. Les femmes vont , aussi bien que les hommes , toujours pieds nus.

Voici comment ils font leurs étoffes d'écorce d'arbre. Ils prennent un morceau d'écorce , et le laissent dans l'eau jusqu'à ce qu'il s'amollisse. Ils le battent ensuite avec des gourdins pour l'étendre en long et en large autant qu'ils le jugent convenable ; de façon qu'il devient semblable à une étoffe de soie écrue avec des fils entrelacés intérieurement , comme s'il étoit tissu (2).

Leur pain est fait de la manière suivante , avec le bois d'un arbre qui ressemble au palmier. Ils prennent un morceau de ce bois , et en

1521.  
NOVEMBRE.  
FEMMES.  
HOMMES.

Draps d'écorce d'arbre.

Pain de bois.

(1) Cela a rapport à l'ancien habit espagnol.

(2) On fait aujourd'hui une espèce de toile ou plutôt de drap d'écorce d'arbre de la même façon , dont on peut voir la description dans Cook (*premier Voyage , tome II*).

1921.  
NOVEMBRE.

ôtent certaines épines noires et longues; ensuite ils le pilent et en font du pain qu'ils appellent *sagou*. Ils font provision de ce pain pour leurs voyages de mer.

Les insulaires de Tarenate venoient journellement avec leurs canots nous offrir des clous de girofle; mais comme nous en attendions, nous ne voulûmes pas en acheter des autres insulaires; et nous nous contentions de leur prendre des vivres; c'est de quoi les habitans de Tarenate se plaignoient beaucoup.

24. La nuit du dimanche, 24 novembre, le roi revint au son des timbales, et passa entre nos deux vaisseaux. Nous le saluâmes pour lui témoigner notre respect, par plusieurs décharges de nos bombardes. Il nous dit, qu'en conséquence des ordres qu'il avoit donnés on nous apporteroit, pendant quatre jours, une considérable quantité de clous de girofle. En effet, le lundi on nous en apporta cent soixante-onze cathils, qui furent pesés sans lever la *tara*. Lever la *tara*, c'est prendre les épiceries pour un moindre poids qu'elles ne pèsent; et l'on accorde ce rabais, parce qu'étant fraîches quand on les prend, elles diminuent immanquablement de poids comme de bonté en séchant. Ces clous de girofle envoyés par le roi étant les premiers que nous embarquions, et formant le princi-

25.  
Giroffes embarqués.

pal objet de notre voyage, nous tirâmes plusieurs coups de bombe en signe de jouissance.

Le mardi, 26 novembre, le roi vint nous faire une visite, et nous dit qu'il faisait pour nous ce que les rois ses prédécesseurs n'avoient jamais fait, en sortant de son île; mais qu'il étoit bien aise de s'être déterminé à nous donner cette marque de son amitié pour le roi d'Espagne, et pour nous; afin que nous pussions partir au plutôt pour notre pays, et revenir sous peu de tems avec plus de forces pour venger la mort de son père, qui avoit été tué dans une île appelée Buru (1), et dont le cadavre avoit été jeté à la mer. Il ajouta que c'étoit l'usage à Tadore, lorsqu'on chargeoit sur un navire ou sur une jonque, les premiers clous de girofle, que le roi donnât un festin aux matelots ou aux marchands du bâtiment, et fit en même tems des prières pour qu'ils arrivassent heureusement chez eux. Il comptoit à la même occasion donner un festin au roi de Bachian, qui venoit avec son frère lui rendre une visite, et pour cet effet il avoit fait nettoyer les rues et les grands chemins.

Cette invitation nous inspira quelques soupçons, d'autant plus que nous venions d'apprendre

---

1521.  
NOVEMBRE,  
26.  
Invitation du  
roi.

On la refuse

---

(1) Bouro, dont nous parlerons encore.

1511.  
NOVEMBRE.

que dans l'endroit où nous faisons aiguade ; trois Portugais avoient été assassinés peu de tems auparavant par des insulaires cachés dans un bois voisin. D'ailleurs , on voyoit souvent ceux de Tadore en conférence avec les Indiens que nous avions fait prisonniers ; de sorte que , malgré l'opinion de quelques-uns d'entre nous , qui auroient volontiers accepté l'invitation du roi , le ressouvenir du funeste festin de Zubu nous la fit refuser. On envoya cependant faire des excuses et des remerciemens au roi , et le prier de se rendre le plutôt possible aux vaisseaux , pour que nous lui remissions les quatre esclaves que nous avions promis , vu que notre intention étoit de partir au premier beau tems.

Le roi vint le même jour , et monta sur nos vaisseaux sans marquer la moindre défiance. Il dit qu'il venoit chez nous comme s'il entroit dans sa propre maison ; et nous assura qu'il étoit très-sensible à un départ si subit et si peu ordinaire ; puisque tous les vaisseaux emploient ordinairement une trentaine de jours à compléter leur cargaison ; ce que nous avions fait en bien moins de tems. Il ajouta , que s'il nous avoit aidé , même en sortant de son île , à charger avec plus de promptitude les clous de girofle , il n'avoit point pensé à hâter par-là notre départ. Il fit ensuite la réflexion que la saison

n'étoit pas bien propre pour naviguer dans ces mers, attendu les bas-fonds qu'on rencontre près de Bandan; et que d'ailleurs nous pourrions dans ce moment rencontrer quelques bâtimens de nos ennemis les Portugais.

1521.  
NOVEMBRE.

Quand il vit que tout ce qu'il venoit de nous dire ne suffisoit pas pour nous retenir: « Eh bien! » reprit-il, je vous rendrai donc tout ce que vous m'avez donné au nom du roi d'Espagne; « car si vous partez sans me laisser le tems de « préparer pour votre roi des présens dignes de « lui, tous les rois mes voisins diront que le « roi de Tadore est un ingrat d'avoir reçu des « bienfaits de la part d'un si grand roi que ce- « lui de Castille, sans lui rien envoyer en re- « tour. Ils diront aussi, ajouta-t-il, que vous « ne partez ainsi à la hâte, que par la crainte « d'une trahison de ma part; et toute ma vie « j'aurai le nom d'un traître. » Alors, pour nous rassurer contre tout soupçon que nous aurions pu avoir de sa bonne-foi, il se fit apporter son alcoran, le baisa dévotement, et le posa quatre ou cinq fois sur sa tête en marmotant entre les dents certaines paroles, qui étoient une invocation appelée *zambehan*. Après cela il dit à haute voix en présence de nous tous, qu'il juroit par *Ala* (Dieu), et par l'alcoran qu'il tenoit à la main, qu'il seroit toujours un fidèle

1521.  
NOVEMBRE.

ami du roi d'Espagne. Il proféra tout cela presque en pleurant et de si bonne grâce, que nous lui promîmes de passer encore quinze jours à Tadore.

Alors nous lui donnâmes le sceau du roi, et le pavillon royal. Nous fûmes vite instruits que quelques-uns des princes de l'île lui avoient effectivement conseillé de nous massacrer tous; ce qui lui auroit mérité la bienveillance et la reconnoissance des Portugais, qui l'auroient aidé mieux que les Espagnols à se venger du roi de Bachian; mais que le roi de Tadore, loyal et fidèle au roi d'Espagne, avec lequel il avoit juré la paix, avoit répondu que jamais rien ne pourroit le porter à un tel acte de perfidie.

27. Le mercredi 27, le roi fit publier un avis qui portoit que tout le monde pouvoit nous vendre librement des clous de girofle, ce qui nous fournit l'occasion d'en acheter une grande quantité.

29. Visite du roi de Machian. Vendredi le roi de Machian vint à Tadore avec plusieurs pirogues; mais il ne voulut pas mettre pied à terre, parce que son père et son frère, bannis de Machian, s'étoient réfugiés dans cette île.

30. Visite de son gouverneur. Samedi le roi vint aux vaisseaux avec le gouverneur de Machian, son neveu, appelé Humai, âgé de vingt-cinq ans; et ayant su que

nous n'avions plus de drap, il envoya chez lui chercher trois aunes de drap rouge, et nous les donna, pour que, en y joignant quelques autres objets que nous pouvions avoir encore, nous pussions faire au gouverneur un présent digne de son rang; ce que nous fîmes; et à leur départ nous tirâmes plusieurs coups de bombe.

1521.  
NOVEMBRE.

Le dimanche, 1<sup>er</sup>. décembre, le gouverneur de Machian partit; et on nous dit que le roi lui avoit fait également des présens, pour qu'il nous envoyât au plutôt des clous de girofle.

DÉCEMBRE.

1.

Lundi, le roi fit un autre voyage hors de son île pour le même objet.

2.

Mercredi, étant le jour de Sainte-Barbe et pour faire honneur au roi qui étoit de retour, nous fîmes une décharge de toute l'artillerie; et le soir nous tirâmes des feux d'artifice, que le roi prit grand plaisir à voir.

4.

Fête de Ste.  
Barbe.

Jeudi et vendredi, nous achetâmes une grande quantité de clous de girofle qu'on nous donnoit à bon marché, à cause que nous étions sur le point de partir. On nous en fournit un bahar pour deux aunes de ruban; et cent livres pour deux chaînettes de laiton, qui ne coutoient qu'un *marcel* (1). Et comme chaque ma-

5 et 6.

Bas prix des  
clous de giro-  
fle.

(1) Petite monnaie de Vénise que le doge Nicolo Marcello fit battre en 1473, et qui valoit à peu près dix sous de France.

1521.  
DÉCEMBRE.

telot vouloit en apporter en Espagne autant qu'il pouvoit , chacun changeoit ses hardes pour des clous de girofle.

7.  
Visite des fils  
du roi de Ta-  
renate.

Samedi , trois fils du roi de Tarenate , avec leurs femmes , qui étoient filles du roi de Tadore , vinrent aux vaisseaux. Le Portugais , Pierre-Alphonse étoit avec eux. Nous fîmes présent d'une tasse de verre dorée à chacun des trois frères , et donnâmes aux trois femmes des ciseaux et d'autres bagatelles. Nous envoyâmes aussi quelques bijoux à une autre fille du roi de Tadore , veuve du roi de Tarenate , qui refusa de venir à notre bord.

8. Dimanche , étant le jour de la Conception de Notre-Dame , nous tirâmes , en jouissance , plusieurs coups de bombarde , des bombes de feux et des fusées.

9. Lundi sur le soir , le roi vint à bord de notre vaisseau avec trois femmes qui portoient son betre. Il faut observer que les rois , et ceux de la famille royale , ont seuls le droit de conduire des femmes avec eux. Le même jour le roi de Gialolo vint une seconde fois pour voir notre exercice à feu.

Comme le jour fixé pour notre départ approchoit , le roi venoit souvent avec nous , et l'on voyoit bien qu'il en étoit véritablement pénétré. Il nous disoit , entre autres choses flat-

teuses, qu'il se regardoit comme un enfant à la marnelle que sa mère va quitter. Il nous pria de lui laisser quelques bersils pour sa défense.

1521.  
DÉCEMBRE.

Il nous avertit de ne point naviguer pendant la nuit à cause des bas-fonds et des écueils qui se trouvent dans cette mer; et quand nous lui dîmes que notre intention étoit de naviguer jour et nuit pour arriver le plutôt possible en Espagne, il nous répondit que, dans ce cas, il ne pouvoit rien faire de mieux que de prier et faire prier Dieu pour la prospérité de notre navigation.

Avis du roi.

Pendant ce tems Pierre-Alphonse de Lorosa se rendit à bord avec sa femme et tous ses effets, pour retourner en Europe avec nous. Deux jours après Chechilideroix, fils du roi de Tarenate, vint avec un canot bien garni d'hommes, et l'invita à venir à lui; mais Pierre-Alphonse, qui le soupçonnoit de quelque mauvaise intention, se garda bien d'y aller; et nous avertit même de ne pas le laisser monter sur nos vaisseaux. Nous suivîmes son conseil. On sut par la suite que Chechili, étant grand ami du capitaine portugais de Malacca, avoit formé le projet de se saisir de Pierre-Alphonse, et de le lui remettre. Quand il se vit trompé dans son attente, il gronda et menaça ceux chez qui

De Lorosa vient à bord.

Chechilideroix veut l'enlever.

Pierre-Alphonse avoit logé, de ce qu'ils l'avoient laissé partir sans sa permission.

1521.

DÉCEMBRE.

Mariage d'une  
fille du roi.

15.

Le roi nous avoit prévenu que le roi de Bachian alloit venir avec son frère, qui devoit épouser une de ses filles, et il nous avoit prié de faire en son honneur une décharge de notre artillerie. Il vint effectivement le 15 décembre sur le soir, et nous fîmes ce que le roi avoit demandé, sans tirer néanmoins la plus grosse artillerie, parce que nos vaisseaux avoient une trop forte cargaison.

Le roi de Bachian avec son frère, destiné à être l'époux de la fille du roi de Tadore, vinrent dans une grande embarcation à trois rangs de rameurs de chaque côté, au nombre de cent vingt. Le bâtiment étoit orné de plusieurs pavillons formés de plumes de perroquet blanches, jaunes et rouges. Pendant qu'on voguoit ainsi des timbales et la musique regloient le mouvement des rames. Dans deux autres canots étoient les jeunes filles qu'on devoit présenter à l'épouse. Ils nous rendirent le salut en faisant le tour de nos vaisseaux et du port.

Etiquette et  
cérémonie.

Comme l'étiquette ne permet pas qu'un roi mette le pied sur la terre d'un autre, le roi de Tadore vint rendre visite à celui de Bachian dans son propre canot. Celui-ci le voyant arriver se leva du tapis sur lequel il étoit assis, et se ran-

gea de côté pour céder la place au roi de Tadore, lequel, par honnêteté, refusa également de s'asseoir sur le tapis, et alla se placer de l'autre côté, laissant le tapis entre eux. Alors le roi de Bachian offrit à celui de Tadore cinq cents *patolles*, comme une espèce de compensation de l'épouse qu'il donnoit à son frère. Les *patolles* sont des draps d'or et de soie fabriqués à la Chine et fort recherchés dans ces îles. Chacun de ces draps est payé trois bahars de clous de girofle, plus ou moins, selon qu'il y a plus ou moins d'or et de travail. A la mort de quelqu'un des principaux du pays, les parens, pour lui faire honneur, se vêtissent de ces draps.

Lundi, le roi de Tadore envoya un dîner au roi de Bachian, porté par cinquante femmes couvertes de draps de soie de la ceinture jusqu'aux genoux. Elles marchaient deux à deux ayant un homme au milieu d'elles. Chacune portoit un grand plat sur lequel étoient de petites assiettes contenant différens ragoûts. Les hommes portoient du vin dans de grands vases. Dix femmes des plus âgées faisoient l'office de maîtresses de cérémonie. Elles vinrent dans cet ordre jusqu'à l'embarcation, et présentèrent le tout au roi, qui étoit assis sur un tapis, sous un dais rouge et jaune. A leur retour les fem-

---

1521.  
DÉCEMBRE.  
Dot payée  
par l'époux.

16.  
Diner.

1521.  
DÉCEMBRE.

mes s'attachèrent à quelques-uns de nos gens que la curiosité avoit engagé à aller voir ce convoi, et qui ne purent se délivrer d'elles qu'en leur faisant quelques petits présens. Le roi de Tadore envoya ensuite des vivres pour nous, tels que chèvres, cocos, vin et autres comestibles.

Ce même jour nous mîmes aux vaisseaux des voiles neuves, sur lesquelles on avoit peint la croix de Saint-Jacques de Gallice, avec cette inscription: QUESTA È LA FIGURA DELLA NOSTRA BUENA VENTURA.

17.  
Dons faits  
au roi.

Mardi, nous donnâmes au roi quelques-uns des fusils que nous avions pris aux Indiens, lorsque nous nous emparâmes de leurs jonques, et quelques bersils, avec quatre barriques de poudre.

Nous embarquâmes sur chacun des deux vaisseaux quatre-vingt tonneaux d'eau; nous devions prendre le bois à l'île de Mare, près de laquelle nous allions passer, et où le roi avoit envoyé cent hommes pour le préparer.

Alliance avec  
le roi de Bachian.

Ce même jour le roi de Bachian obtint du roi de Tadore la permission de venir à terre pour faire alliance avec nous. Il étoit précédé de quatre hommes qui portoient des poignards élevés à la main. Il dit en présence du roi de Tadore et de toute sa suite, qu'il seroit tou-

jours prêt à se vouer au service du roi d'Espagne ; qu'il garderoit pour lui seul tous les clous de girofle que les Portugais avoient laissé dans son île, jusqu'à l'arrivée d'une autre escadre espagnole, et ne les céderoit à personne sans son consentement ; qu'il alloit lui envoyer par notre moyen un esclave et deux bahars de clous girofle : il en auroit donné volontiers dix ; mais nos bâtimens étoient si chargés qu'on ne pouvoit en recevoir davantage.

1521.  
DÉCEMBRE.

Il nous donna aussi pour le roi d'Espagne deux oiseaux morts très-beaux. Cet oiseau a la grosseur d'une grive, la tête petite et le bec long, les jambes de la grosseur d'une plume à écrire, d'un palme de long : sa queue ressemble à celle de la grive, et il n'a point d'ailes ; mais à leur place il a des longues plumes de différentes couleurs, semblables à des aigrettes. Toutes ses autres plumes, excepté celles qui lui tiennent lieu d'ailes, sont d'une couleur sombre. Cet oiseau ne vole que lorsqu'il y a du vent. On dit qu'il vient du Paradis terrestre ; et on l'appelle *bolondinata*, c'est-à-dire, oiseau de Dieu (1).

Oiseaux de  
Paradis.

(1) Le chevalier Pifagetta est peut-être le premier qui ait appris aux Européens que l'oiseau de Paradis (*avis paradisiaca*, Linn.) a des jambes et des pieds comme les autres oiseaux ; car on étoit

1521.  
 DÉCEMBRE.  
 Etrange usage du roi de Bachian.

Le roi de Bachian paroissoit être un homme de soixante-dix ans. On nous raconta de lui une chose bien étrange : c'est que toutes les fois qu'il alloit combattre ses ennemis, ou qu'il vouloit entreprendre quelque chose de bien important, il se soumettoit auparavant deux ou trois fois aux plaisirs d'un de ses domestiques destiné à cet usage ; ainsi que, suivant le rapport de Suétone, César avoit coutume de se livrer à Nicomède.

Sorciers.

Un jour le roi de Tadore envoya dire à nos gens qui gardoient le magasin de nos marchandises, de ne point sortir pendant la nuit ; parce qu'il y avoit, disoit-il, des insulaires qui, par le moyen de certains onguens, prenoient la figure d'un homme sans tête ; dans cet état, ils se promènent la nuit, et s'ils rencontrent quelqu'un qu'ils n'aiment pas, ils lui touchent la main, et lui en oignent la paume ; de manière que cet homme tombe malade, et meurt au bout de trois à quatre jours. Lorsqu'ils rencontrent trois ou quatre personnes à la fois, ils ne les touchent point ; mais ils ont l'art de les étour-

---

si persuadé qu'il n'en avoit pas (parce qu'on les coupoit à tous ceux qu'on empailloit pour vendre) que le grand naturaliste Aldrovande (*De Avib.*, tome I, p. 307) condamne notre auteur, qui lui en attribue, et en fait même la description.

dir. Le roi ajouta qu'il faisoit veiller pour connoître ces sorciers, et qu'il en avoit déjà fait pendre plusieurs.

Avant d'aller habiter une maison nouvelle qu'ils viennent de faire construire, ils allument tout autour un grand feu et font plusieurs festins; ensuite ils attachent au toit un échantillon de tout ce que l'île fournit de bon, et sont persuadés que par ce moyen rien ne manquera désormais à ceux qui doivent l'habiter.

Mercredi au matin, toutes les dispositions avoient été faites pour notre départ. Les rois de Tadore, de Gailolo et de Bachian, ainsi que le fils du roi de Tarenate étoient venu pour nous accompagner jusqu'à l'île de Mare. Le vaisseau la Victoire fit voile la première et gagna le large, où elle attendit la Trinité; mais celle-ci eut beaucoup de difficulté à lever l'ancre, et pendant ce tems, les matelots s'appercurent qu'elle avoit une forte voie d'eau à fond de cale. La Victoire revint alors jeter l'ancre à sa première place. On déchargea une partie de la cargaison de la Trinité pour chercher la voie d'eau et pour l'étancher; mais quoiqu'on l'eut couché sur le côté, l'eau y entroit toujours avec une grande force, comme par un tuyau, et sans qu'on put jamais en trouver la voie. Toute cette journée et le jour suivant on ne cessa de

1521.  
DÉCEMBRE.

Maison nouvelle.

18.  
Départ retardé par une voie d'eau à la Trinité.

faire aller les pompes ; mais sans le moindre succès.

1521.

DÉCEMBRE.

On la cherche en vain.

Plongeurs.

Le roi de Tadore à cette nouvelle vint sur le vaisseau pour nous aider à chercher la voie d'eau , mais en vain. Il envoya sous l'eau cinq de ses plongeurs accoutumés à y demeurer longtemps : ils y restèrent en effet plus d'une demi-heure sans pouvoir trouver l'endroit par où l'eau entroit ; et comme , malgré les pompes , l'eau gaignoit toujours , il envoya à l'autre bout de l'île chercher trois hommes plus habiles encore que les premiers à rester sous l'eau.

19.

Il revint avec eux le lendemain de grand matin. Ces hommes plongèrent dans la mer avec leur chevelure flottante , parce qu'ils s'imaginoient que l'eau en entrant par la voie attireroit leurs cheveux , et leur indiqueroit par ce moyen l'endroit de l'ouverture (1) ; mais après une heure de recherche ils remontèrent à la surface de la mer sans avoir rien trouvé. Le roi parut vivement affecté de ce malheur , au point qu'il offrit d'aller lui-même en Espagne faire

---

(1) Cela pouvoit bien avoir lieu ; les cheveux flottans étant attirés par l'eau qui entre dans le bâtiment , s'ils en sont voisins. Maintenant on met des étoupes dans une voile qu'on passe sous le bâtiment ; l'eau porte ces étoupes en dedans , et par ce moyen on connoît la voie d'eau. (*Dictionnaire de marine*).

au roi le rapport de ce qui venoit de nous arriver ; mais nous répondîmes qu'ayant deux vaisseaux , nous pourrions bien faire ce voyage avec la Victoire seule , qui ne tarderoit pas à partir pour profiter des vents d'est qui commençoient à souffler ; que pendant ce tems on radouberoit la Trinité, qui pourroit ensuite profiter des vents d'ouest pour aller au Darien , qui est de l'autre côté de la mer dans la terre de Diucatan (1). Le roi dit alors qu'il avoit à son service deux cent cinquante charpentiers , qui seroient tous employés à ce travail sous la direction de nos gens ; et que ceux de nous qui resteroient dans l'île seroient traités comme ses propres enfans. Il prononça ces mots avec tant d'émotion qu'il nous fit tous verser des larmes.

Nous , qui montions la Victoire , craignant que sa charge ne fut trop forte , ce qui auroit pu la faire ouvrir en pleine mer , nous nous déterminâmes de renvoyer à terre soixante quintaux de clous de girofle , et les fîmes porter à la maison où l'équipage de la Trinité étoit logé. Il y eut cependant quelques-uns d'entre nous

1521.

DÉCEMBRE.  
Projet d'abandonner la Trinité.

On allège la Victoire.

(1) L'Yucatan dans l'Amérique auprès du golfe de Mexique, où est l'isthme de Darien. Cependant ce vaisseau resta à Tidor, et fut pris par les Portugais. (*Histoire générale des voyages*, tome XIV, p. 99).

1521.  
DÉCEMBRE.

qui préférèrent de rester aux îles Malucco plutôt que de retourner en Espagne ; soit par la crainte que le vaisseau ne put résister à un si long voyage , soit que , par le souvenir de tout ce qu'ils avoient souffert avant d'arriver aux îles Malucco , ils craignissent de mourir de faim au milieu de l'Océan.

21.  
Départ de la  
Victoire.

Samedi , 21 du mois , jour de Saint-Thomas , le roi de Tadore nous amena deux pilotes que nous avions payé d'avance pour nous conduire hors des îles. Ils nous dirent que le tems étoit excellent pour ce voyage , et qu'il falloit partir au plutôt ; mais étant obligés d'attendre les lettres de nos camarades qui restoient aux îles Malucco , et qui vouloient écrire en Espagne , nous ne pûmes partir qu'à midi. Alors les vaisseaux prirent congé par une décharge réciproque de l'artillerie. Nos compagnons nous suivirent aussi loin qu'ils purent avec leur chaloupe , et nous nous séparâmes en pleurant. Jean Carvajo resta à Tadore avec cinquante-trois Européens. Notre équipage étoit composé de quarante-sept Européens , et treize Indiens.

Bois chargé  
à Mare.

Le gouverneur ou ministre du roi de Tadore vint avec nous jusqu'à l'île de Mare ; et à peine y fûmes-nous que quatre canots vinrent à notre bord chargés de bois , qui en moins d'une heure fut monté sur le vaisseau.

Toutes les îles Malucco produisent des clous de girofle, du gingembre, du sagou (qui est le bois dont on fait le pain), du riz, des noix de coco, des figues, des bananes, des amandes plus grosses que les nôtres, des pommes de grenade douces et acides, des cannes à sucre, des melons, des concombres, des citrouilles, d'un fruit qu'on appelle *comilicai* (1) très-rafraichissant, gros comme un melon d'eau, un autre fruit qui ressemble à la pêche, et qu'on appelle *guave* (2), et autres végétaux bons à manger : il y a aussi de l'huile de coco et de gengeli. A l'égard des animaux utiles, ils ont des chèvres, des poules, et une espèce d'abeille pas plus grosse qu'une fourmi qui fait sa ruche dans les troncs d'arbre, où il dépose son miel qui est fort bon. Il y a plusieurs variétés de perroquets, entre autres, des blancs qu'on appelle *catara*, et des rouges appelés *nori*, qui sont les plus recherchés, non-seulement pour la beauté de leur plumage, mais aussi parce qu'ils prononcent plus distinctement que les autres les mots qu'on leur apprend. Un de ces perroquets se vend au bahar de clous de girofle.

Il y a à peine cinquante ans que les Mau-

1521.  
DÉCEMBRE.  
Dontres des  
îles Malucco.

(1) Espèce d'atanas.

(2) Guyave, fruit du guyavier. (*Psidium pyrifolium*, Linn.)

1521.  
DÉCEMBRE.  
Conquête des  
îles Malucco.

res ont conquis et habitent les îles Malucco, où ils ont aussi apporté leur religion. Avant la conquête des Maures, il n'y avoit que des Gentils, qui ne se soucioient guère des girofliers. On y trouve encore quelques familles de Gentils qui se sont retirées dans les montagnes, lieux qui conviennent le mieux aux girofliers.

Position des  
îles Malucco.

L'île de Tadore est par la 27' de latitude septentrionale, et à 161° de longitude de la ligne de démarcation. Elle est distante de 9° 30' de la première île de cet archipel, appelée Zamal, au sud-est quart sud.

L'île de Tarenate est par la 40' de latitude septentrionale.

Mutir est exactement sous la ligne équinoxiale.

Machian est par la 15' de latitude sud.

Bachian par le 1° de la même latitude.

Tarenate, Tadore, Mutir et Bachian ont des montagnes hautes et pyramidales où croissent les girofliers. Bachian ne s'aperçoit pas des quatre autres îles, quoiqu'elle soit la plus grande des cinq. Sa montagne de girofliers n'est pas si haute ni si pointue que celles des autres îles, mais sa base est plus grande (1).

(1) L'auteur place ici le vocabulaire des Moluques, que nous donnerons à la fin de ce voyage.

---



---

## LIVRE IV.

### *Retour des îles Malucco en Espagne.*

---

EN continuant notre route nous passâmes au milieu de plusieurs îles dont voici les noms : Caioan , Laigoma , Sico , Giogi , Cafi , Laboan (1) , Toliman , Titameti , Bachian (2) , dont nous avons déjà parlé , Latalata , Jabobi , Mata et Batutiga . On nous dit que dans l'île de Cafi les hommes sont petits comme des Pygmées : ils ont été soumis par le roi de Tadore.

1521.  
DÉCEMBRE.  
Plusieurs îles.

Pygmées de  
Cafi.

---

(1) Laboan ou Labocca , qu'on considère à présent comme faisant partie de Bachian. (*Hist. générale des voyages* , tome XI , p. 14).

(2) Bachian , une des cinq principales îles Moluques. Presque toutes ces îles sont indiquées dans la carte XVIII de Monti , qui ne dit pas sur quelles données il l'a dessinée. Plusieurs noms de ces îles sont dans la note des domaines du roi de Ternate.

1661.  
DÉCEMBRE.

Nous passâmes à l'ouest de Batutiga, et prîmes la direction d'ouest-sud-ouest. Au sud nous vîmes de petites îles. Ici les pilotes moluquois nous dirent qu'il étoit nécessaire de mouiller dans quelque port pour ne pas tomber pendant la nuit au milieu d'îlots et de bas-fonds. Nous nîmes donc le cap au sud-est, et fîmes terre à une île située par le 3° de latitude sud, et à cinquante-trois lieues de distance de Tadore.

Anthropophages.

Cette île s'appelle Sulach (1). Ses habitans sont Gentils, et n'ont point de roi : ils sont anthropophages et vont nus les femmes comme les hommes, n'ayant qu'un petit morceau d'écorce d'arbre large de deux doigts devant les parties naturelles. Il y a près de-là d'autres îles dont les peuples mangent de la chair humaine. Voici les noms de quelques-unes : Silan, Noselao, Biga, Atulabaon, Leitimor, Tenetum, Gonda, Kaiaruru, Manadan et Benaia (2).

Nous côtoyâmes ensuite les îles de Lamatola et Tenetum.

Ayant parcouru dix lieues de Sulach dans la

(1) Xulla de Robert, et Xoula des cartes hollandaises.

(2) L'auteur ayant écrit les noms des îles sur les rapports des pilotes, est souvent inexact. Il nomme dix îles, et n'en a dessiné que six ; et de ces dix il y en a quatre qu'il nomme de nouveaux plus bas. Leytimor n'est qu'une péninsule attachée à Anboinc.

même direction, nous allâmes mouiller à une grande île appelée Buru, où nous trouvâmes des vivres en abondance ; c'est-à-dire, des cochons, des chèvres, des poulets, des cannes à sucre, des noix de coco, du sagou, un mets composé de bananes, qu'ils appellent *canali*, et des *chicares*, connus ici sous le nom de *nanga*. Les *chiacares* (1) sont des fruits qui ressemblent aux melons d'eau, mais dont l'écorce est pleine de nœuds. Le dedans est rempli de petites semences rouges semblables à la graine de melon; elles n'ont point d'écorce ligneuse, mais sont d'une substance médullaire comme nos haricots blancs, mais plus grandes, fort tendres et du goût de la châtaigne.

Nous y trouvâmes un autre fruit, qui a la forme extérieure d'un cône de pin; mais d'une couleur jaune : le dedans est blanc, et quand on le coupe il a quelque ressemblance avec la poire; mais il est beaucoup plus tendre et d'un goût exquis : on l'appelle *comilicai*.

Les habitans de cette île n'ont pas de roi; ils sont Gentils, et vont nus comme ceux de Sulach. L'île de Buru est par le 3° 30' de latitude méridionale, et à soixante-quinze lieues de distance des îles Malucco (2).

1521.  
DÉCEMBRE.

Comilicai,  
fruit.

(1) Peut-être la *cucurbita verrucosa*, Linn.

(2) M. de Bougainville appelle Boëro cette île. Il la place sur la

1521.  
DÉCEMBRE.  
Ambon.

A dix lieues vers l'est de Buru il y a une plus grande île qui confine à Gialolo, et qui s'appelle Ambon : elle est habitée par les Maures et par les Gentils : les premiers habitent près de la mer, et les seconds dans l'intérieur des terres. Ces derniers sont anthropophages. Les productions de cette île sont les mêmes que celles de Buru.

Entre Buru et Ambon, on trouve trois îles environnées de bas-fonds, Vudia, Kailaruru et Benaia (1). A quatre lieues au sud de Buru gît la petite île d'Ambalao (2).

A trente-cinq lieues de Buru, en prenant par le sud-ouest quart sud, on rencontre l'île de Bandan avec treize autres îles. Dans six de ces îles on trouve le macis et la noix muscade. La plus grande s'appelle Zoroboa; les petites sont Chelichel, Sanianapi, Pulai, Puluru et Rasoghlin (3). Les sept autres sont Univeru, Pu-

---

même latitude; et dans sa carte XVII il a donné Sulla, Boëro, Kilang et Bonoa, qui sont les Sulach, Buru, Kailaruru et Benaia de notre auteur.

(1) Dans l'atlas de Robert on voit ici les îles de Menga, Kelam et Bone; et dans la carte des Hollandois (*Histoire générale des voyages, tome XI*) celles de Manipa, Kelam et Bonoa.

(2) A présent on l'appelle Amblau.

(3) Dans la carte hollandaise on trouve Guanapani, Puloay, Pulorhun et Rosingen.

lan, Baracan, Lailaca, Mamican, Man et Meut (1). Dans ces îles on ne cultive que le sagou, du riz, des cocotiers, des bananiers et autres arbres à fruits. Elles sont fort rapprochées les unes des autres, et toutes habitées par des Maures, qui n'ont point de roi. Bandan est par 6° de latitude méridionale, et à 163° 30' de longitude de la ligne de démarcation. Comme elle étoit hors de notre route nous n'y allâmes pas.

En allant de Buru au sud-ouest quart ouest, après avoir parcouru 8° de latitude, nous arrivâmes à trois îles assez voisines les unes des autres, qu'on appelle Zolot (2), Nocemamor et Galian. Pendant que nous naviguions au milieu de ces îles, nous essayâmes une tempête qui nous fit craindre pour notre vie; de sorte que nous fîmes le vœu de faire un pèlerinage à Notre-Dame de la Guida, si nous avions le bonheur de nous sauver. Nous fîmes vent arrière, et courûmes sur une île assez élevée qu'on appelle Mallua, où nous mouillâmes; mais avant d'y toucher nous eûmes beaucoup à combattre

1522.  
JANVIER.

Zolot, Nocemamor et Galian.  
Tempête.

10.

Mallua.

(1) *Le Recueil de voyages pour l'établissement de la compagnie des Indes, tome II, p. 213*, parle des îles de Vayer, Tonjomburong et Mamuak.

(2) Solor des cartes modernes.

contre les courans et les raffales qui descendoient de la montagne.

1522.  
JANVIER.  
Mœurs et  
usages des ha-  
bitans.

Les habitans de cette île sont sauvages, et ressemblent plutôt à des bêtes brutes qu'à des hommes; ils sont anthropophages, et vont tout nus, n'ayant qu'un petit morceau d'écorce d'arbre pour couvrir les parties sexuelles. Mais quand ils vont combattre, ils se couvrent la poitrine, le dos et les flancs de morceaux de peau de buffle ornés de cornioles (1) et de dents de cochon: ils s'attachent par devant et par derrière des queues faites de peau de chèvre. Leurs cheveux sont retroussés sur leur tête au moyen d'une espèce de peigne de canne à longues dents qui passent de part en part. Ils enveloppent leur barbe dans des feuilles, et l'enferment dans des étuis de roseau: cette mode nous fit beaucoup rire. En un mot, ce sont les hommes les plus laids que nous ayons rencontrés pendant tout notre voyage.

Ils ont des sacs faits de feuilles d'arbre dans lesquels ils enferment leur manger et leur boisson. Leurs arcs, ainsi que leurs flèches, sont faits de roseaux. Aussitôt que leurs femmes nous apperçurent, elles s'avancèrent vers nous

(1) Les cornioles dont il est question ici paroissent être des coquilles univalves, comme térébratules, etc.

l'arc à la main dans une attitude menaçante ; mais nous ne leur eûmes pas plutôt fait quelques petits présents que nous devînmes leurs bons amis.

1522.  
JANVIER.

Nous passâmes quinze jours dans cette île pour radouber les flancs de notre vaisseau qui avoient beaucoup souffert : nous y trouvâmes des chèvres, des poules, du poisson, des noix de coco, de la cire et du poivre. Pour une livre de vieux fer on nous donnoit quinze livres de cire.

Animaux et produits.

Il y a deux espèces de poivre, le long et le rond. Les fruits du poivre long ressemblent aux fleurs amentacées du noisettier. La plante ressemble au lierre et s'attache de la même manière contre les troncs des arbres ; mais ses feuilles sont pareilles à celles du mûrier. Ce poivre s'appelle *luli*. Le poivre rond croît de la même manière ; mais ses fruits sont en épis, comme ceux du maïs, et on les égraine de même : ce poivre se nomme *lada*. Les champs sont couverts de poivriers dont on forme des berceaux.

Poivre.

Nous prîmes à Mallua un homme qui se chargea de nous conduire à une île où il y avoit une plus grande abondance de vivres. L'île de Mallua est par le 8° 30' de latitude méridionale, et à 169° 40' de longitude de la ligne de démarcation.

1529.  
JANVIER.  
Arucheto.  
Pygnées.

Notre vieux pilote moluquois nous raconta chemin faisant que dans ces parages il y a une île appelée Arucheto, dont les habitans, hommes et femmes, n'ont pas au-delà d'une coudée de haut, et dont les oreilles sont aussi longues que tout leur corps; de manière que quand ils se couchent, l'une leur sert de matelas et l'autre de couverture (1). Ils sont tondus et vont tout nus: leur voix est aigre, et ils courent avec beaucoup d'agilité. Ils habitent sous terre, vivant de poisson et d'une espèce de fruit qu'ils trouvent entre l'écorce et la partie ligneuse d'un arbre. Ce fruit, qui est blanc et rond comme les confitures de coriande: ils l'appellent *ambulon*. Nous nous serions volontiers transportés à cette île, si les bas-fonds et les courans ne nous en avoient pas empêché.

25. Samedi, 25 janvier, à vingt-deux heures (deux heures trente minutes), nous partîmes de l'île de Mallua, et ayant fait cinq lieues au sud-sud-ouest, nous parvînmes à une île assez

---

(1) Il est remarquable qu'on lise dans Strabon (*Géogr.*, lib. XV) cette fable grossière. Strabon l'a copiée de Megasthène, un des capitaines d'Alexandre le Grand. Même de nos jours ces insulaires s'amuse à conter aux étrangers des choses merveilleuses. On voulut faire croire à Cook que dans une île les hommes étoient si forts et si grands qu'ils auroient emporté son vaisseau.

grande, appelée Timor. J'allai à terre tout seul pour traiter avec le chef du village qui s'appeloit Amaban, afin d'en obtenir quelques vivres. Il m'offrit des buffles, des cochons et des chèvres; mais quand il fallut fixer les marchandises qu'il vouloit avoir en échange, nous ne pûmes pas nous accorder, parce qu'il prétendoit beaucoup, et que nous avions fort peu de choses à donner. Nous prîmes alors le parti de retenir sur le vaisseau le chef d'un autre village appelé Balibo, qui étoit venu à bord de bonne foi avec son fils. Nous lui dîmes que s'il vouloit être remis en liberté, il devoit nous procurer six buffles, dix cochons et autant de chèvres. Cet homme, qui craignoit d'être tué, donna ordre sur-le-champ de nous apporter tout ce que nous venions de demander; et comme il n'avoit que cinq chèvres et deux cochons, il nous donna sept buffles au lieu de six. Cela fait nous le renvoyâmes à terre bien satisfait de nous, parce qu'en lui rendant la liberté nous lui fîmes un présent de toile, d'un drap indien de soie et de coton, de haches, de coutelas indiens, de nos couteaux et de miroirs.

Le chef d'Amaban, chez lequel j'avois été d'abord, n'avoit à son service que des femmes, qui étoient nues comme celles des autres îles. Elles portent aux oreilles de petits anneaux

---

1522.  
 JANVIER.  
 26.  
 On se procure des vivres

Par force.

Mœurs et usages.

1522.  
JANVIER.

d'or, auxquels elles attachent de petits flocons de soie. Elles ont aux bras plusieurs cercles d'or et de laiton, qui souvent les couvrent jusqu'au coude. Les hommes sont également nus, mais ils ont le cou garni de plaques rondes d'or, et leurs cheveux sont retenus par des peignes de roseau, ornés d'anneaux d'or. Quelques-uns au lieu d'anneaux d'or portent aux oreilles le cou d'une gourde desséchée.

Sandal blanc  
et autres pro-  
duits.

Le sandal blanc ne se trouve que dans cette île. Il y a, comme nous venons de le voir, des buffles, des cochons et des chèvres, ainsi que des poules et des perroquets de différentes couleurs. Il y croît aussi du riz, des bananes, du gingembre, de cannes à sucre, des oranges, des citrons, des amandes, des haricots et de la cire.

Villages.

Nous mouillâmes près de cette partie de l'île où il y avoit quelques villages habités par leurs chefs. Dans une autre partie de l'île étoient les habitations de quatre frères qui en sont les rois. Ces villages s'appellent Oibich, Lichsana, Suai Cabanaza. Le premier est le plus considérable. On nous dit qu'une montagne près de Cabanaza produit beaucoup d'or, et que c'est avec les grains de ce métal que les habitans achètent tout ce dont ils ont besoin. C'est ici que ceux de Malacca et de Java font tout le trafic du bois

de sandal et de la cire. Nous y trouvâmes aussi une jonque venue de Lozon pour faire le commerce de sandal.

1522.

JANVIER.

Ces peuples sont Gentils. Ils nous dirent que quand ils vont couper le sandal, le démon se présente à eux sous différentes formes, et leur demande très-poliment s'ils ont besoin de quelque chose. Mais, malgré cette politesse, son apparition leur fait tant de peur, qu'ils en sont toujours malades pendant quelques jours (1). Ils coupent le sandal à certaines phases de la lune; dans tout autre tems il ne seroit pas bon. Les marchandises les plus propres à donner en échange du sandal sont le drap rouge, la toile, des haches, des clous et du fer.

Opinions et usages.

Commerce.

L'île est entièrement habitée; elle s'étend beaucoup de l'est à l'ouest, mais est fort étroite du sud au nord. Sa latitude méridionale est par le 10°, et sa longitude de la ligne de démarcation de 174° 30'.

Dans toutes les îles de cet archipel que nous avons visitées règne la maladie de Saint-Job, et bien plus ici que par-tout ailleurs, où on

Mal de St. Job

(1) Bomare dit que ceux qui vont couper le sandal (*santalum album*, Linn.) tombent malades par des miasmes qui s'exhalent de ce bois.

l'appelle *for franchi*; c'est-à-dire, *maladie portugaise* (1).

1522.  
JANVIER,  
Des près de  
Timor.

On nous dit qu'à la distance d'une journée de voyage à l'ouest-nord-ouest de Timor, il y a une île appelée Ende, où l'on trouve beaucoup de cannelle. Ses habitans sont Gentils et n'ont pas de roi. Près de-là il y a une chaîne d'îles jusqu'à Java majeure, et au cap de Malacca. En voici les noms : Ende, Tanabuton, Crenochlle, Birmacore, Azanaran, Main, Zubava, Lumboch, Chorum et Java majeure, que les habitans n'appellent pas Java, mais Jaoa.

Les plus grands villages du pays sont dans l'île de Java, et le principal s'appelle Magepaher, dont le roi, lorsqu'il vivoit, étoit réputé le plus grand monarque des îles qui sont dans ces parages ; il s'appeloit raja Patiunus Sunda. On récolte ici beaucoup de poivre. Les autres îles sont : Dahadama, Gagiamada, Minutaran-

(1) Si le *mal de Saint-Job* étoit le virus vénérien, selon l'opinion la plus reçue, nous le trouvons aux îles Moluques et aux Philippines au commencement du seizième siècle ; et comme il est appelé ici *mal portugais*, nous devons croire que ce sont les Portugais qui l'y ont apporté. Il est vrai que le nom de *franchi* est propre à tous les Européens ; mais il est certain aussi que c'étoient les seuls Portugais qui jusqu'alors eussent été aux îles de la mer du Sud. Cependant le *mal de Saint-Job* pourroit bien être la lèpre, assez commune en Asie.

gam, Ciparafidain, Tubancressi et Cirubaia. A une demi-lieue de Java majeure sont les îles de Bali, dite la petite Java, et de Madura: ces deux dernières sont de la même grandeur.

1522.  
JANVIER.

On nous dit que c'est l'usage à Java de brûler les corps des principaux qui meurent; et que la femme qu'il aimoit le plus est destinée à être brûlée toute vivante dans le même feu. Ornée de guirlandes de fleurs, elle se fait porter par quatre hommes sur un siège par toute la ville, et d'un air riant et tranquille elle console ses parens qui pleurent sa mort prochaine, en leur disant: « Je vais ce soir souper avec « mon mari, et cette nuit je coucherai avec « lui. » Arrivée au bucher, elle les console de nouveau par les mêmes discours, et se jette dans les flammes qui la dévorent. Si elle s'y refusoit, elle ne seroit plus regardée comme une femme honnête, ni comme une bonne épouse.

Usages à Java.

Les femmes se brûlent avec les cadavres de leurs maris.

Notre vieux pilote nous raconta un usage plus étrange encore. Il dit que quand les jeunes gens sont amoureux de quelque femme et en recherchent les faveurs, ils s'attachent de petits grelots entre le gland et le prépuce, et vont ainsi sous les fenêtres de leur maîtresse, qu'ils provoquent par le son de leurs grelots. Celle-ci exige qu'on les laisse à leur place.

Grelots au prépuce.

Il nous dit aussi que dans une île appelée

He peuplée de femmes.

1522.  
JANVIER.

Ocoloro, au-dessous de Java, il n'y a que des femmes, qui sont fécondées par le vent. Si c'est d'un garçon dont elles accouchent, on le tue sur-le-champ; si c'est d'une fille, on l'élève; et si quelque homme ose visiter leur île, elles le tuent.

Hist. fabuleux de grands oiseaux et d'un grand arbre.

On nous fit encore d'autres contes. Au nord de Java majeure, dans le golfe de la Chine, que les anciens appeloient *Sinus Magnus*, il y a, disoit-on, un très-grand arbre appelé *campangangi*, où se perchent certains oiseaux, dits *garuda*, si grands et si forts qu'ils enlèvent un buffle et même un éléphant, et le portent en volant à l'endroit de l'arbre appelé *puzathaer*. Le fruit de l'arbre, qui s'appelle *buapangangi*, est plus gros qu'un melon d'eau. Les Maures de Burné nous dirent qu'ils avoient vu deux de ces oiseaux, que leur roi avoit reçu du royaume de Ciam. On ne peut pas approcher de cet arbre à cause des tourbillons que la mer y forme jusqu'à la distance de trois à quatre lieues. On ajoute qu'on savoit tout ce qu'on venoit de nous conter relativement à cet arbre, de la manière suivante. Une jonque fut transportée par ces tourbillons près de l'arbre où elle fit naufrage. Tous les hommes périrent excepté un petit enfant, qui se sauva miraculeusement sur une planche. Etant près de l'ar-

bre, il y monta, et se cacha sous l'aile d'un de ces grands oiseaux sans qu'il en fut aperçu. Le lendemain l'oiseau vint à terre pour prendre un buffle; l'enfant alors sortit de dessous son aile et se sauva. C'est par ce moyen qu'on sut l'histoire des oiseaux, et d'où venoient les grands fruits qu'on trouvoit si fréquemment dans la mer.

1522.  
FÉVRIER.

Le cap de Malacca est par le 1° 30' de latitude sud. A l'est de ce cap il y a plusieurs bourgs et villes dont voici les noms : Cingapola, qui est sur le cap même, Pahan, Calantan, Patani, Bradlini, Benan, Lagon, Cheregharan, Trombon, Joran, Ciu, Brabri, Banga, Judia (résidence du roi de Ciam, appelé Siri Zacabedera), Jandibum, Laun, et Langonpifa. Toutes ces villes sont bâties comme les nôtres, et sujettes du roi de Ciam.

Ville de Malacca.

On nous dit qu'au bord d'une rivière de ce royaume il y a de grands oiseaux qui ne se nourrissent que de charognes; mais ils ne veulent pas y toucher si quelque autre oiseau n'a été auparavant leur manger le cœur.

Oiseaux.

Au-delà de Ciam on trouve Camogia. Son roi s'appelle Saret Zarabedera; ensuite Chiempa, dont le roi est raja Brahami Martu. C'est dans ce pays que croît la rhubarbe (1), qu'on trouve

Camogia.

Chiempa.

Rhubarbe.

(1) La description que nous donne Pigafetta de la rhubarbe